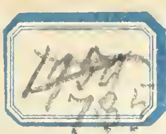

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01768584 3



ADÈLE
DE SÉNANGE,

OU

LETTRES

DE

LORD SYDENHAM.

EN DEUX VOLUMES.

VOL. I.

If thou rememberest not the slightest Folly
That ever Love did make thee run into,
Thou hast not loved.

SHAKESPEARE.

À HAMBOURG,
CHEZ B. G. HOFFMANN.
1797.




LIBRARY
APR 5 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

ADÈLE
DE SÉNANGE.

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui ſortent des routes communes; mon ambition ne s'eſt pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des ſituations nouvelles; j'ai voulu ſeulement montrer, dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas, et décrire ces mouvemens ordinaires du coeur qui compoſent l'hiſtoire de chaque jour. Si je réuſſis à faire arrêter un inſtant mes lecteurs ſur eux-

 mê-

mêmes, et ſi dans leurs réflexions, ils diſent: *dans cet ouvrage il n'y a rien de nouveau*, ils ne ſauraient me flatter davantage.

Les Romans ſont devenus une des parties les plus intéreſſantes de la littérature moderne. Il n'eſt plus permis de les dédaigner, depuis qu'il en eſt pluſieurs qui ſont comptés parmi les chef-d'oeuvres de l'eſprit humain: il eſt vrai que la foule de ces compoſitions frivoles et faciles tombe dans l'oubli; la plupart ne vivent qu'un jour. Mais, tout en craignant le même ſort, je n'aurai pas l'injuſtice de déprécier le genre pour me préparer de l'indulgence: avec un peu de réflexion, tout

le

le monde doit ſentir qu'il tient de plus près au coeur humain que beaucoup de productions aux quelles on aſſigne une toute autre importance. Les bons romans ſont à la portée d'une multitude de lecteurs, et les grands poëmes en ont bien peu. Clariſſe excite une admiration presque univerſelle, tandis qu'Homère, inacceſſible à toutes les femmes et à beaucoup d'hommes, eſt réſervé à l'enthouſiasme des ſavans.

Je n'ai pas la pretention de connaître, avec exactitude, l'hiſtoire du roman, mais voici dans ce genre de littérature, ce qui m'a paru être la marche de l'eſprit humain.

A toutes les époques, nous voyons qu'un des premiers ſoins des hommes civiliſés comme des peuples ſauvages, a été de transmettre, par leurs différens moyens, les actes publics, les traits individuels, qui avaient influé ſur leur âge, dans leur nation, ou dans leur tribu. De ces faits réſultait une morale que les vieillards apprenaient à leurs enfans; et ſur l'émulation qu'ils inſpiraient, ſe formait le caractère de la race naiſſante. L'enthouſiasme, la vanité, ou l'intérêt de l'hiſtorien, les auront portés à exalter les qualités et à aggrandir les actions du héros de leur pays. De conteur en conteur, les faits ont augmenté, ſe ſont groſſis.

Les

Les nationaux reçurent, avec avidité, une fiction qui flattait, à la fois, leur imagination et leur orgueil : bientôt le moraliste, ou plutôt le poëte, cherchant à inspirer une émulation noble et pure, à exciter aux vertus, s'empara de cette disposition. Il saisit tous les moyens qui avaient du pouvoir sur des hommes dont la conception était encore bornée aux choses sensibles. Le nom des héros devint le symbole allégorique des qualités qu'on leur avait supposées ; et on s'efforça de suivre, avec exactitude, l'analogie de leur caractère pour leur attribuer toutes les actions dont des êtres comme eux auraient été capables. Tel a été probablement l'ori-

gine des premiers romans. Ils n'étaient autre chofe que l'hiftoire exagérée, dans laquelle le commencement et les progrès de la fiction avaient été presque infenfibles. En effet, il y a des ouvrages de l'antiquité dont la vraifemblance fcrupuleufe fait douter encore s'il faut les confidérer ou comme hiftoire, ou comme fiction morale. Mais des imaginations trop ardentes ne furent pas longtems fans s'écarter de toute efpèce de vraifemblance, et enfantèrent à l'envi des Oroondates, des Amadis, etc. etc. Le monde fut peuplé de Pélerins militaires, d'Avanturiers inutiles et dangereux. Les fuperftitions mythologiques de chaque pays contribuaient à cette dépra-

vation. En Afie les Fées, les Génies, et les Magiciens; en Europe les Enchanteurs, les Sorciers, et les Revenans, fe mêlaient aux contes populaires, et enfeignaient aux peuples une efpèce de providence intermédiaire qui n'était propre, en détruifant la liberté de l'homme, qu'à décourager la vertu et à égarer fur les routes de la vraie religion. L'ignorance du peuple trouvait tout fimple l'amas d'exagérations qu'on lui préfentait.

Il faut remarquer que tous ces romans merveilleux, toutes ces grandes avantures, étaient analogues à des tems de défordre et de licence; à des époques malheureufes dans

les-

lesquelles les gouvernemens encore chancelans, ne donnaient point aux hommes la ſécurité des loix; et où les individus cherchaient à croire à une protection particulière, ſurnaturelle, et miraculeuſe. Les peuples ignorans aiment la féerie, parce qu'elle eſt une manière d'expliquer les phénomènes de la nature: les peuples opprimés aiment la chevalerie errante, parce qu'elle préſente des ſecours inattendus contre la barbarie des oppreſſeurs.

Pour détruire l'empire que le merveilleux s'était acquis, la ſimple raiſon ne ſuffiſait pas. Il fallait quelque choſe de plus fort, de plus aigu. Cervantes ſe créa une route nouvelle,

le, et il eut des ſuccès prodigieux. Le ridicule qu'il employa ſi habilement était une ſorte d'arme enchantée plus puiſſante que celle des Magiciens. Elle frappait, amuſait, détruiſait les erreurs ſans paraître eſſayer de les combattre, et produiſait ſon effet avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'annonçait pas ſon deſſein; on n'était pas en garde contre ce genre d'attaque: et le préjugé était vaincu ſans avoir ſongé à ſe mettre en défenſe.

Le mouvement que Cervantes avait imprimé aux eſprits fit examiner, avec attention, le moyen qu'il avait employé; et on s'apperçut bientôt qu'il pouvait ſe modifier à l'infini,

et

et s'appliquer à tous les changemens ſurvenus dans les moeurs. Le caractère connu des perſonnages hiſtoriques parut ne rien faire à l'utilité ni même à l'intérêt des romans. Des eſprits éclairés crurent que leur but naturel était la connaiſſance du coeur humain, que leur vérité était plutôt une vérité de ſentiment que de fait. On quitta l'hiſtoire pour deſcendre dans la vie privée: et de là ſortirent trois genres ſous lesquels peuvent ſe placer, je crois, tous les romans poſtérieurs à cette epoque: le roman philoſophique, le roman ſatirique, et le roman ſentimental *).

Le

*) Ces trois genres ſont capables d'être modifiés et mêlés le différentes ma-

Le roman philoſophique eſt celui dans lequel l'auteur ſe propoſant de donner une inſtruction déterminée, de préſenter un modèle de politique ou de morale, place ſes perſonnages dans une ſuite d'événemens qui tendent tous au même but: ſi la Cyropédie eſt un roman, c'eſt le plus beau de ce genre. Le génie, ou

manières: mais je ſerais porté à croire qu'il n'y a guère de romans qui n'appartiennent à un ſeul ou à pluſieurs de ces genres. Les bergeries deſcriptives, et les contes purement burlesques qui paraiſſent former une exeption, ne me ſemblent qu'un abus de deux de ces genres, les premiers du ſentimental, les ſeconds du ſatirique.

ou l'ame, de Fénelon ont auſſi donné, à la France, un chef-d'oeuvre. On pourrait peut-être rapporter à cette claſſe pluſieurs des voyages imaginaires. Pourvu que chaque action conduiſe à la doctrine que l'auteur ſe propoſe d'avancer ou de détruire, on n'eſt pas difficile ſur la probabilité dans les événemens: et cela eſt néceſſaire; car où eſt l'individu dont la vie renferme plus de deux ou trois exemples d'une règle générale quelconque? Pour être vraiſemblable il faudrait ſouvent perdre de vue l'unité de ſon objet.

Le roman ſatirique renferme auſſi de l'inſtruction, mais d'une manière analogue à la comédie; ſon champ eſt

eſt varié, étendu; il s'empare du ridicule de tous les états; il roule ſur les incidens de la vie commune. Gil-blas s'élève graduellement d'une caverne de voleurs à la peinture d'une cour. Les ſeigneurs, lés moines, les militaires, les valets, les comédiens, les joueurs, les avanturiers, tout eſt repréſenté, tout eſt mis en action dans ce drame immenſe. La littérature Anglaiſe eſt riche en ce genre.

On peut regarder, comme des romans mixtes de ſatire et de philòſophie, ceux qui, au lieu de peindre ſeulement les moeurs et les caractères, attaquent les opinions et les ſyſtémes du jour; ceux de Swift;

de Voltaire, etc. ſont presque tous de cette eſpèce. Ces romans, quand ils ont rempli leur miſſion d'utilité, reſtent encore comme un amuſement de l'eſprit.

Les matériaux ſur lesquels s'exerce le roman ſentimental, ſont d'une nature toute différente. Le tems amène ſans ceſſe de nouveaux ſyſtêmes, de nouvelles opinions; les moeurs, les uſages, les manières changent; mais les paſſions ſont éternellement les mêmes: elles pénètrent par toute la vie, donnent leur coloris et leur caractère aux événemens qui la rempliſſent, et en modifient toutes les actions journaliè-

lières. De grands peintres ont essayé d'en représenter les mouvemens impétueux et sublimes. Ils ont pris un terrein vaste, où ils ont réuni de grands accidens. Dans le vertueux projet de rehausser les hommes ordinaires, ils se sont placés au dessus d'eux; c'est ainsi que Clarisse, Grandison, ont élevé l'homme pour l'améliorer. L'amour a presque toujours été choisi comme l'agent principal de ces grandes compositions, parce qu'il est la plus brillante et la plus active de toutes les passions; parce que c'est la seule qui ne prenne qu'une époque dans la vie, et que tout ce qui finit porte toujours sa morale avec soi; parce que c'est plutôt une situation

qu'une habitude ; parce que la franchife, la vanité, la colère, l'orgueil, la générofité, les qualités comme les défauts de l'individu qu'il anime, influent fur fes mouvemens et en varient toutes les expreffions. Mais la formation de ces grands tableaux exige des talens fupérieurs ; ils repréfentent des efforts extraordinaires, des élans de l'âme, des fituations rares plutôt que les fentimens fimples et habituels qui compofent le tiffu d'une exiftence commune. J'aime à croire que l'on pourrait fe rapprocher davantage de la nature, et que l'on ne manquerait pas à l'utilité, peut-être même à l'intérêt, en cherchant à tracer ces détails

tails fugitifs qui occupent l'espace entre les événemens de la vie. Des jours, des années dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines et délicates: chaque moment a son occupation, et chaque occupation a son ressort moral: il est même bon de rapprocher, sans cesse, la vertu de ces circonstances obscures et inapperçues, parce que c'est la suite de ces devoirs journaliers qui forme essentiellement le fonds de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai taché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un tems qui semblait imposer à

une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir, et même d'écarter la prévoyance: et il a été achevé dans les intervalles d'un dépérissement lent et douloureux: mais tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

. . . A faint shadow of uncertain light,
Such as a lamp whose life doth fade away,
Doth lend to her who walks in fear and
sad affright.

Seule, dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses pre-

premières études ſeraient le fruit de mon travail.

Mon cher Enfant! ſi je ſuccombe à la maladie qui me pourſuit, qu'au moins mes amis excitent vôtre application, en vous rappellant qu'elle eut fait mon bonheur; et ils peuvent vous l'atteſter, eux, qui ſavent avec quelle tendreſſe je vous ai aimé; eux qui, lorsque la maladie m'accablait, ont ſi ſouvent détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuſe bonté ils me faiſaient raconter les petites joies de vôtre enfance, vos petits bons mots, les premiers mouvemens de vôtre bon coeur! combien leur

leur repétais - je la même hiſtoire; et avec quelle patience ils ſe prêtaient à m'écouter! Souvent, à la fin d'un de mes contes, je m'appercevais que je l'avais déjà dit bien des fois; alors ils ſe mocquaient doucement de moi, de ma crédule confiance, de ma tendre affection, et me parlaient encore de vous! . . Je les remercie. . . . je leur ai dû le plus grand plaiſir qu'une mère puiſſe avoir.

A. de Flahault.

LET-

LETTRES DE LORD SYDENHAM.

LETTRE I.

Paris, ce 24 Mai 17 —

Je ne ſuis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri, et déjà notre Ambaſſadeur veut me mener paſſer quelques jours à la campagne, dans une maiſon où il prétend qu'on ne penſe qu'à s'amuſer. J'y ſuis moins diſpoſé que jamais: cependant, n'ayant point d'objection à lui faire, je n'ai pu me refuſer à le ſuivre; mais j'y ai d'autant plus de re-

gret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit et me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré ce matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup; elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais jamais ressenti; je voudrais la revoir, la connaître . . . . . mais je vais livrer à votre esprit mocqueur tous les détails de cette avanture.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, et je revenais doucement par les Champs Elisées, lorsque je vis sortir de Chaillot une grosse Berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais presqu'également l'extrême antiquité de sa forme, et l'éclat, la fraicheur de l'or et des paysages qui la couvraient; de grands chevaux bien engraissés, bien lourds; d'anciens valets, dont les habits d'une couleur sombre étaient chargés de larges galons: tout était antique, rien n'était vieux: et j'aimais assez qu'il y eût des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être avaient fait le brillant et le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer

entrer dans la place, lorsqu'un charetier, conduifant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à fes chevaux qui, voulant fe hâter, accrochèrent la voiture et la renverfèrent. Je courus offrir mes fervices aux femmes qui étaient dans ce caroffe, et dont une faifait de cris effroyables: elle faifit mon bras la première: l'ayant fortie de là avec peine, je vis une grande et groffe créature, efpèce de femme-de-chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne penfa qu'à crier après le charetier, protefter que Madame de la Comteffe le ferait mettre en prifon, ordonner aux gens de le battre, quoique jusques-là, ils fe fuffent contentés de jurer fans trop s'échauffer. Je laiffai cette furie pour fecourir les Dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, et dont, injuftes que nous fommes, elle me donnait affez mauvaife opinion. La première qui s'offrit à moi était âgée, délicate, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune perfonne à laquelle j'allais donner mes foins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, fe jetter dans les bras de fon amie, l'embraffer,

lui demander ſi elle n'était pas bleſſée, s'en aſſurer encore en répétant la même queſtion, et la preſſant, l'embraſſant plus tendrement à chaque réponſe. Elle ne parut avoir ſeize ou dix-ſept ans; je crois n'avoir jamais rien vu d'auſſi beau. Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur propoſai de gagner un caffé pour éviter la foule et ſe repoſer: elles prirent mon bras; je fus étonné de voir que la jeune perſonne pleurait. Attribuant ſes larmes à la peur j'allais me mocquer de ſa faibleſſe, quand ſes ſanglots, ſes yeux rougis, fatigués, me prouvèrent qu'une peine profonde la ſuffoquait; j'en fus ſi attendri que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, et en tremblant: „Si jeune! „connaiſſez-vous déjà le malheur? auriez-vous déjà beſoin de conſolation?“ . . . . . ſes larmes redoublèrent ſans me répondre — J'aurais dû m'y attendre; mais quand on ſe ſent un intérêt vif des intentions pures, penſe-t-on aux convenances? — Nous gagnames la première maiſon, où nous demandames, une chambre pour nous retirer; l'extrême douleur de cette jeune perſonne me touchait et m'éton-

m'étonnait également; je la fixais, pour tâcher d'en pénétrer le motif, lorsque la Dame plus âgée, fentant peut-être que les pleurs de la jeuneffe demandent encore plus d'explications que fes étourderies, cette Dame me dit: „Vous ferez fans doute furpris d'ap„prendre que la douleur de ma petite amie „a pour objet fa fortie du couvent; mais elle „y fut mife penfionnaire dès l'âge de deux „ans; longtems avant je m'y étais retirée „près de l'Abêffe, avec laquelle j'avois été „élevée dans la même maifon. Nous fumes „féduites par les graces et la foibleffe de „cette petite enfant; l'Abêffe s'en chargea „particulierèment, et depuis, fon éducation „et fes plaifirs furent l'objet de tous nos „foins. Sa mère l'ayant laiffée jusqu'à ce „jour fans jamais la faire fortir de l'intérieur „du monaftère, nous penfions qu'ayant deux „garçons elle défirait peut-être qu'elle fe fit „Religieufe: mais, avant hier, elle a fait „dire qu'elle reprendrait fa fille aujourd'hui. „Adèle fe défolait en penfant qu'il fallait quit„ter fes amies, et j'ofe dire fa patrie; car, „fentimens, habitudes, devoirs, elle ne

„connaît rien au-delà de l'enceinte de cette „maiſon: mais lorsque la voiture de ſa mère „eſt arrivée, que cette femme, que vous „avez vue, s'eſt préſentée comme la perſon-„ne de confiance à qui nous devions remet-„tre notre chère enfant, nous avons craint „qu'il ne fallût employer la force pour la „faire ſortir, et l'arracher des bras de l'Abéſ-„ſe. J'ai voulu adoucir ſa douleur en la ſui-„vant et la préſentant moi-même à une mère „qui déſire ſurement la rendre heureuſe.“ A ces mots les pleurs de la petite redoublèrent, et ſa vieille amie la ſupplia de ſe calmer. „Par pitié pour moi,“ lui diſait-elle, „ne me „montrez pas une douleur ſi vive; penſez à „celle que je reſſens! . . . . Au nom de „votre bonheur, ma chère Adèle, faites un „effort ſur vous-même; ſi cette femme reve-„nait, que ne dirait-elle pas à votre mère? „déjà elle a oſé-blamer vos regrets. . . . .“ La pauvre petite, ſentant ſurement qu'elle ne pouvait pas lui obéir, ſe précipita aux pieds de ſon amie et cacha ſa tête ſur ſes genoux; nous n'entendîmes plus que ſes ſanglots. Presqu'auſſi ému qu'elles mêmes, je m'en

m'en étais rapproché; j'avais repris leurs mains, je les plaignais, j'essayais de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante, qui surement nous avait écoutés, rentra et dit, en me voyant si attendri et si près d'elles: „Comment donc, Mon„sieur! Mademoiselle doit être fort sensible à „votre intérêt; je doute cependant que Ma„dame la Comtesse fut satisfaite de voir Ma„demoiselle faire si facilement de nouvelles „connaissances.“ — „C'est une facilité, re„pris je avec mépris, dont Madame sa mère „jouira bientôt; elle sera, je crois, fort utile „à toutes deux.“ — „Je n'entends pas ce „que Monsieur veut dire.“ — „Hé bien,“ „lui répondis je, „vous pourrez en deman„der l'explication à Madame la Comtesse.“ — „Je n'y manquerai pas,“ dit-elle en ricanant; et charmée de montrer son autorité, elle ajouta avec aigreur: „Mademoiselle, la „voiture est prête, je vous conseille d'essu„yer vos yeux, afin que Madame votre mère „ne voie pas la peine avec laquelle vous re„tournez vers elle.“ Nous nous levames sans lui répondre, et nous la suivimes

dans un ſilence que perſonne n'avait envie de rompre. — Avant de monter en voiture, la petite me ſalua avec un air de reconnaiſſance et de ſenſibilité que rien ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes ſoins, de l'intérêt que je leur avais témoigné: je lui demandai la permiſſion d'aller ſavoir de leurs nouvelles; elle me l'accorda en diſant: „Je penſais „avec peine que peut-être nous ne nous „reverrions plus." — Je reſtai dans une triſteſſe qui me domine encore. — Que penſez-vous, Henri, d'une mère qui peut négliger ainſi ſon enfant? oublier le plus ſacré de tous les devoirs? le premier de tous les plaiſirs? — Ah pauvre Adèle, pauvre Adèle! . . . . en lui voyant quitter ſa retraite, pour entrer dans un monde qu'elle ne connaît pas, en voyant ſa douleur, je ſentais cette forte de pitié que nous inſpire le premier cri d'un enfant. — Je faiſais des voeux pour ſon bonheur, en penſant, avec mélancolie, combien il était incertain qu'elle en connût jamais; et regardant ſes larmes comme de triſtes preſ-

preſſentimens, je me reproche de l'avoir laiſſée ſans lui dire, au moins, que je ne l'oublierais pas, et qu'elle comptât ſur moi, ſi jamais elle avait beſoin d'un ami zélé, ou compatiſſant. — Mais, adieu, mon cher Henri: je pars, en penſant avec plaiſir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien du tems à être ſeul, il eſt par trop ridicule de faire courir des gens, des chevaux pour arriver dans une maiſon dont je voudrais déjà être parti.

LETTRE II.

Au Chateau de Verneuil, ce 16. Mai.

Me voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette ſenſible Adèle ; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, ſi j'euſſe pu deviner qu'il exiſtait parmi nous une jeune fille, ſouſtraite au monde depuis ſa naiſſance, alliant à l'éducation la plus ſoignée l'ignorance et la franchiſe d'une ſauvage, avec quel empreſſement je l'euſſe recherchée ! que de ſoins pour lui plaire ! quel bonheur d'en être aimé ! elle aurait été ma femme, ma maîtreſſe, mon amie ! je ne lui aurais demandé que d'être heureuſe et de me le dire. Quel plaiſir de l'inſtruire, de lui montrer le monde peu à peu et comme par tableaux ; de lui donner ſes idées, ſes goûts ; de la former pour ſoi ! Avec quelle ſatisfaction je l'euſſe fait ſortir de ſa retraite pour l'amener chez moi, lui offrir à la fois toutes les jouiſſances, tous les plaiſirs, tous les in-

intérêts! Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à tous les hommes, tandis que son jeune coeur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait . . . . Mais il est trop tard, beaucoup trop tard; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes; n'y pensons plus, n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits et pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand j'y suis arrivé, Mad. de Verneuil et sa société avaient l'air de m'y attendre, de me désirer; et quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avaient un air de connaissance, et même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D . . . a parlé de mon immense fortune, dont je ne savais pas jouir; de ma jeunesse, dont je n'usais pas; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies; enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau, et si ridicule qu'il paraissait amuser beaucoup Madame de Verneuil.

Cette

Cette jeune femme riait, queftionnait, fe mocquait, comme fi je n'euffe pas été dans la chambre: j'avais tant le befoin d'être diftrait, que, pour la première fois, j'enviai cette difpofition à s'amufer de tout; et défirant qu'elle me communiquât fa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom, elle me peignait la perfonne. Elle a une telle envie de rire et de s'amufer, qu'elle n'aime et ne remarque que les chofes ridicules; c'eft un jeune chat qui égratigne; mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la prétention d'occuper tout un cercle, jamais le défir de fixer l'attention des autres, elle parle toujours bas à la perfonne qui eft près d'elle, ce qui donne à fa méchanceté un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne. Elle m'a fait connaître cette fociété, comme fi j'y euffe paffé ma vie; „Voyez," me difait-elle, „ces deux perfonnes qui difputent avec tant d'aigreur; ce font deux hommes des lettres; leur préfence conftitue „beaux efprits les maîtres d'une maifon: l'un „plein

„plein d'orgueil entendra volontiers du bien „des autres, parce que l'opinion qu'il a de „sa supériorité empêche qu'il ne soit blessé „par les éloges qu'on donne à ses rivaux: „l'autre pensant et disant du mal de tout le „monde, permet même qu'on se mocque de „lui quelquefois: tous deux pleins d'esprit, „tous deux méchans, avec cette nuance, „que, pour faire une épigrame, l'un a besoin „d'un ressentiment, et qu'il ne faut à l'autre „qu'une idée. — Pour cet homme avec des „cheveux blancs et un visage encore jeune, „il a éprouvé des malheurs sans être mal„heureux. Tour à tour riche et pauvre, „personne n'était plus magnifique et person„ne ne se passe mieux de fortune; les femmes „ont occupé une grande partie de sa vie; „parfait. pour celle qui lui plait, jusqu'au „jour où il l'oublie, pour une qui lui plait, „davantage: alors, son oubli est entier son „tems, son coeur, son esprit sont remplis „lorsqu'il est amusé. A peine sait-il qu'il a „donné ses soins à d'autres objets; et si ja„mais on veut rappeller à d'anciennes liaisons, „on pourra les lui présenter comme de nou-

„velles

„velles connaiſſances: il ſera toujours „aimable parce qu'il eſt inſouciant . . . Vous „ſemblez étonné," ajouta-t-elle, „c'eſt que „peut-être vous n'avez pas aſſez démêlé l'in-„ſouciance d'avec la perſonnalité. L'homme „inſouciant ne s'attache ni aux choſes, ni „aux perſonnes; mais il jouit de tout, prend „le mieux de ce qui eſt à ſa portée, ſans „envier un état plus élevé, ni ſe tourmenter „des poſitions plus fâcheuſes: lui plaire, „c'eſt lui rendre tous les moyens de plaire; „et n'étant aſſez fort, ni pour l'amitié ni „pour la haine, vous ne ſauriez lui être „qu'agréable ou indifférent. L'homme per-„ſonnel, au contraire, tient vivement aux „choſes et aux perſonnes; toutes lui ſont „précieuſes; car dans le ſoin qu'il prend de „lui, il prévoit la maladie, la vieilleſſe, „l'utile, l'agréable, le néceſſaire; tout lui „eſt beſoin pour le moment ou pour l'avenir: „n'aimant rien, il n'eſt aucuns ſentimens, „aucuns ſacrifices, aucuns ſoins, qu'il n'at-„tende et n'exige de ce qui a le malheur de „lui appartenir. — Mais vous ne me parlez „d'aucune femme? — C'eſt, me répondit-

„elle

„elle en riant, que je n'y penſe jamais; ce-
„pendant j'ai fait un Conte tout entier pour
„elles; je ne me ſuis occupé que des vieilles;
„je ne regarde point les jeunes, j'ai toujours
„peur de les trouver trop bien ou trop
„mal." — Je dois entendre demain ce petit
ouvrage; *) s'il en vaut la peine je vous
l'enverrai. — Adieu, mon cher Henri, don-
nez-moi donc de vos nouvelles.

---

*) Ce Conte eſt placé à la fin de ces Lettres.

LET-

LETTRE III.

Paris, ce 24 Mai.

Je me plaifais affez chez Mad. de Verneuil, mon cher Henri; fon efprit me paraiffait toujours nouveau, fuffifamment jufte, un peu mocqueur, par le befoin de s'amufer; mais fa gaieté fi vraie que je la partagais fans le vouloir, quelquefois même en la défapronvant. Enfin, près d'elle j'étais occupé, fans être amoureux; et je l'amufais, difait-elle, fans l'intéreffer. Un fage de vingt-trois ans la faifait rire; ma raifon lui paraiffait plus ridicule que la folie des autres. Elle fe ferait mocquée bien davantage, fi elle avait fu que cet Anglais fi févère reftait occupé, malgré lui, d'une jeune perfonne qu'il n'avait vue qu'un inftant! — Adèle m'avait fait une impreffion qui m'étonnait, et que vainement je voulais détruire. Son fouvenir venait fe mêler à toutes mes penfées, foit que je vou-

luffe

luſſe l'éloigner en me repréſentant combien l'amour ſerait dangereux pour une ame ardente comme la mienne, ou qu'entraîné, ſans m'en appercevoir, j'oſaſſe penſer au bonheur des mariages formés par une mutuelle affection. Elle ne cêſſait de m'occuper. — J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à ſon couvent, que peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier;

En ſongeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en ſouvient *).

et

*) *Voici le couplet de l'ancienne chanſon que cite Lord Sydenhaw.*

Pour chaſſer de ſa ſouvenance
L'ami ſecret
On ſe donne tant de ſouffrance
Pour peu d'effet!
Une ſi douce fantaiſie
Toujours revient,
En ſongeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en ſouvient.

et là raiſon même me parlait d'elle. Mad. de Verneuil ſeule avait le pouvoir de me diſtraire ; je la cherchais avec ſoin, me plaçais à ſes côtés comme un homme qui craint ou fuit un danger. — Je commençais à eſpérer que, ſi le haſard ne me faiſait pas rencontrer Adèle, je finirais ſurement par n'y plus penſer, lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une diſpute chez Madame de Verneuil, pour ſavoir lequel était le plus heureux, d'être aimé d'une très-jeune perſonne, ou de l'être par une femme qui eut déjà connu l'amour. Les vieillards préféraient l'innocence ; la jeuneſſe voulait des ſacrifices, de grandes paſſions ; on diſſertait lourdement, lorsque Madame de Verneuil fit ces vers :

Amans, amans, ſi vous voulez m'en croire,
A des coeurs innocens conſacrez vos déſirs :
Supplanter un amant, peut donner plus de gloire ;
Soumettre un coeur tout neuf, donne plus de plaiſirs.

Perſonne ne les ſentit plus que moi, mais je ne les louai point ; j'oſai même contre-dire

dire Madame de Verneuil, me mocquer de l'amour, douter de l'innocence: je disputais pour le plaiſir d'enrendre des raiſons que j'avais repouſſées mille fois. Ma tête était remplie d'Adèle, et je paſſai le reſte du jour, la nuit entière à y penſer. — Je me diſais que la voir n'était pas m'engager... que peut-être je négligeais un bien que je ne retrouverais pas Dans d'autres inſtans, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir; mais bientôt, me mocquant de moimême, je m'admirais de me créer ainſi des dangers et une perfection imaginaire. Je penſai qu'elle avait ſurement des défauts, que ſa beauté perdrait par l'habitude de la voir, et que pour ceſſer de la craindre il ne fallait que la braver. La pitié même vint ſe mêler à toutes mes réflexions; je me la figurai malheureuſe; car je ne doute point que ſa mère, après l'avoir abandonnée ſi longtems, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix ſecrette me reprochait le tems que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, ſachant bien que même

ſi je devenais amoureux, il ſerait impoſſible que je fuſſe aſſez inſenſé pour offrir mon coeur et ma main à celle que je ne connaîtrais pas . . . . Que de tems je vais paſſer à l'étudier, à l'éprouver! mais ſi un jour je puis acquérir la certitude qu'elle poſſède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux, ſi je peux lui plaire, qui pourra s'oppoſer à mon bonheur? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage? un grand nom, une fortune immenſe: ſurement ſa mère n'en demandera pas davantage: elle verra un grand établiſſement pour ſa fille, et ne s'informera ſeulement pas ſi elle pourra être heureuſe; mais mon coeur le lui promet; et ſi jamais elle m'appartient, puiſſe ſa vie entière n'être troublée par aucun nuage!

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle; on me dit qu'il était trop tard; que, paſſé huit heures, perſonne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne ſera donc que demain que je ſaurai

à

à qui m'adreſſer pour avoir de ſes nouvelles ; mais demain j'en aurai certainement, et je vous écrirai. Adieu mon cher Henri.

LETTRE IV.

Paris, ce 26. Mai.

Henri, vous devez être content: n'avez-vous pas quelque ſecret preſſentiment qui vous annonce une aventure ridicule? j'ai été hier au couvent de Chaillot pour m'informer de *mon* Adèle; en entrant dans la cour je vis beaucoup de voitures, de valets, de peuple, qui attendaient: enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eût ſur tous les viſages une ſorte de triſteſſe qui ne me donnât point l'idée d'une fête. Je demandai l'Abêſſe; on me répondit qu'elle était à l'égliſe; qu'on y célébrait, dans ce moment, le mariage d'une jeune perſonne qui avait été élevée dans cette maiſon, mais que, dans quelques inſtans, je ſerais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés, que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'égliſe, et le peuple

peuple ſe preſſer au bas degrés qui y conduiſent: bientôt les portes s'ouvrirent; et jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent et de diamans; cette magnificence contraſtait ſi fort avec ſon extrême pâleur qui j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle deſcendit l'eſcalier ſans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il était paré auſſi comme un jour de nôces. Sa figure eſt belle; ſon maintien modeſte et doux; il la regardait avec des yeux qui ſemblaient chercher à la raſſurer; mais je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a, lorsque, le coeur eſt aſſuré du coeur . . . . Adèle, oſerait-il vous épouſer ſans amour? — Immédiatement après eux venait un vieillard goutteux qui eſt ſurement le père du jeune homme: il ſe traînait appuyé ſur deux hommes qui avaient peine à le ſoutenir; et, s'il n'avait pas eu l'air très-ſouffrant, ſon extrême parure l'aurait rendu bien ridicule.

La mère d'Adèle le ſuivait; je l'aurais reconnue par-tout où je l'aurais rencontrée. Tous ſes traits reſſemblent à ceux de ſa fille; mais ils ont une expreſſion bien différente: Adèle a l'air noble et doux; ſa mère paraît fière et ſévère: dans quelque état qu'elles fuſſent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les auraient fait diſtinguer parmi toutes les femmes; mais Adèle a un charme irréſiſtible; ſon ame ſemble attirer toutes les autres; elle vous plaît ſans avoir envie de vous plaire, et vous laiſſe perſuadé que ſi elle eut parlé ſi elle fût reſtée, elle vous aurait attaché encore davantage. — Ils montèrent, tous les quatre, dans la même voiture; et ſans m'amuſer à regarder le reſte de la nôce, je ſortis à pied du couvent, prenant le même chemin que je leur avais vu prendre; je les regardai tant que je pus les voir, mais ſans me hâter de les ſuivre; je marchais lentement, livré à mes réflexions: ma triſteſſe s'augmentait en me retrouvant dans le même chemin où la première fois j'avais rencontré Adèle; mais lorsque je fus arrivé à l'en-

l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il était présent: je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, et cette idée me fit frémir; il me fut impossible d'avancer davantage: j'allais, revenais, sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin, j'entrai dans le caffé où je l'avais conduite; je demandai cette même chambre où ses larmes m'avaient si vivement attendri, et là j'interrogeai mon coeur; j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée: peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé: surement, je ne l'aimais pas encore non plus; mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur: biens suprêmes! . . . Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée, par la vanité ou la cupidité de ses parens, à un homme dont elle ne connaît ni les qualités ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour; il n'y a point l'indulgence d'un âge avancé.

La vie eſt un jugement continuel ; et quelles ſont les unions qui peuvent réſiſter à une ſévérité de tous les momens ? Les enfans même n'empêchent pas ces ſortes de liens de ſe rompre. Mais, pourquoi toutes ces idées ? Pourquoi m'occuper encore d'Adèle ? Peut-être ne la reverrai-je jamais. . . . Cependant, je ne puis ceſſer d'y penſer — Les larmes qu'elle répandait, en quittant ſon couvent, étaient trop amères pour être toutes de regrets : ſurement la crainte de ce mariage les faiſait auſſi couler.

LET-

LETTRE V.

Paris, ce 16 Juin.

Il y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri, mais pendant ce tems ma vie a été si insipide, si monotône, que j'aurais craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant: je garderais encore le même silence si, hier, je n'avais pas été, tout à coup, réveillé de cette léthargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui Mde. la Marquise de Sénange.

J'avais traîné mon oisiveté au spectacle; le premier acte était déjà assez avancé, sans que je susse quel opéra on répréſentait, et j'étais bien déterminé à ne les pas demander; car étant venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au bal-

balcon, à moitié couché fur deux banquettes, baillant à me démettre la machoire, lorsqu'un Monfieur très officieux et très-parlant me dit; „voilà une actrice qui chan-„te avec bien de l'expreffion!" — „Elle „me paraît crier beaucoup, lui répondis-je, „mais je n'entends pas un mot de ce qu'elle „dit." — „Ah! c'eft que Monfieur ne fait „peut-être pas qu'on vend ici des livres, „où font les paroles de l'opéra; fi Monfieur „veut, je vais lui en faire avoir un?" — „Non; je ne fuis pas venu ici pour lire; „on m'a dit que ce fpectacle m'amuferait; „c'eft l'affaire de ces Meffieurs qui chan-„tent là-bas; je ne dois pas me mêler de „cela." — Alors il me quitta pour aller déranger quelqu'un de plus fociable que moi. — Cependant, continuant à ne rien comprendre à la joie ni aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théatre et me mis à examiner la falle, lorsqu'à quelque diftance de moi, on ouvrit, avec bruit, une loge, dans laquelle je vis paraître Adèle parée avec excès. Je n'ai jamais vu autant de

de diamans, de fleurs, de plumes, de rouge, entassés sur la même personne: cependant, comme elle était encore belle! je sentais qu'elle pouvait être mieux, mais aucune femme n'était aussi bien. — Sa mère et ce beau jeune homme étaient avec elle; je jugeai, à leurs regards, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'était la première fois qu'elle venait à ce spectacle; et je ne sais pourquoi je fus bien aise que le hazard m'y eût conduit aussi pour la première fois. Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entre-acte, elle promena ses regards sur toute la salle; mais à peine ses yeux furent-ils fixés sur moi, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, et toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir les joindre. J'y allai; Adèle me reçut avec un sourire et des yeux qui m'assurèrent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remercîmens et d'éloges pour les soins que j'avais donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagé-

agérations, je me retournai vers le jeune homme en lui faifant une efpèce de compliment fur mon bonheur d'avoir été utile à fa femme. — Ma femme! reprit-il d'un air étonné: je n'ai jamais été marié. — Comment, lui dis-je, en montrant Adèle, vous n'êtes pas le mari de cette belle perfonne? — Non, repondit-il, c'eft ma foeur. — Votre foeur? mais vous lui donniez la main à l'églife le jour de fon mariage? — Adèle fe retournant alors, me demanda avec vivacité: „eft-ce que vous y étiez?.... Le jeune homme me dit qu'il avait donné le bras à fa foeur, parce que le marié, ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, il avait befoin lui-même d'être foutenu. — Comment, m'écriai-je avec une furprife dont je ne fus pas maître! eft-ce que ce ferait ce vieillard qui marchait après vous?... Oui, répondit-il d'un air fi embarraffé que bientôt après il nous quitta: un regard févère de fa mère m'apprit combien mon exclamation lui avait déplu; et craignant furement que je ne fiffe encore quelques ré-

ile-

flexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays: si j'aimais à voyager? sur les lieux que j'avais parcourus? sur ceux où je comptais aller? enfin elle m'excéda. — Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle, qui, il n'y a pas encore un mois, paraissait si innocente, si sensible, de la voir occupée du spectacle comme si elle y eut passé sa vie; riant, se mocquant, applaudissant, contente de voir et d'être vue. Tout en elle me blessa: paraissait-elle attentive au spectacle, j'étais choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légéreté me révoltait plus encore. Comment, me disais-je, après s'être livrée à un homme qu'elle déteste, comment peut-elle goûter aucun plaisir? . . . . Je cherchais en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignait: si elle eût eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, j'étais à elle pour la vie: la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte de goût avait naître; mais sa gaieté m'a rendu

à moi-même; quelle honte que ces mariages! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir, qu'on n'eſtimerait plus, ſi elles ſe donnaient volontairement a l'homme qu'elles ſe réſignent à épouſer. — Toute la magnificence qui entourait Adèle me paraiſſait le prix de ſon conſentement. — Je me rapprochai d'elle, et ſans fixer un inſtant mes yeux ſur les ſiens, j'examinai ſa parure avec une attention ſi affectée, qu'elle en parut embarraſſée; mon viſage exprimait le plus froid dédain, et je ne proférais que des éloges ſtupides. Voilà, diſais-je, de bien belles plumes! — Vos diamans ſont d'une bien belle eau! — Votre collier eſt d'un goût parfait! — Elle ne répondait que par monoſyllables, cherchant toujours à tourner la converſation ſur d'autres objets; mais je la ramenais avec ſoin à l'admiration que ſemblait me cauſer ſa parure. — Je me récriai ſur ſa robe, ſes rubans! — mes yeux ſe portant, par hazard, ſur ſes mains, et craignant ſurement que je ne louaſſe encore de fort beaux braſſelets qu'elle portait, elle re-

remit ſes gants avec tant d'humeur qu'un des fils ſe caſſa et tout un rang de perles ſe perdit : ſa mère ſe récria ſur la mal-adreſſe de ſa fille, ſur la valeur de ces perles qui étaient uniques par leur groſſeur et leur égalité. — Elles ont couté bien cher ! dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à ſon tour l'air du dédain, *elles ſont ſans prix* . . . Je la regardai avec étonnement ; elle baiſſa les yeux et ne me parla plus. — Que veut-elle dire avec ces mots, *ſans prix* ? . . . . . Sa mère faiſait un tel bruit, ſe donnait tant de mouvement, que nous nous mimes auſſi à chercher. La plus grande partie de ces perles était tombée dans la loge ; je les retrouvai toutes, et les remis à Adèle, qui me dit, avec aſſez d'aigreur, qu'elle regrettait fort la peine que j'avais priſe pour elle. — Sa mère s'émerveilla ſur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, et me pria d'aller leur demander à diner un des jours ſuivans. Je refuſai ; elle inſiſta ; mais ſa fille eut tellement l'air de le redouter que j'acceptai. —

Cependant, ces mots, *ſans prix*, me reviennent toujours. . . . Ah! ſi elle était victime de l'ambition, de l'intérêt! ſi elle était ſacrifiée à la néceſſité! . . . . que je la plaindrais! . . . . Mais ſa gaieté! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier!

LETTRE VI.

Paris, ce 20 Juin.

J'ai été diner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri, et comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti: — je suis arrivé chez elle, un peu avant l'heure où l'on se met à table; jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité: une robe de linon plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles; point de rouge, point de poudre; enfin, si jolie et ma simple que j'aurais oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais: cependant il me reçut avec assez de bonhomie, me fit mettre à table près de lui, m'apprit qu'il avait été en Angle-

terre, il y avait plus de cinquante ans, qu'il en avait alors vingt, et qu'il y avait été bienheureux. Pendant tout le dîner, il me parla des Anglaifes qu'il avait connues: aucune d'elles ne vivait plus, et j'étais fi peiné de répondre, à chaque perfonne qu'il me nommait, *elle eft morte* .... *elle n'exifte plus — déjà!* .. *encore!* difait-il triftement: les compagnons de fa jeuneffe qu'il avait vu mourir fucceffivement, l'avaient moins frappé: ce n'avait jamais été que la maladie d'un feul, la perte d'un feul, qui l'avait affligé: mais là, il fe rappelait un pays tout entier, un monde entier qu'il n'avait pas vu vieillir, quoiqu'il fe fouvint qu'ils fuffent tous de fon âge: j'étais fi fâché des retours qu'il devait faire fur lui-même, que lorsqu'il me nomma une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, je fentis une forte de douceur à lui apprendre qu'elle était morte auffi jeune; et lui-même, probablement fans s'en rendre raifon, s'arrêta à elle, ne me parla plus que d'elle, et s'étendit beaucoup fur le danger des maladies vives dans la jeu-

neffe:

neſſe; j'entrai dans ſes idées, je ne m'occupai que de lui, et réellement, j'étais ſi malheureux de l'avoir attriſté, que j'aurais conſenti volontiers à paſſer le reſte du jour à l'écouter ou à le diſtraire. — Après dîner, nous retournâmes dans le ſallon; Adèle ſe mit à un grand métier de tapiſſerie; ſon vieil époux s'endormit, et moi je me rapprochai d'elle; je la regardais travailler avec plaiſir; j'étais bien-aiſe que le ſommeil de ſon mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance et d'intimité auquel je n'aurais pas oſé prétendre. Le reſpect qu'elle paraiſſait avoir pour ſon repos, ſa douceur, tout faiſait renaître en moi, le premier intérêt qu'elle m'avait inſpiré. — En regardant la ſimplicité de ſa parure, j'oſai lui dire que je la trouvais preſqu'auſſi belle que le jour où elle était ſortie du couvent; elle me répondit, aſſez ſéchement, qu'elle ne faiſait jamais ſa toilette que le ſoir. Je vis clairement qu'elle aurait été bien fâchée que je cruſſe que c'était pour moi qu'elle avait renoncé à tout ſon éclat; mais craindre

 autant,

autant, que je ne m'en flattaſſe, n'était-ce pas me prouver un peu qu'elle y avait penſé? . . . . Elle me fit beaucoup d'excuſes de m'avoir reçu en tiers avec eux; . . . ſa mère étant malade, elle n'avait pas oſé inviter du monde ſans elle . . . . Si elle avait ſu où je demeurais, elle m'aurait fait prier de prendre un autre jour . . . et, ſans attendre ma réponſe, elle ſe leva en me demandant permiſſion d'aller rejoindre ſa mère. Elle fit venir quelqu'un qui reſta auprès de ſon mari, et marchant ſur la pointe des pieds, elle ſortit pour aller remplir d'autres devoirs — Je la conduiſis jusqu'à l'appartement de ſa mère: avant de me quitter elle me renouvella encore toutes ſes excuſes. — Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de politeſſe m'affligea? Pouvais-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance? . . . . Lorsqu'à l'opéra elle me reconnut, m'appella, me reçut avec l'air ſi content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenſer? — Sans la connaître, n'ai-je pas oſé la juger, lui montrer que je la blamais; et de quoi? d'avoir,

d'avoir, à ſeize ans, paru s'amuſer d'un ſpectacle vraiment magique, et qu'elle voyait pour la première fois. Si je la croyais malheureuſe, n'était-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction? de chercher à lui rappeler ſes peines, à en augmenter le ſentiment. Ah! j'ai été bête et cruel; eſt-il donc écrit que je ſerai toujours mécontent de moi ou des autres? . . .

LETTRE VII.

Paris, ce 26 Juin.

Je ſuis retourné chez Adèle; on m'a dit que ſa mère étant très-mal, elle ne recevait perſonne. — Voilà donc encore un malheur qu'elle éprouvera, ſans avoir près d'elle un ami qui la conſole, un coeur qui l'entende. Sans ma ridicule ſévérité, peut-être ſes yeux m'auraient-ils cherché: j'avais vu couler ſes larmes, elles m'avaient attendri; n'était-ce pas aſſez pour qu'elle crût à mon intérêt? A ſon âge, l'ame s'ouvre ſi facilement à la confiance! la moindre marque de compaſſion paraît de l'amitié; la plus légère promeſſe ſemble un engagement ſacré; le premier bonheur de la jeuneſſe eſt de tout embellir: je ſuis sûr que, dans ſes peines, la penſée d'Adèle s'eſt toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai revue, ſes yeux brillaient de joie; ſon coeur venait au-devant du mien; pourquoi l'ai-je re-

repoussé ! — Je crois bien qu'il n'entrait, dans ses sentimens, que souvenir de ses Religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie ; elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin ; enfin elle me recevait comme un ami, et j'ai glacé, jusqu'au fond de son coeur, ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence et de plaisir ! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé, lui apprendre les projets que j'avais formés, tout le bonheur qu'ils m'avaient fait entrevoir, je crois que la paix renaîtrait dans mon ame, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais ; il ne m'est plus permis de paraître indifférent ; le sentiment vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser et faire naître son indulgence. — Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus un barbare, un brutal, je serai tranquille, alors je verrai si je dois continuer mes voyayes, ou céder au désir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VIII.

Paris, ce 4 Juillet.

Adèle ne reçoit encore perſonne, mais ſa mère eſt mieux; ainſi je ſuis moins tourmenté. — Comme je voudrais qu'elle fût heureuſe! ſon bonheur m'eſt devenu abſolument et *ridiculement* néceſſaire; ſes peines ont le droit de m'affliger; et je ſens que ſa joie et ſes plaiſirs ne ſauraient ſuſpendre mes ennuis — Mais enfin, ſa mère eſt mieux; jouiſſons au moins de ce moment de tranquillité. — Cette nouvelle m'ayant mis d'aſſez bonne humeur, je me crus un peu plus ſociable, et j'allai à une grande aſſemblée chez la Ducheſſe de * * *. Il y avait beaucoup de monde, et ſurtout beaucoup de femmes. Ne connaiſſant preſque perſonne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occaſion d'eſſayer

yer le fyftéme que vous me connaiffez. Je m'amufai donc à chercher, d'après l'extérieur et la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir; ce qui, à une première vue, eft, je vous affure, beaucoup plus aifé à deviner qu'il n'eft facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une, d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, qui était toujours dans l'attitude d'une perfonne qui écoute, approuvant feulement par des fignes de tête. Voilà qui eft clair, me fuis-je dit, c'eft une pauvre femme dont le mari eft fi bavard qu'il l'a rendu muette: je fuis sùr que, depuis des années, il lui a été impoffible de placer une parole dans leur converfation. Quoique je n'en doutaffe pas, je voulus m'en affurer; et me rapprochant d'un homme vêtu de noir, ayant une figure affez fombre, et fe tenant, comme moi, dans un coin, à obferver tout le monde fans parler à perfonne — „Oferais-je vous demander,“ lui dis-je, „fi cette Dame qui eft là-bas en

„brun?

„brun? — *où?* — celle qui eſt bien miſe, „à laquelle il ne manque pas une épingle! — „*he bien!* — ſi cette Dame n'a pas un „mari fort bavard?“ — *Je ne le connais pas, ils ſont ſéparés depuis longtems.* — „Séparés! mais au moins,“ ajoutai-je, „ſon meilleur ami ne parle-t-il pas beau„coup? — *Affreuſement; avec de l'eſprit, il en eſt inſupportable!* — „j'en ſuis char„mé!“ — *Et pourquoi donc cela vous fait-il tant de plaiſir?* — Alors je lui expliquai mon ſyſtême qu'il ſaiſit avidement, et toujours jugeant ſur les perſonnes que nous voyons, le caractère de celles qui étaient abſentes, nous fimes des découvertes qui auraient fort étonné toutes ces Dames. Je me ſuis très-amuſé; mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendimes une jeune femme qui diſait, en me regardant: *comme les Anglais ſont triſtes!* je devinai que cela pouvait bien ſignifier, *comme Lord Sydenham eſt ennuyeux!* et mon compagnon l'ayant penſé comme moi, je m'en allai, très-ſatisfait

tisfait de mes obſervations, et regrettant ſeulement que vous n'euſſiez pas été avec nous, euſſiez vous dû vous mocquer de moi.

LET.

LETTRE IX.

Paris, ce 12 Juillet.

J'ai paſſé hier à la porte d'Adèle; on m'a encore dit qu'elle ne recevait perſonne. J'allais partir, lorsque mon bon génie m'a inſpiré de demander des nouvelles de M. de Sénange. On m'a répondu qu'il était chez lui, et tout de ſuite, les portes ſe ſont ouvertes, ma voiture eſt entrée dans la cour; j'en ſuis deſcendu, encore tout étourdi de cette précipitation, et ne ſachant pas trop ſi j'étais bien-aiſe ou fâché de faire cette viſite. — Un valet-de-chambre me conduiſit dans le jardin où il était. Je l'appercus de loin qui ſe promenait appuyé ſur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai, indécis, et ſouhaitant de m'en aller; car, puisqu'elle m'avait fait défendre ſa porte, il m'était bien démontré qu'elle ne déſirait pas

pas de me voir ; mais le valet-de-chambre avançant toujours, il fallut bien le suivre. — Lorsqu'il m'eut annoncé, le Marquis et sa femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre : un sentiment secret me disait que j'étais désagréable à Adèle ; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus ; je me sentais rougir, je baissais les yeux, et je ne conçois pas encore, comment je ne me suis pas en allé, au lieu de leur parler. Je les saluai en leur barbouillant un compliment qu'ils n'entendirent surement pas, car je ne savais ce que je disais. — Monsieur de Sénange me reprocha d'avoir été si longtems sans les voir. — Je lui dis combien de fois j'étais venu, sans avoir été assez heureux pour les trouver. — Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant longtems, l'avait empêchée de recevoir du monde ; et son départ pour les eaux, qui la laissant aussi jeune, sans mentor, l'obligeait à garder encore la même retraite ; mais ajouta-t-elle,

elle, toutes les fois que vous viendrez voir Mr. de Sénange, je ferai très-aife fi je me trouve chez lui. — Sa voix était fi douce, que j'ofai lever les yeux et la fixer: la férénité de fon vifage, fon fourire, me rendirent le calme et l'affurance. Je marchai auprès d'eux, mefurant mon pas fur la faibleffe de Mr. de Sénange. J'éprouvais une forte de fatisfaction à m'unir ainfi, à la bonne, à la complaifante Adèle. — Après quelques minutes de converfation, je me trouvai fi à mon aife, Monfieur de Sénange était de fi bonne humeur, que je me regardai presque comme de la famille, et fa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre je pris doucement fa main, et la paffai fous mon bras, en le priant de s'appuyer auffi fur moi: il me regarda en fouriant, et nous marchâmes ainfi tous trois enfemble. Hélas! il fut bien longtems pour traverfer une très-petite diftance, un chemin qu'Adèle aurait fait en trois fauts fi elle eut été feule: je l'admirais de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement

de

de vivacité. Enfin, nous arrivames auprès d'une volière, devant laquelle il s'assied. Je restai avec lui; pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger; et continuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, et même de moi. Nous restames là jusqu'au coucher du soleil; l'air était pur, le tems magnifique: Adèle gaie, contente; son mari me regardait avec affection. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement: „je suis bien coupable de „n'avoir pas d'abord reconnu votre nom: „je ne me le pardonnerais pas, s'il n'avait „pas été indigement prononcé. Lorsque „j'ai été en Angleterre, j'ai contracté, avec „votre famille, les plus grandes obligations; j'ai aimé votre mère comme ma „fille; je veux vous chérir comme mon enfant: un jour, je vous conterai des dé-

 „tails

„tails qui vous feront bénir ceux à qui „vous devez la vie.“ Adèle revint, et il changea auſſitôt de converſation : je ne pus ni le remercier, ni l'interroger; mais s'il n'a beſoin que d'un coeur qui l'aime, il peut compter ſur mon attachement. Car ſans pouvoir définir cette ſorte d'attrait, je me ſentais content près d'eux. Adèle me demanda ſi je trouvais ſa volière jolie? je lui répondis qu'elle allait bien au reſte du jardin. — Ce n'était pas en faire un grand éloge, car il eſt affreux: c'eſt l'ancien genre Français dans toute ſon aridité; du buis, du ſable et des arbres taillés. La maiſon eſt ſuperbe; mais on la voit toute entière, elle reſſemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles, et ce jardin qui eſt immenſe pour Paris, paraiſſait horriblement petit pour la maiſon: cette volière toute dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda ſi j'avais des terres,

de

des beaux jardins, et furtout des oifeaux? Beaucoup d'oifeaux, lui dis-je: mais les miens feraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'effayai de lui peindre ce parc fi fauvage que j'ai dans les pays de Galles: cela nous conduifit à parler de la compofition des jardins. Elle m'entendit, et demanda à fon mari de tout changer dans le leur, et d'en planter un autre fur mes deffeins. Il s'y refufa avec l'humeur d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes; mais dès que je lui eus rappellé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il fe radoucit: les fouvenirs de fa jeuneffe ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de fituations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés, et bientôt il arriva jusqu'à défirer auffi, que toutes ces allées fablées fuffent changées en gazons; ils exigèrent donc que je vinffe aujourd'hui, dès le matin, avec des crayons, des deffeins, un plan qui

pût être exécuté très-promptement: ainſi me voilà créé *jardinier*, *architecte*, et, comme ces Meſſieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes ſuccès. — Adieu, mon cher Henri; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

LETTRE X.

Paris, ce 15 Juillet.

Je ſuis arrivé chez Monſieur de Sénange avec mon porte-feuille et mes crayons; il n'était que midi juſte, et cependant le mari et la femme avaient l'air de m'attendre depuis longtems. *Voyons*, *voyons*, m'ont-ils crié du plus loin qu'ils m'ont apperçu. — J'ai eu bien de la peine à leur faire entendre que les ayant quittés la veille au jour tombant, et revenant d'auſſi bonne heure le lendemain, il était impoſſible que j'euſſe eu le tems de travailler: que ferons-nous donc, dit Adèle d'un air un peu boudeur? — Je lui propoſai de deſſiner. — Auſſitôt elle ſonna pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. Monſieur de Sénange fit apporter les plans de ſa maiſon, ceux du jardin; je meſurai le terrein, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher;

les différens arbres qu'on employerait, ceux qu'il fallait arracher, les fentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière furtout, je n'oubliai rien; mais Adèle voulant une rivière, et n'ayant pas une goute d'eau dans la maifon, il s'éleva, entre eux, un différend dont j'aurais bien voulu que vous fuffiez témoin. Adèle mit tout fon efprit à prouver la facilité d'en établir une; fon mari l'écoutait avec bonté, s'en mocquait doucement, louait avec admiration l'adreffe qu'elle employait à rendre vraifemblable, une chofe impoffible: elle riait, s'obftinait, mais ne montrait de volonté, que ce qu'il en faut pour être plus aimable en fe foumettant. Enfin, ils finirent par décider que ma peine ferait perdue, et qu'on ne changerait rien au jardin; mais que Monfieur de Sénange ayant une fort belle maifon à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir; et là, dit-il à Adèle, „il y a une île de quarante arpens; je vous la donne; vous „changerez, batirez, abattrez, tant qu'il „vous plaira; et moi, je garderai cette „mai-

„maiſon-ci telle qu'elle eſt; ces arbres, plus „vieux que moi encore, et qu'intérieure-„ment je vous facrifiais, avec un peu de „peine, l'été, me garantiront du ſoleil, „l'hiver, me préſerveront du froid; car, à „mon âge, tout fait mal. Peut-être, auſſi, „la nature veut-elle que nos beſoins et nos „goûts nous rapprochent toujours des ob-„jets avec lesquels nous avons vieilli: ces „arbres, mes anciens amis vous les coupe-„riez, ils me ſont néceſſaires .... Adèle, „ajouta-t-il avec attendriſſement, puiſſiez-„vous, dans votre île, planter des arbres „qui vous protègent auſſi dans un âge bien „avancé! ....“ Elle prit ſa main, la preſſa contre ſon coeur, et il ne fut plus que-ſtion de rien changer. Elle déchira mes plans, mes deſſins, ſans penſer, ſeulement, à m'en demander permiſſion ou à m'en fai-re des excuſes: ſon coeur l'avertiſſait, j'eſpè-re, qu'elle pouvait diſpoſer de moi.

Le reſte de la journée ſe paſſa en pro-jets, en arrangemens pour ce petit voya-ge: Adèle ſautait de joie en penſant à ſon

île; il y aura, difait-elle, des jardins fuperbes, des grottes fraiches, des arbres épais: rien n'était commencé, et déjà elle voyait tout à fon point de perfection! . . Heureufe imagination, avenir brillant mais trompeur! je vous remercie pour elle, et lorsque le tems lui apportera des chagrins, au moins ne la laiffez jamais fans beaucoup d'efpérances! . . . . . Je ne pouvais pas m'empêcher de fourire, en l'entendant parler de la campagne, comme fi j'avais toujours dû la fuivre. Tous les momens du jour étaient déjà deftinés; *nous* déjeunerons à dix heures, me difait-elle; enfuite *nous* irons dans l'île; à trois heures *nous* dinerons, et toujours *nous*. Je n'ofais ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque Monfieur de Sénange penfa à me propofer d'aller avec eux; la pauvre petite n'avait furement pas imaginé que cela put être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, et attendit ma réponfe dans une inquiétude vifible. Je l'avoue, Henri, je reftai quelques momens indécis, comme cherchant, dans ma tête, fi je n'avais pas d'autres engagemens,

mens, mais effectivement pour jouir de l'intérêt qu'elle paraiſſait y attacher : et lorsque j'acceptai, tous ſes châteaux et ſa gaieté revinrent; elle continua ainſi jusqu'au ſoir, que je les quittai promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly; mais j'attendrai que j'y ſois arrivé pour croire à ce voyage; il y a déjà trois jours de paſſés, et depuis ce tems, peut-être, a-t-elle quitté, repris, et changé vingt fois ſa détermination. Le *jardin Anglais* me donne un peu de méfiance; cependant, j'avoue que j'aurais plus de peine à renoncer à ce projet.

LETTRE XI.

Neuilly, ce 16 Juillet.

C'eſt de Neuilly que je vous écris, mon cher Henry : nous y ſommes arrivés hier, et j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle et de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez Monſieur de Sénange, elle était ſi preſſée d'aller voir ſon île, qu'à peine me donna-t-elle le tems de le ſaluer ; il fallut partir tout de ſuite. Allons, venez, lui dit-elle en prenant ſon bras pour l'emmener. Il ſe leva ; mais au lieu de ſecourir ſa marche affaiblie, elle l'entraînait plûtot qu'elle ne le ſoutenait. Dans une grande maiſon, le moindre déplacement eſt une véritable affaire ; tous les domeſtiques attendaient, dans l'antichambre, le paſſage de leurs maîtres ; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés ; chacun d'eux avait quelque choſe à dire ; et Adèle ré-

répondait à tous, *oui*, *oui*, *oui*, ſans même les avoir entendus: ſon mari voulait-il leur parler, elle ne lui en laiſſait pas le tems, et le tirait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut; je pris l'autre bras de Monſieur de Sénange, et lui ſervant de contrepoids, je m'arrêtais, avec égard, dès qu'il paraiſſait vouloir écouter ou répondre; j'eſpérais que cette attention rappellerait le reſpect d'Adèle; mais l'étourdie ne s'en apperçut même pas — elle répêtait ſans ceſſe, *dépêchons-nous donc*, *venez-donc*, *allons nous-en donc:* enfin, ſon mari la ſuivit, et nous montames en voiture. Ah! un vieillard qui épouſe une jeune perſonne, doit conſentir à finir ſa vie avec un enfant ou avec un maître, trop heureux encore quand elle n'eſt pas tous les deux. Cependant, Adèle fut plus aimable pendant le chemin; il eſt vrai qu'elle ne ceſſa de parler des plaiſirs dont elle allait jouir, mais au moins y joignait-elle un ſentiment de reconnoiſſance, et elle lui diſait: *je ſerai bien heureuſe*, comme on dit, *je vous remercie*. Je commençais à lui pardonner,

donner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivames à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas; une avenue magnifique, une maison qui serait partout un château superbe; rien de tout cela ne la frappa; elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, et comme elle aurait fait un grand chemin: ce qui était à eux deux, ne lui paraissait plus suffisamment à elle; c'était à son île qu'elle allait; c'était là seulement qu'elle se croirait arrivée; mais comme il était trois heures, son mari voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade; Adèle fut très-contrariée, et le montra beaucoup trop; car elle alla même jusqu'à dire, que, n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, et qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule, et tout de suite. — Monsieur de Sénange prit un peu d'humeur: et vous Milord, me dit-il, voudrez-vous bien me tenir compagnie? — Oui assurément, lui répondis-je, et j'espère que Madame de Sénange nous attendra, pour que nous soyons té-

témoins de ſa joie, à la vue d'une première propriété — Ah! reprit ſon mari, j'en aurais joui plus qu'elle! — Adèle ſentit ſa faute, baiſſa les yeux, et s'alla mettre à une fenêtre, où elle reſta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avait ſervi. J'offris mon bras à Monſieur de Sénange, ſa goutte l'obligeant toujours à en prendre un. — Elle nous ſuivit en ſilence: et notre diner ſe paſſa aſſez triſtement: elle ne me regarda ni ne me parla. En ſortant de table, Monſieur de Sénange nous dit que, ſe ſentant fatigué, il allait dormir, et qu'il nous priait d'aller, ſans lui, à cette fameuſe île: „Adèle," ajouta-t-il avec bonté, „nous „avons eu un peu d'humeur; mais vous „êtes un enfant, et je dois encore vous „remercier de me le faire oublier quelque„fois." Elle avoua qu'elle avait eu tort, lui en fit les plus touchantes excuſes, et parut déſirer, de bonne foi, d'attendre ſon réveil pour ſe promener; il ne le voulut pas ſouffrir; elle inſiſta; mais il nous renvoya tous deux, et nous partimes enſemble. — Nous marchames longtems, l'un

au-

auprès de l'autre, ſans nous parler; elle gagna le bord de la rivière, et s'aſſéyant ſur l'herbe, en face de ſon île, elle me dit: „j'ai été bien mauſſade aujourd'hui, „mais vous m'avez paru un peu auſtère: „au ſurplus, continua-t-elle en riant, je dois „vous en remercier; il eſt bien heureux de „trouver de la ſévérité, lorsqu'on n'attendait „que de la politeſſe et des complimens.“ Cette plaiſanterie me déconcerta, et je penſai qu'effectivement; elle avait dû me trouver un cenſeur fort ridicule. Elle ajouta: „je me punirai, car j'attendrai que Monſieur de Sénange puiſſe venir avec nous „pour jouir de ſes bienfaits: je ſuis trop „heureuſe d'avoir un ſacrifice à lui faire.“ Cette dernière phraſe fut dite de ſi bonne grace, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. „Si vous ſaviez,“ lui disje, „combien vous me paraiſſez près de la „perfection, vous excuſeriez mon étonne„ment, lorsque je vous ai vu un mouve„ment d'impatience, que dans une autre je „n'euſſe même pas remarqué.“ N'en parlons plus, me répondit-elle, en ſe levant et regardant

gardant l'autre côté du rivage, comme elle aurait fait un objet chéri; elle le salua de la tête, en disant: „à demain; aujourd'hui j'ai besoin „d'une privation pour me raccommoder avec „moi-même.“ Elle s'en revint gaiement: son mari venait de s'éveiller lorsque nous rentrames; Adèle fut charmante le reste de la journée, elle lui montra une si grande envie de réparer, que, surement, il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimait la veille. — Pour moi, Henri, je resterai ici, au moins, jusqu'à ce que Monsieur de Sénange m'ait appris les raisons qui le portent à s'intéresser à moi, et à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII.

Neuilly, ce 18 Juillet.

Enfin, *elle* a pris poſſeſſion de ſon île; ce matin nous nous ſommes réunis, à neuf heures, pour déjeuner: Monſieur de Sénange avait l'air plus ſatisfait que je ne l'avais encore vu. La joie brillait dans les yeux d'Adèle, mais elle tâchait de ne montrer aucun empreſſement; ſeulement elle ne mangea presque point: pour moi, je pris une tâſſe de thé; mais comme il faut, je crois, que je ſois toujours inconſéquent, du moment qu'Adèle montra une déférence reſpectueuſe pour ſon mari, je commençai à le trouver d'une lenteur inſupportable; ſa main ſoulevait ſa tâſſe avec tant de peine, il regardait ſi attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faiſait de ſi longues pauſes entre

tre un morceau et l'autre, que je m'impatientais encore plus qu'elle n'avait fait la veille; ſi elle avait pu lire dans mon coeur, elle autait été bien vengée de ma ſévérité! A la fin, ſon dejeuner finit; il ſe mit dans un grand fauteuil roulant, et ſes gens le trainèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y fut toujours ſautant, courant, car ſa jeuneſſe et ſa joie ne lui permettaient pas de marcher. — Arrivés auprès du bateau, nous eumes bien de la peine à y faire entrer Monſieur de Sénange; et c'eſt là que la vivacité d'Adèle disparut tout à coup. Avec qu'elle attention elle le regarda monter! que de prévoyances pour éloigner tout ce qui pouvait le bleſſer! quelles craintes que le bateau ne fut pas attaché aſſez fortement! et moi qui ſuis tous ſes mouvemens, qui voudrais deviner toutes ſes penſées, quel plaiſir je reſſentis lorsqu'approché de l'autre bord, le pied dans ſon île, je lui vis la même occupation, les mêmes ſoins les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que Monſieur de Sénange fut

remis dans ſon fauteuil, et pût recommencer ſa promenade. Alors elle nous quitta, et ſe mit à courir, ſans que ni la voix de ſon mari, ni la mienne, puſſent la faire revenir; je la voyais à travers les arbres, tantôt ſe rapprochant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins, mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtat, c'était toujours pour en fixer un plus éloigné. — Quoique j'euſſe bien envie de la ſuivre, je ne quittai point Monſieur de Sénange; il fit arrêter ſon fauteuil ſous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, et renvoyant ſes gens, il me dit qu'il était tems que je ſuſſe les raiſons qui lui donnaient de l'intérêt pour moi. — „Mon „jeune ami, il faut que vous me pardon„niez de vous parler de mon enfance; „mais elle a tant influé ſur le reſte de ma „vie, que je ne puis m'empêcher de vous „en dire quelques mots; ne vous effrayez „pas ſi je commence mon hiſtoire de ſi loin; „je tâcherai de vous ennuyer le moins „poſſible.

„Mon

„Mon père prifait uniquement la no-
„bleffe et l'argent, peut-être ne me par-
„donnait-il d'être l'héritier de fa fortune,
„que parce que j'étais, en même tems, le
„repréfentant de fes titres. J'avais perdu
„ma mère en naiffant, et toute ma pre-
„mière enfance fe paffa avec des gouver-
„nantes, fans jamais voir mon père. A
„fept ans il me mit au collége, dont je ne
„fortais que la veille de la fête et le pre-
„mier jour de l'an, pour lui offrir mes
„refpects. Les parens ne favent pas ce
„qu'ils perdent de droits fur leurs enfans,
„en ne les élevant pas eux-mêmes; l'ha-
„bitude de leur devoir tous fes plaifirs,
„d'obéir aveuglément à toutes leurs volon-
„tés, laiffe un fentiment de déférence qui
„ne fe perd jamais, et que j'étais bien
„éloigné de fentir. Je ne voyais, dans
„mon père, qu'un homme que le hazard
„avait rendu maître de ma deftinée, et dont
„aucune des actions ne pouvait me répon-
„dre que ce fut pour mon bonheur. Le
„jour même que je fortis du collége, il

 „m'en-

„m'envoya au ſervice, en me recomman-
„dant d'être ſage, avec une ſéchereſſe qui
„approchait de la dureté, et ſans y joindre
„le moindre encouragement, ſans me pro-
„mettre la plus légère marque de tendres-
„ſe, ſi je réuſſiſſais à lui plaire. Auſſi, à
„peine fus-je à mon régiment, que j'y fis
„des dettes, des ſottiſes, et que je me
„battis: mon père me rappela près de lui;
„il me reçut avec une humeur et une co-
„lère épouvantable; loin de me corriger,
„il m'apprit ſeulement qu'il avait auſſi des
„défauts: je me mis à les examiner avec
„ſoin, et chaque jour, au lieu de l'écou-
„ter, je le jugeais avec une ſévérité im-
„pardonnable. Il voulut me marier, et,
„diſait-il, m'apprendre l'économie: j'é-
„tais né le plus prodigue et le plus indé-
„pendant des hommes; mon père, qui ne
„s'était jamais occupé de mon éducation, fut
„tout étonné de me trouver des goûts diffé-
„rens des ſiens, une réſiſtence à ſes or-
„dres que rien ne put vaincre: il ſe fâcha,
„je perſiſtai dans mes refus; ils le rendi-
„rent furieux; je me revoltai: et moi,
„que

„que plus de bonté aurait rendu ſon eſcla-„ve, rien ne pouvait plus m'arrêter ni me „contenir. J'étais devenu inquiet, om-„brageux: revenait-il à la douceur, je „craignais que ce ne fut un moyen de me „dominer. Sa ſévérité me blaiſſait encore „davantage; toujours en garde contre lui, „contre moi, je le rendais fort malheu-„reux, et je paſſais pour un très-mauvais „ſujet. Je le ſerais devenu, ſi un de ſes „amis ne lui eût conſeillé d'éloigner ce „monſtre qui faiſait le tourment de ſa vie. „On me propoſa, de ſa part, de voyager; „j'acceptai avec joie, et je choiſis l'An-„gleterre, parce que la mer, qu'il fallait „traverſer, ſemblait nous ſéparer davanta-„ge. La veille de mon départ, je de-„mandai la permiſſion de lui dire adieu; „il refuſa de me voir, je partis, charmé „de ce dernier procédé, car mes torts „me donnaient le beſoin de le haïr. — J'ar-„rivai à Calais, irrité contre mon père et „contre toute ma famille; on me dit qu'un „vaiſſeau, loué par Milord B . . . . votre „grand-père, allait partir dans l'inſtant.

„Je lui fis demander la permiſſion de paſſer „avec lui, il y conſentit. En entrant ſur „le pont, je vis une femme de vingt-cinq „ans, aſſiſe ſur des matelats dont on lui „avait fait une eſpèce de lit. Elle nou„riſſait un enfant de ſept à huit mois, „qu'elle careſſait avec tant de plaiſir, que „je m'attendris ſur moi-même, ſur le mal„heureux ſort qui m'avait empêché de re„cevoir jamais d'auſſi tendres ſoins: qua„tre autres enfans l'entouraient; ſont mari „la regardait avec affection; ſes gens s'em„preſſaient de la ſervir, mais aucun ne par„la Français. Je tenais, dans ma main, „une montre à laquelle était attachée une „fort belle chaine d'or, avec beaucoup de „cachets; elle frappa un de ces enfans „qu'on promenait encore à la liſière: il ſe „traîna vers moi, et élevant ſes petites „mains, il ſemblait vouloir atteindre ce qui „lui paraiſſait ſi brillant. Je deſcendis la „chaine à ſa portée, et la faiſant ſauter de„vant lui, je l'élevais dès qu'il était près „de la ſaiſir. Sa mère nous regardait avec „un ſourire inquiet; je voyais bien qu'elle

„craig-

„craignait que je ne prolongeaſſe ce jeu jusqu'à la contrariété. Touché d'une auſſi „tendre ſollicitude, je pris cet enfant dans „mes bras, en lui donnant ma montre „pour jouer, et croyant que, puisqu'on „n'avait pas parlé Français, on ne devait „pas l'entendre, je lui dis tout haut en „l'embraſſant: *ah que tu es heureux d'avoir „encore une mère!* La ſienne me regarda „comme ſi elle m'avait entendu; et ſon „père, qui jusques là ne m'avait pas remarqué, ſe rapprocha de moi, ne me parla point du ſentiment de triſteſſe qui m'était échappé, mais me fit de ces queſtions qui ne ſignifient que le déſir de „commencer à ſe connaître: je lui répondis avec politeſſe et réſerve. Pendant ce „peu de mots, l'enfant, que je tenais encore, jetta ma montre par terre de toute ſa force, et ſe pencha en mêmetems pour la reprendre. Elle n'était pas „caſſée, je la lui rendis avant que ſa mère eût eu le tems de me faire aucune excuſe; je vis que cette complaiſance m'avait attiré toute ſon affection; et ſurement

 „nous

„nous étions amis avant de nous être parlés.
„Elle me pria de lui rapporter ſon enfant,
„(hélas, cette petite enfant s'eſt mariée de-
„puis à votre père, et eſt morte en vous
„donnant le jour; je ne penſais pas alors
„que je lui ſurvivrais ſi longtems.) J'en-
„tendis, au ſon de voix de Lady B. . .
„. . . . q'uelle la grondait en Anglais, en
„lui ôtant ma montre. La petite fille ſe
„mit à pleurer; mais ſans lui céder, ſa
„mère eſſaya de la diſtraire, lui montra
„d'autres objets qui fixèrent ſon attention,
„et l'enfant riait déjà, que ſes yeux étaient
„encore pleins de larmes. — Lady B . . .
„. . me pria de lui cacher ma montre;
„car, me dit-elle, il eſt encore plus dan-
„gereux de leur donner des peines inuti-
„les, que de les gâter par trop d'indul-
„gence. — Je me remis à cauſer avec
„le mari; cependant le vent devint ſi fort
„que nous fumes obligés de deſcendre dans la
„chambre: il augmenta toujours, et bien-
„tôt nous fumes en danger. — Mais je
„finirai le reſte une autre fois, car voici
„Madame de Sénange; elle va jeudi paſſer
„la

„la journée à ſon couvent; ſi cela ne vous „ennuyait pas trop, nous dinerions enſem- „ble?“ — Je n'eus que le tems de l'aſſurer que je ſerais très-aiſe de reſter avec lui. — Adèle nous rejoignit, extrêmement fatiguée de ſa promenade, enchantée de ce qu'elle avait vu, et cependant ne parlant que de tout changer. — Monſieur de Sénange ayant du monde à diner, nous rentrames auſſitôt pour nous habiller. — Je reſtai fort occupé de tout ce qu'il venait de me raconter. N'êtes-vous pas étonné que tous les pères voulant conduire leurs enfans, il y en ait ſi peu qui imaginent d'être pour eux, ce qu'on eſt pour ſes amis, pour toutes les liaiſons auxquelles on attache du prix; l'enfance compare, de ſi bonne heure, qu'il eſt néceſſaire d'être aimable pour elle. Il faut être, à ſes yeux, le meilleur des pères pour pouvoir ſe faire craindre, ſans risquer un moment d'être moins aimé. Alors on n'a pas beſoin de préſenter toujours la reconnaiſſance comme un devoir; elle devient

un ſentiment, et les obligations en ſont mieux remplies.

Adieu, mon cher Henri, je vous écrirai auſſitôt que Monſieur de Sénange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LET-

LETTRE XIII.

Neuilly, ce 21 Juillet.

Adèle eſt partie ce matin, de fort bonne heure, pour ſon couvent; je ſuis reſté ſeul avec Monſieur de Sénange; je ſentais une ſorte de plaiſir à la remplacer dans les ſoins qu'elle lui rend. Auſſitôt après diner, je le conduiſis ſur une terraſſe qui eſt au bord de la Seine; ſes gens nous apportèrent des fauteuils, et il continua ſon hiſtoire: —

„Je ne vous ferai point,“ me dit-il, „le détail des dangers que nous courû„mes: j'en fus peu effrayé; non qu'un „excès de courage m'aveuglât ſur notre „ſituation ou m'y rendît inſenſible, mais „j'étais ſi occupé de la frayeur dont cette „jeune femme était ſaiſie; elle regardait „ſes enfans avec tant d'amour! les rappro„chait d'elle, les prenant dans ſes bras, „comme

„comme ſi elle avait pu les ſauver ou les dé-
„fendre! Je ne tremblais que pour elle, et
„je ſuis sûr qu'un grand intérêt, non ſeu-
„lement empêche la crainte, mais diſtrairait
„de la douleur même; car, après que le
„premier danger fut paſſé, je m'apperçus
„que je m'étais fait une forte contuſion à
„la tête, ſans que j'aie jamais pu me rap-
„peler ni où ni comment. — Lorsque nous
„fumes un peu plus tranquilles. Milord
„B. . . . . vint à moi, et me jura une ami-
„tié que rien, diſait-il, ne pouvait plus
„détruire, effectivement, dans ces momens
„de trouble on ſe montre tel que l'on eſt,
„et peut-être me ſavait-il gré de n'avoir
„pas, un inſtant, penſé à moi-même:
„pour lui, toujours froid, toujours rai-
„ſonnable, il s'occupait de ſa femme, avec
„le regret de la voir ſouffrir, mais ſans
„rien prévoir de ce qui pouvait la ſoula-
„ger ou tromper ſon inquiétude. Nous ar-
„rivames à Douvres le lendemain au ſoir.
„Lady B . . . . . ayant à peine la force de
„marcher, on la porta jusqu'à l'Auberge
„où elle ſe coucha, et je ne la revis plus

„du

„du reſte de la journée. Son mari vint „me retrouver; nous ſoupâmes enſemble. „Pendant le repas, m'ayant entendu dire „qu'aucune affaire ne m'appelait directement „à Londres, et que même la curioſité „ne m'y attirait pas vivement, il me pro- „poſa d'aller paſſer quelques ſemaines dans „leur terre, qui n'était qu'à peu de mil- „les de cette ville. J'y conſentis avec „un ſentiment de répugnance dont je ne „ſaurais vous rendre raiſon, mais que j'é- „prouvais d'une manière ſenſible: je crois „que le coeur preſſent toujours les peines „qu'il doit éprouver; cependant, aucune „bonne raiſon ne ſe préſentant pour juſti- „fier mon refus, j'acceptai, par cette ſor- „te d'embarras, ſuite naturelle de la ma- „nière dont on m'avait élevé: il fut déci- „dé que nous partirions le lendemain de „bonne heure. Je me retirai dans ma cham- „bre, contrarié; je fus longtems ſans pou- „voir m'endormir; je m'éveillai de mau- „vaiſe humeur: j'étais fâché de partir, et „je l'aurais été encore plus de reſter La- „dy B. . . . . m'attendait; elle me fit

„les

„les plus touchans remercîmens pour les „soins que je lui avais rendus; et me pré„sentant ses enfans, elle leur dit de m'ai„mer, parce que je serais toujours l'ami „de leur père et le sien. Je les embras„sai tous, et après le déjeuner nous par„times. Je montai dans sa voiture. les „enfans allèrent dans la mienne. Je ne „vous ferai point la description de la „terre de Milord B . . . . . vous devez „la connaître aussi bien que moi, mais pas „mieux, ajouta-t-il, car c'est le tems „de ma vie, peut-être le seul dont j'aie „parfaitement conservé le souvenir. Depuis „le premier moment où j'apperçus Lady „B . . . . . . jusqu'au jour où je repar„tis, il n'est pas un instant que je ne me „rappelle; il semble que ce soit un tems „séparé du reste de ma vie; avant, après, „j'ai beaucoup oublié; mais tout ce qui „la regarde m'est présent et cher. Ce „que je ne saurais vous rendre," me dit„il „c'est l'espèce de charme qui régnait „autour d'elle, et qui faisait que tout ce „qui l'approchait paraissait heureux; une „ré-

„réunion de qualités telle, que j'ai mille „fois entendu faire fon éloge, et presque „toujours d'une manière différente; mais „tous la louaient, car il femblait qu'elle „eût particulièrement ce qui plaifait à cha„cun. — Cependant, j'étais dans une fi „trifte difpofition d'efprit, que les pre„miers jours je fus peu frappé de tout le „mérite de Lady B . . . . . Elle m'atti„rait fans que je m'en apperçuffe, et je „l'aimais déjà beaucoup, fans avoir penfé „à l'admirer. Les premiers jours que je „fus chez elle je me promenais feul, lors„que le hafard me faifait trouver avec du „monde, je reftais dans le filence, fans „chercher à plaire ni fouhaiter d'être re„marqué Le mari, les entours de Lady „B . . . . . me trouvaient furement ennu„yeux et fauvage; elle feule devina que „j'avais des chagrins et une timidité ex„ceffive. Elle effaya de me rapprocher „d'elle, et de me faire parler en me ques„tionnant fur des objets qu'elle connaiffait „furement; auffi, ne lui répondais-je que „des demi-mots qui ne faifaient que m'em„bar-

„barrasser davantage. Sa bonté lui fit sen-„tir qu'il fallait d'abord m'accoutumer à „elle avant d'obtenir ma confiance ; elle „me proposa de l'accompagner dans ses pro-„menades : dès le lendemain je commen-„çai à la suivre ; elle me fit faire le tour „de son parc, et passant devant un temple „qu'elle avait fait bâtir, elle en prit occa-„sion de me parler de la complaisance de „son mari pour ses goûts, et de sa re-„connaissance. De ce jour, sans me rien „dire que ce qu'elle aurait permis que tout „le monde sût, elle me traita avec un air „de confiance et d'estime qui m'entraînait „et me flattait. C'est toujours en me par-„lant d'elle même que, peu à peu, elle „m'amena à oser lui confier mes peines ; „alors elle me donna toute son attention, „m'écoutait avec intérêt, me questionnait „sans indiscrétion, et finit par m'inspirer „le besoin d'être toujours avec elle, et de „lui tout dire : je trouvai en elle, les avis „et les consolations d'une amie éclairée ; „une politesse, dans son langage, qui au-„rait rappelé le respect du plus audacieux ;

„et

„et une bien - veillance dans ſes maniè-
„res qui attirait toutes les affections. Je
„lui parlai de mon père avec amertu-
„me; elle me plaignit d'abord, mais
„bientôt, reprenant ſur moi l'aſcendant
„qu'elle devait avoir, ſans prendre la pei-
„ne d'examiner ſi mon père avait uſé de
„trop de rigueur, inſenſiblement elle me
„conduiſit à penſer que les torts des au-
„tres deviennent un titre à l'eſtime, lors-
„qu'ils n'influent point ſur notre con-
„duite, mais ne ſont jamais une excuſe
„lorsqu'ils nous irritent au point de nous
„rendre repréhenſibles. Enfin elle fut ſi
„bien ſe rendre maîtreſſe de mon eſprit,
„que je n'avais plus une ſeule penſée qu'el-
„le ne devinat. Elle liſait ſur ma figure,
„rectifiait toutes mes idées, et fit de moi
„l'homme bon et honnête, qui n'a jamais
„penſé à elle ſans devenir meilleur, et
„qui, depuis qu'il l'a connue, peut ſe di-
„re qu'il n'exiſte pas une ſeule perſonne,
„à qui il ait fait un moment de peine. —
„Je commençais à me trouver parfaitement
„heureux; j'adorais Lady B . . . . . com-

„me les ſauvages adorent le ſoleil; je la „cherchais ſans ceſſe; mon père ne m'avait „point appris à cacher mes ſentimens ſous „ces formes qui donnent, aux hommes et „aux choſes, un poli qui les rend tous ſemblables: je ne vivais que pour elle, je „n'aimais qu'elle, et il n'était que trop facile de s'en appercevoir. Milord B . . . . . „ne paraiſſait plus chez ſa femme qu'aux heures de repas; il parlait fort peu, et moins „à moi qu'à perſonne: je le remarquai ſans „m'en embarraſſer, mais je la voyais ſouvent penſive, et cela m'inquiétait vivement. — Un jour, après diner, au lieu „de reſter dans le ſallon avec ſes enfans, „elle ſuivit ſon mari, et ne reparut plus du „reſte de la journée: le ſoir, à l'heure du „ſouper, ils vinrent tous deux ſe mettre à „table: je la trouvai fort pâle, et je vis „qu'elle avait beaucoup pleuré: j'en fus ſi „bouleverſé, que je ne ceſſai de la regarder, ſans m'appercevoir combien cette „attention était ridicule: je ne penſai plus „au ſouper: j'oubliai de déployer ma ſerviette; elle ne mangea pas non plus;

„Lord

„Lord B . . . . . ne ſoupait jamais, et, au „bout de dix minutes, je l'entendis qui „pouſſait ſa chaiſe avec humeur, en diſant „que, puisque perſonne n'avait appétit, il „était inutile de reſter à table plus long-„tems. — Lady B . . . . . toujours dou-„ce, toujours occupée des autres, vint „me dire qu'une forte migraine la forçait „à ſe retirer de bonne heure, mais qu'elle „me priait de la ſuivre, le lendemain, à „ſa promenade du matin: je la fixai ſans „lui répondre, car je ne penſais qu'à de-„viner ce qui pouvait l'avoir affligée: elle „me quitta, et ils s'en allèrent enſemble. „Je regagnai ma chambre où, pour la pre-„mière fois, je connus à quel point je l'ai-„mais; je paſſai toute la nuit ſans me cou-„cher: j'avais beau chercher, me creuſer „la tête, je ne concevais rien à ſa dou-„leur; et me perdant dans mes conjec-„tures, je ne ſentais, bien clairement, que „le chagrin de lui ſavoir des peines. et „le déſir de donner ma vie pour la voir „heureuſe. — Dès que le jour parut, „j'allai me promener jusqu'à l'heure où

„elle deſcendait ordinairement: alors, ne „la trouvant point dans le ſallon, je „montai la chercher chez ſes enfans; leur „chambre était ouverte: je m'arrêtai en „voyant Lady B . . . . aſſiſe le dos tour- „né à la porte, ayant ſes quatre enfans „à genoux devant elle; le cinquième, „qu'elle nourriſſait encore, était ſur ſes „genoux; ces enfans faiſaient leur priè- „re du matin: lorsqu'ils eurent prié pour „la ſanté de leur père et de leur mère: „elle leur dit: *demandez auſſi à Dieu que „Mr. de Sénange, qui a eu tant de ſoin „de vous pendant la tempête, n'éprouve au- „cun accident pour ſon retour*: — et pre- „nant les deux petites mains de ce der- „nier enfant, elle les joignit dans les ſien- „nes, en levant les yeux au ciel, et ſem- „bla s'unir à leur prière. Je n'avais pas „encore penſé à mon départ; jugez ce que „je devins en l'entendant parler de voya- „ge. Elle me trouva encore appuyé ſur „la porte, ſans pouvoir lui exprimer mon „trouble; mais, devinant ſurement que je „l'avais entendue, elle m'emmena dans

„les

„les jardins; je la ſuivis ſans parler; elle „garda auſſi, quelques tems, le ſilence; „puis, le rompant tout à coup, elle me „pria de l'écouter avec attention, et ſans „l'interrompre: *lorsque je vous rencontrai*, „me dit-elle, *je fus ſenſible à l'intérêt „que vous témoignates à mes enfans, et „dès lors nous m'en inſpirates un réel. Le „danger que nous courumes enſemble, et vo„tre ſenſibilité, l'augmentèrent encore; mais „la mélancolie qui vous dominait lorsque vous „vintes ici, me toucha davantage. La pre„mière peine, le premier revers, influe ſi „eſſentiellement ſur le reſte de la vie, que „je craignis que, livré à vous-même, ſeul, „dans une terre étrangère, vous ne pro„fitaſſiez pas de cette grande épreuve, et „que vous ne nous laiſſaſſiez abattre par le „malheur, au lieu de chercher à le ſurmon„ter. Je ne connaiſſais pas le ſujet de vos „peines; j'eſſayai de pénétrer dans votre „coeur, et vous me devintes vraiment cher.*

 „*Vous*

„*Vous savez si je ne vous ai pas toujours* „*donné les conseils que je désirerais que mes* „*fils reçussent un jour. Quel plaisir j'éprou-* „*vais lorsque j'avais adouci vos sentimens,* „*rendu vos idées plus justes, vos disposi-* „*tions plus heureuses; mais ce bonheur si* „*innocent fut mal interprêté; on m'accusa* „*d'avoir, pour vous, des sentimens trop ten-* „*dres.* . . . . Ah! que je ferais heureux, „m'écriai-je! *ne m'interrompez donc pas*, „me dit-elle sévèrement; mais reprenant „bientôt sa bonté, sa bienveillance ordi- „naire elle ajouta: *mon mari en prit* „*de l'ombrage, sans que je m'en doutasse:* „*hier, il m'a avoué la peine qu'il en res-* „*sent, et je lui ai promis que vous par-* „*tiriez aujourd'hui* . . . . . . Non, par „pitié, non, lui dis-je en prenant ses „mains dans les miennes; que devien- „drais-je! je suis tout seul au monde! — „*Si même je m'oubliais jusqu'à permettre que* „*vous restassiez près de moi, vous ne pou-*

„*vez*

„*vez pas y demeurer toujours. Rendons* „*votre ſéparation utile à tous deux; car* „*vous ne voudriez pas faire le malheur de* „*ma vie, en troublant le repos de Lord B.* „*. . . . . Allons, mon jeune ami, du courage,* „*vos chevaux vous attendent. . . . . . .*

„Comment, mes chevaux! et qui les a de„mandés? . . . . . *Moi; ma tendre ami*„*tié a voulu vous éviter les détails d'un mo*„*ment fâcheux pour tous deux* . . . . et „détournant ſes yeux pleins de larmes, el„le ſe leva. J'étais ſi étourdi, ſi peu pré„paré à cette prompte ſéparation, qu'il „ne me vint aucune objection, aucun ob„ſtacle: d'ailleurs, je ne ſavais que lui „obéir. — Elle regagna le château le „plus vîte qu'il lui était poſſible, et mon„tant, tout de ſuite, à la chambre de ſes „enfans, elle me dit: *je ne ſais quel preſ*„*ſentiment m'a toujours perſuadé que je mour*„*rais jeune; aſſurez-moi que, ſi mes fils ſe* „*trouvaient jamais dans votre pays comme*

„*je vous ai rencontré dans le mien, ſeuls, ſans*
„*conſeil, ſans parens, dans la jeuneſſe ou le mal-*
„*heur, jurez-moi que, vous ſouvenant de leur*
„*mère, vous ſeriez leur ami et leur guide . .*
„. . Ah! je jure au nom de vous-mê-
„me, qu'ils feront toujours ce que j'aurai
„de plus cher. — Je les embraſſai tous en
„leur donnant les noms les plus tendres,
„et promettant ſolemnellement de ne jamais
„les oublier. — *Ce n'eſt pas tout encore*,
„ajouta-t-elle, *s'il eſt vrai que j'aie adou-*
„*ci vos peines, que vous partagiez l'amitié*
„*que vous m'avez inſpirée, récompenſez mes*
„*ſoins en allant, tout de ſuite, retrouve vo-*
„*tre père: promettez-moi de le rendre heu-*
„*reux, de vous y dévouer tout entier! . .*
„*c'eſt encore m'occuper de vous*, continua-t-
„elle, *et vous prouver que je crois à vos*
„*regrets; car il n'eſt de conſolation, pour les*
„*coeurs vraiment affligés, que de s'occuper du*
„*bonheur des autres . . . . .* Je tombai a
„ſes pieds, je baiſai ſes mains avec reſpect,
„avec

„avec amour; je pris tous les engagemens „qu'elle me dicta, et je courus à ma voi- „ture fans regarder derrière moi, ni penfer „à faire mes Adieux à Lord B . . . . . . Je „revins tout de fuite à Paris, j'arrivai chez „mon père juftement trois mois après l'a- „voir quitté. Il ne m'attendait pas; j'en- „trai dans fa chambre, fans permettre qu'on „m'annonçât. et fans lui donner le tems „de me témoigner fon étonnement ou fa „colère. — *Mon père*, lui dis-je, *j'ai été* „*bien coupable envers vous, mais je reviens* „*pour vous confacrer ma vie; s'il eft poffi-* „*ble, oubliez le paffé; daignez m'éprouver:* „*je défie votre rigueur de furpaffer mon refpect* „*et ma foumiffion.* — Mon père, encore „plus étonné de ce langage que de mon „arrivée, me demanda à qui il devait des „retours auffi inattendus? Je lui racon- „tai tout ce que je viens de vous dire; „il s'attendrit avec moi, et, pour la pre- „mière fois, m'appela fon cher fils. — „Je cherchai à lui plaire; fouvent je trou- „vais qu'il me jugeait avec d'anciennes et „d'injuftes préventions, car les torts de

„la jeunesse laissent des impressions qu'on „retrouve long-tems après être corrigé. „Mais j'étais déterminé à le rendre heu-„reux, et je parvins à m'en faire aimer. „Je m'appercevais du succès de mes soins, „à la tendre reconnoissance qu'il avait pri-„se pour Lady B . . . . Je lui écri-„vis plusieurs fois, elle me répondait „toujours avec la même amitié, la même raison ; mais se plaignant souvent de sa „santé, ses lettres devinrent plus rares : „enfin, je reçus, de Londres, un paquet „d'une écriture que je ne connoissais pas, „et cacheté de noir. Ces marques de „deuil me firent frémir ; je n'osais ni l'ou-„vrir, ni m'en éloigner : il fallut bien, „cependant, connaître mon malheur, j'ap-„pris que Lady B . . . . . . sentant sa fin „approcher, avait chargé une femme de „confiance d'une boéte qu'elle m'envo-„yait : j'y trouvai un petit tableau, sur „lequel elle était peinte avec ses enfans : „il était accompagné d'une dernière let-„tre d'elle, plus touchante que toutes les „autres, où, me rappelant mes promesses, „elle

„elle me béniſſait avec ſa famille: je fus „long-tems très affligé; et jamais je n'ai „été conſolé. Mon père me propoſa dif-„férens mariages; toutes les femmes me „paraiſſaient ſi différentes de Lady B . . . . , „que cette propoſition me rendait malheu-„reux. Il ceſſa de m'en parler, et vé-„cut encore quelques années: j'eus la con-„ſolation de l'entendre me remercier en „mourant, et mêler le nom de Lady B . „. . . . aux bénédictions qu'il me donnait. „Je la regrettai ſincèrement: ſa mort me „rappela vivement les torts de ma jeu-„neſſe, et tout ce que je devais à cette „excellente femme. Je vous remettrai ces „lettres et les portraits de votre famille. „J'avais quitté votre grand-père avec ſi „peu d'égards, que je n'oſai jamais me „rappeler à ſon ſouvenir; mais je ne „perdis point de vue ſes enfans: j'appris, „avec intérêt, leur mariage, celui de votre „mère, et je vous aſſure que vous rendrez „mes derniers jours heureux, ſi vous me „mettez à portée de remplir mes engage-„mens, et ſi vous comptez ſur moi comme

„ſur

„fur un fecond père.“ — Je l'affurai de tout mon attachement. — Adieu, j'ai la main fatiguée d'avoir écrit fi long-tems: en vérité, je commence à ne plus me croire auffi malheureux, puisque le hazard m'a fait rencontrer ce digne homme.

LET-

LETTRE XIV.

Neuilly, ce 25 Juillet.

Montesquieu dit, *que comme notre esprit est une suite d'idées, notre coeur est une suite de désirs.* Je l'éprouve, Henri, car depuis que je sais les liaisons que Monsieur de Sénange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite; et à présent je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme aussi raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans! car Adèle n'est qu'un enfant, dont la jeunesse et l'inconséquence m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année. — Elle est revenue de son couvent les yeux bien rouges; elle a été silencieuse et triste le reste de la soirée: le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraiche, brillante de santé et de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé; j'a-

j'avais paſſé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvait avoir, et je ſuis sûr que, non ſeulement elle a eu un ſommeil tranquille, mais, qu'oubliant ſa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y penſaſſe encore. Cependant, Henri, elle eſt fort aimable, oui, très-aimable: ſes défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez, dans la vie, que des ſcènes nouvelles. — Adèle eſt douce, ſi l'on peut appeler douceur un eſprit flexible, qui ne diſpute ni ne céde jamais. Son humeur eſt égale, habituellement gaie; ſes affections ſont ſi vives, ſon caractère ſi mobile, que je l'ai vue pluſieurs fois s'attendrir ſur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne mettre ni borne ni meſure dans ſa généroſité, ou ſes promeſſes; mais bientôt, oubliant qu'il eſt des infortunés, mettre le même excès à ſatisfaire des fantaiſies: et paſſant ainſi de la ſenſibilité à la joie, vous ſurprendre et vous entraîner toujours. Elle eſt d'un naturel et d'une franchiſe qui enchante; ne connaiſſant ni la vanité ni le myſtère, elle fait ſimplement

ment le bien, franchement le mal; ne s'étonnant ni d'avoir raiſon ni d'avoir tort. Si elle vous a bleſſé, elle s'en afflige, tant que vous en paraiſſiez fâché: mais, l'oubliant auſſitôt que vous êtes adouci, il eſt presque certain que, l'inſtant d'après, elle vous offenſera de même, s'en déſolera de nouveau, et ſe fera pardonner encore. Aucun intérêt ne la porterait à dire une choſe qu'elle ne penſe pas, ni à ſupporter un moment d'ennui ſans le témoigner. Auſſi, lorsqu'elle a l'air bien aiſe de vous voir, eſt-il impoſſible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaiſir; et ſi jamais elle paraiſſait aimer, il ſerait bien difficile d'y être inſenſible. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas; une grace enchantereſſe qui accompagne tous ſes mouvemens; un beſoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui ferait le tourment de celui qui ſerait aſſez fol pour en être amoureux; mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaiſſances; car elle eſt auſſi co-

quette,

quette, par instinct, que toutes les femmes ensemble le feraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement: donne-t-elle à un pauvre, ce n'est point de la simple compassion; son visage lui peint le plaisir de l'avoir rendu heureux: le refuse-t-elle? ce n'est jamais sans lui en exprimer le regret, ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant, quelque fois, vos goûts, une phrase, un mot, qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant, sans scrupule, aux choses que vous desirez le plus, à celles même qu'elle avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente; enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talens, ses graces, ses heureuses dispositions. Un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsque entre

un

un ſeptuagénaire et une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences et ma plus tendre amitié. Je vous laiſſe ſur cette penſée, mon cher Henri, car je ſuis sûr qu'elle vous paraîtra ſi ridicule, qu'il vous ſerait impoſſible de m'accorder un inſtant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE XV.

Neuilly, ce 4 Août.

Je ſuis toujours à Neuilly, mon cher Henri; je comptais n'y paſſer que peu de jours, et les ſemaines ſe ſuccèdent ſans que Monſieur de Sénange me permette de penſer encore à mon départ. Adèle me témoigne auſſi beaucoup d'amitié; cependant je voudrais vous revoir. Je ne ſais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais ſe trouver bien nulle part, mais je déſire m'éloigner. — La vie qu'on mène ici eſt douce, agréable, et me plairait aſſez, ſi je pouvais m'y livrer ſans inquiétude. On ſe réunit, à dix heures du matin, chez Monſieur de Sénange. Après le déjeuner on fait une promenade, que chacun quitte ou prolonge ſuivant ſes affaires ou ſa fantaiſie; on dine à trois heures; deux fois par ſemaine Monſieur de

de Sénange a beaucoup de monde; les autres jours nous ſommes abſolument ſeuls, ce ſont les momens qu'Adèle ſemble préférer. Après le dîner, Monſieur de Sénange dort environ une demie heure; enſuite la promenade recommence, ou, s'il y a quelque bon ſpectacle à Paris, Neuilly en eſt à une ſi petite diſtance, qu'Adèle nous y entraîne ſouvent. La journée ſe paſſe ainſi, ſans projets, ſans prévoyance, et ſurtout ſans ennui. — Adèle a commencé ſes travaux dans l'île, je les dirige; cette occupation ſuffit à mon eſprit: Monſieur de Sénange ſuit, avec nous, le travail des des ouvriers: il eſt toujours le juge et arbitre de nos diviſions. Il a l'air heureux; mais c'eſt lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une triſteſſe profonde. Hier nous avons été jusqu'à la pointe de l'île; elle eſt terminée par une centaine de peupliers, ſi rapprochés les uns des autres, ſi élevés, qu'ils ſemblent toucher le ciel. Le jour ne pénètre que par rayons; le gazon eſt d'un verd ſombre; la rivière s'apperçoit à peine à travers les ar-

bres; cet endroit ſauvage paraît être le bout du monde, et inſpire, malgré ſoi, une triſteſſe dont Monſieur de Sénange ne reſſentit que trop l'effet, car il dit à Adèle: *vous devriez ériger ici un tombeau, bientôt il vous ferait ſouvenir de moi.* La pauvre petite fut frappée de ces paroles comme ſi elle n'avait jamais penſé à la mort: elle rougit, pâlit, et nous quitta auſſitôt. Il m'envoya la chercher; je la trouvai qui pleurait, et j'eus bien de la peine à la ramener: car elle craignait que la vue de ſes larmes n'augmentât encore l'eſpèce de preſſentiment qui avait frappé Monſieur de Sénange. Elle revint cependant, crut qu'il était plus délicat de ne pas chercher à le raſſurer: mais elle obſerva de ne pas laiſſer le tems à de pareilles réflexions de renaître. A peine fumes-nous dans le ſallon, qu'elle ſe mit au piano, joua les airs qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il ſe prêta à tout ce qu'elle voulut, écouta la muſique, joua aux échecs: mais fut préoccupé le reſte de la ſoirée, et, pour la première fois, ſe

retira

retira immédiatement après le fouper. Je reftai feul avec Adèle; fes pleurs recommencèrent à couler. „Si vous faviez,“ me difait-elle, „combien il eft bon, tout ce „que je lui dois, et quel tourment j'éprou„ve quand je confidére fon grand âge; il „eft heureux, il eft bon, je donnerais de „ma vie pour le conferver! ......“ La pauvre petite était toute faifie; je voulus qu'elle defcendit dans les jardins, efpérant qu'une légère promenade, et la fraicheur de la nuit diffiperaient ces noires idées. Je lui donnai le bras, je la fentais foupirer. Elle marchait doucement, appuyée fur moi: pour la première fois, elle avait befoin d'un foutien. Combien fa peine me touchait! cependant, ne pouvant point arrêter fes larmes, j'effayai de traiter fa trifteffe de vapeurs, fans vouloir l'écouter ni lui répondre plus longtems; et doublant le pas, je la traînai, malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me réuffit mieux que tous mes difcours; car moitié riant, moitié fe fâchant, je lui fis faire plufieurs fois le tour de la terraffe. Dès qu'elle

 fut

fut diftraite, fa gaieté revint. Alors j'appelai la raifon à mon fecours ; et quoique la nuit fut fuperbe, que j'euffe bien envie de continuer cette promenade, de lui demander ce qui avait pu occafionner un mariage qui me paraiffait heureux, mais bien disproportionné, je la ramenai chez elle, dans la crainte que fes gens ne trouvaffent extraordinaire que nous rentraffions plus tard. — Pour regagner mon appartement, il faut paffer devant celui de Monfieur de Sénange; je m'y arrêtai involontairement, en fouhaitant que fon fommeil fut amufé par quelques fonges heureux, et lui rendit affez de force pour efpérer un long avenir.

P. S. Ce matin Monfieur de Sénange m'a fait dire qu'il avait paffé une mauvaife nuit, et qu'il avait la goutte très-fort: furement, hier il fouffrait déjà, car je fuis perfuadé, Henri, que, dans la vieilleffe, les inquiétudes de l'efprit ne font jamais qu'une fuite des maux du corps, comme dans la jeuneffe, les maladies font presque

tou-

toujours le résultat des peines de l'ame; et celui qui, vraiment compatissant, voudrait soulager ses semblables, risquerait peu de se tromper en disant, au jeune homme qui souffre, *contez-moi vos chagrins?* . . . . . et au vieillard qui s'afflige, *quel mal ressentez-vous?*

LETTRE XVI.

Neuilly, ce 20 Août.

Monſieur de Sénange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri, et pendant que je paſſais tout mon tems à le ſoigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curioſité ſur Adèle me plait encore; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, et en même tems vous me demandez ſi je l'aime, moi-même? oui ſurement, je l'aime; mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas ſur le portrait que je vous en avais fait; elle eſt bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous ſaviez avec quelle attention elle ſoigne Monſieur de Sénange, comme elle devine toujours ce qui peut le ſoulager ou lui plaire! elle eſt redevenue cette ſenſible Adèle, qui m'avait inſpiré un intérêt ſi tendre: ce n'eſt

n'eſt plus Madame de Sénange vive, étourdie, magnifique; c'eſt Adèle, jeune ſans être enfant, naïve ſans légéreté, généreuſe ſans oſtentation: il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude, pour faire reſſortir toutes ces qualités; depuis que Monſieur de Sénange eſt malade, il ne reçoit perſonne; auſſi, la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le déſir de m'abſenter. Il ſupporte la douleur avec courage, ou plûtot, avec réſignation. Il ne ſe plaint pas; quelquefois ſeulement on apperçoit ſes craintes, mais jamais il ne laiſſe voir ce qu'il ſouffre — Tous ces derniers jours, il nous parlait de la vie comme d'une choſe qui ne le regardait plus. Il eſt vrai que la goutte s'était montrée d'abord d'une manière effrayante; mais depuis hier elle s'eſt heureuſement fixée au pied. — C'eſt depuis la maladie de Monſieur de Sénange que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hazard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plûtot? . . Vous ſavez que jamais l'amitié de la jeuneſſe n'a jamais de réticence: Adèle me laiſſe lire dans ſon coeur: ſes penſées me

ſont toutes connues. Quelle ſimplicité! quelle innocence! elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes, la perfidie des ſemmes m'avaient inſpirées. Près d'elle, ma ſévérité s'adoucit, je crois au bonheur, à la vérité, à la tendreſſe, à toutes les vertus. Ce viſage calme, où le chagrin n'a pas encore fait de traces, où le repentir n'en formera jamais, répand de la douceur ſur tout ce qu'il environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je ſois amoureux; ſi je croyais le devenir, je fuirais à l'inſtant. La bonté, la confiance de Monſieur de Sénange, ne seront point trahies. Je ne troublerai point la fin de la vie d'un homme qui peut ſe dire: *il n'y a perſonne à qui j'aie fait un moment de peine:* je ne me permettrais pas même les plus inſignifiantes coquetteries, ſi elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je ſuis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légéreté on fait de la peine à un vieillard ou à un malade; ſait-on ſi l'on aura le tems de réparer? Ah, ce ne ſera

pas

pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années, que le ciel ſemble lui avoir laiſſées par prédilection. — Ainſi mon cher Henri, aimez Adèle, mais auſſi, comme moi, chériſſez-les, reſpectez-les tous deux.

LET-

LETTRE XVII.

Neuilly, ce 24 Août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, tous les jours davantage, l'intérieur de Monsieur de Sénange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Pendant le déjeuner, le garde-chasse a apporté un Héron à Adèle; cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres: *ce matin*, nous dit-il, *ils étaient deux; lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a fait plusieurs cris, et est revenu, jusqu'à trois fois, planer audessus lui, en criant toujours.* — Vous ne l'avez pas tiré? dit vivement Adèle! *non Madame*, repondit-il, prenant son effroi pour un reproche; *il est toujours resté trop haut pour que je pusse le tuer.* — Ces der-

derniers mots firent à Adèle une impression si forte, qu'elle le renvoya très-séchement, en lui défendant d'en tuer jamais. Monsieur de Sénange sourit; et, sans paraître avoir remarqué le mouvement d'Adèle, il parla de la voracité des Hérons! . . . . „Ces oiseaux,“ dit-il, „mangent les poissons . . . les plus petits surtout . . . Dès qu'il fait soleil, et qu'ils „viennent, pour se réjouir, sur la surface „de l'eau! le Héron les guette . . . les „saisit . . . ., les porte à son nid . . ., „mais c'est pour nourrir sa famille . . . et „lui-même ne prend de nourriture que „lorsque ses petits sont rassasiés . . . . .“ Je voyais qu'il s'amusait à varier toutes les impressions d'Adèle, et je me plaisais aussi à la voir exprimer successivement ses regrets pour le Héron, sa pitié pour les petits poissons, de l'intérêt pour nid qu'il fallait bien nourrir . . . . la pauvre enfant ne savait où reposer sa compassion . . . . . Monsieur de Sénange l'appela près de lui; lui expliqua, en ménageant soigneusement sa délicatesse, tous les maux que, dans l'ordre

dre

dre de la nature, le befoin rendait nécef-faires: mais, ne voulant point la fixer trop long-tems fur des idées qui l'attriftaient, il dit qu'il fe fentait mieux, et qu'une promenade lui ferait plaifir. Adèle demanda une voiture, et nous partimes par le plus beau tems du monde. L'air faifant du bien à Monfieur de Sénange, nous pumes aller très-loin dans la campagne. — Dans un chemin de traverfe, qui était bordé de fortes haies, nous trouvames une charrette portant la récolte à une ferme voifine: en paffant, la haie accrochait les épis, et en gardait toujours quelques uns; Adèle le remarqua, et s'etonnait qu'on eût négligé de l'élaguer .... „On ne la coupera que trop tot,“ reprit Monfieur de Sénange; ce que cette haie dérobe „au riche, „elle le rendra aux pauvres: les haies font „les amis des malheureux.“ — Effectivement, à notre retour nous trouvames, dans ce même chemin, des enfans, des femmes, qui recueillaient tous ces épis avec foin, pour les porter dans leur ménage .... Monfieur de Sénange les appela; fa bienfaifance les fé-

ſecourut tous; et je vis qu'après avoir oſé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux néceſſaires, il prenait plaiſir à la faire s'arrêter ſur des idées douces, que les moindres circonſtances de la vie peuvent fournir à une ame ſenſible. — La réflexion d'Adèle fut „qu'elle ne laiſſerait jamais cou„per de haies;" et Monſieur de Sénange ſourit encore, en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

LET-

LETTRE XVIII.

Neuilly, ce 26 Août.

Notre promenade n'a pas réussi à Monsieur de Sénange: sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plûs à m'apprendre les raisons qui l'avaient déterminé à se marier. — La famille de Monsieur de Sénange est alliée de celle de Madame de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement: son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait même qu'à un ou deux grands diners de famille, qu'il donnait tous les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égards pour la prier de venir chez lui avec ses autres parens; il lui demanda des nouvelles de sa fille. Madame de Joyeuse bien froidement, bien indifféremment, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloitre; et ne prit

prit même pas la peine d'employer la pe-tite fausseté ordinaire en pareille circon-stance: *ma fille veut absolument se faire religieuse.* „J'ai à la remercier," me dit-il, „des expressions qu'elle employa; je „leur dois peut-être mon bonheur; car „je fus révolté de voir une mère dispo-„ser aussi durement de sa fille, la livrer „au malheur, pour sa vie, uniquement „parce qu'elle était peu riche. Cette jeu-„ne victime, sacrifiée ainsi par ses parens, „ne me sortait pas de l'esprit. Après no-„tre grand diner, je proposai à Madame „de Joyeuse de la conduire au couvent „où était Adèle. J'était bien sûr qu'elle „ne me refuserait pas; car c'est la pre-„mière femme du monde pour tirer parti „de tout; et la seule pensée que mes che-„vaux feraient cette course, au lieu des „siens, devait la déterminer bien plus que „le plaisir de voir sa fille. Nous arriva-„mes au parloir à sept heures; c'était le „moment de la récréation. L'on nous dit „que les pensionnaires étaient au jardin; „cependant nous attendimes peu: Adèle

„arriva bientôt, rouge, animée, toute „essoufflée, tant elle avait couru. Sa mère „loin de lui savoir gré de cet empressement, „ne le remarqua même pas, la reçut froi„dement, et parla long-tems bas à la re„ligieuse qui l'avait accompagnée. Pour „moi," continua Monsieur de Sénange, „qui ai toujours aimé la jeunesse, je me „plûs à lui demander quels jeux l'amu„saient avec ses compagnes; et de quel„les occupations ils étaient suivis? — El„le me peignit le Colin-maillard, les Qua„tre coins, avec un plaisir qui me rappela „mon enfance; mais, passant à ses devoirs, „aux heures du travail, elle m'en parla „avec une égale satisfaction. Cet heu„reux caractère m'intéressa; je demandai „à sa mère la permission de venir la revoir. „Elle n'osa pas la refuser à mon âge, quoi„qu'elle n'eût encore permis à sa fille de „recevoir personne. La semaine suivante „je retournai à ce couvent: Adèle me re„çut avec plaisir; je l'interrogeai sur la vie „qu'elle avait menée jusqu'alors, elle m'en „parut fort contente; mais," lui deman-

dai-

dai je, „ſi votre mère voulait vous faire reli-
„gieuſe? — *j'en ſerais charmée*, me dit-
„elle gaiement, *car alors je ne quitterais*
„*pas mes amies.* — Et ſi elle vous ma-
„riait? — *Il faudrait bien auſſi lui obéir;*
„*mais je ſerais bien affligée ſi elle me don-*
„*nait un mari qui, m'emmenant en province,*
„*m'éloignât de mes compagnes et de me reli-*
„*gieuſes.* — Je ne pus m'empêcher de
„prendre en pitié cette ame innocen-
„te, toujours prête à ſe ſoumettre à ſa mè-
„re, ſans même conſidérer quels devoirs
„elle lui imposerait! ſi elle ſe fût plainte,
„ſi elle eût ſenti ſa ſituation, j'aurais
„peut-être été moins touché: mais la
„trouver douce, réſignée, m'intéreſſa bien
„davantage; je ne pouvais me réſoudre
„à lui laiſſer conſommer ce ſacrifice, ſans
„l'avertir, au moins, des regrets dont il
„ſerait ſuivi. Je revins, tourmenté de
„ſon ſouvenir et de ſon malheur; je vo-
„yais toujours cette pauvre enfant pro-
„nonçant ces voeux terribles; cependant,
„il m'était bien difficile de la ſecourir,

 „car,

„car, dans le tems que mon père était „irrité contre moi, il avait fait un testa- „ment qu'il a surement oublié de détrui- „re. Par cet acte, *je ne jouissais que du* „*revenu de sa fortune, et il ne m'était per-* „*mis de disposer du fonds, qu'au seul cas* „*où je me marierais; alors j'en deviendrais* „*le maître, la moitié seulement restant sub-* „*stitué à mes enfans.* — J'ai toujours cru „que, désirant passionnément que sa famil- „le se perpétuât, mon père avait pensé, „qu'en me gênant ainsi jusqu'à l'époque „de mon mariage, je me résoudrais plus „aisément à former un établissement. L'é- „vénement justifia sa prévoyance; car cer- „tainement, sans cette clause, je n'eusse, „jamais imaginé d'épouser, à mon âge, „une aussi jeune personne; je l'aurais do- „tée, mariée, surement rendue plus heu- „reuse: mais je n'en avais pas la possi- „bilité. Je revis Adèle plusieurs fois, et „chaque fois elle m'intéressa davantage. „M'étant bien assuré que son coeur n'avait „point d'inclination, qu'elle m'aimait com-

„me

„me un père, je me déterminai à la de„mander en mariage. Je m'y décidai avec „d'autant moins de ſcrupule, que je n'a„vais que des parens éloignés, qui jouiſ„ſaient tous de fortunes immenſes, que „j'étais réſolu à la traiter comme ma fille, „et que d'ailleurs ma vieilleſſe, ma faible „ſanté, me faiſaient croire que je la laiſ„ſerais libre, avant que l'âge eût déve„loppé, en elle, aucune paſſion. J'eſpé„rai qu'alors, ſe trouvant riche, elle ſe„rait plus heureuſe; car on dit toujours, „lorsqu'on eſt jeune, que la fortune ne „fait pas le bonheur; mais à meſure que „l'on avance dans la vie, on apprend qu'el„le y ajoute beaucoup. Madame de Jo„yeuſe fut charmée de me donner ſa fille; „je crois bien qu'on ſe mocqua un peu „du vieillard qui épouſait, avec tant de „confiance, une auſſi jeune et auſſi belle „perſonne; mais le bon caractère d'Adèle „m'a juſtifié. — Pour moi j'eſpère ne lui „avoir cauſé aucune peine; cependant, ſi „un jour je la voyais moins gaie, moins „heureuſe, je penſerais encore qu'un lien

„qui, naturellement, ne doit pas être „long, vaut toujours mieux que le voile, „et les voeux éternels qui étaient ſon par-„tage.“

Je remerciai Monſieur de Sénange de ſa confiance, en admirant ſa modération et ſa générosité. „Mon jeune ami,“ me dit-il, „ne me louez pas tant, je ſuis „bien récompenſé; j'ai obtenu l'amitié d'A-„dèle: ſi j'avais prétendu à un ſentiment „plus vif, tout le monde ſe ferait mocqué „de moi et vous tout le premier; au lieu „que je puis me dire, toutes ſes penſées, „tous ſes ſentimens, doivent l'attacher à „moi: cela vaut mieux que les plaiſirs de „la vanité; car j'ai remarqué que, même „lorsqu'elle eſt flattée, elle n'eſt jamais „complettement dupe; il y a toujours des „momens où la vérité ſe fait ſentir.“

Hé bien, Henri, aimez-vous Monſieur de Sénange? Exiſta-t-il jamais un meilleur homme? et croyez-vous qu'Adèle eût raiſon de paraître ſatisfaite de lui

ap-

appartenir. Comme ma févérité était injuſte et ridicule ! Ah ! Adèle, n'était-ce pas aſſez de vous connaître, pour vous aimer? . . . . fallait-il encore avoir à réparer auprès de vous?

LETTRE XIX.

Neuilly, ce 26 Août.

Monsieur de Sénange eſt aſſez bien pour ſon état, mon cher Henri: mais quel état, ou plûtot quel âge, que celui où l'on compte à peine la ſouffrance; où l'on vous trouve heureux parce que vous ne mourez pas! Il eſt vrai qu'aucun danger préſent ne le menace; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne ſaurait marcher, il ne peut même ſe mouvoir ſans éprouver des douleurs cruelles; et on lui dit qu'il eſt bien, très-bien; il ne paraît même pas trop loin de le penſer; du moins, reçoit-il ces conſolations avec une douceur qui m'étonne. — Serait-il poſſible qu'un jour j'aimaſſe aſſez la vie pour ſupporter une pareille ſituation? . . . Peut-être . . . ſi j'ai fait quelque bien, et ſi, comme Monſieur de Sénange, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure . . . . — Depuis qu'il

qu'il eſt mieux, il ne veut plus que les promenades d'Adèle ſoient interrompues, et il nous renvoie avec autorité, aux heures où nous les commencions avant la maladie. Le croiriez-vous, Henri, elles me ſont moins agréables que lorsqu'il nous accompagnait : je les commence en tremblant, et lorsqu'elles ſont finies, je reſte mécontent de moi, de mon eſprit, de mes manières. Je ſuis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuyer, ou, ce que j'oſe à peine m'avouer, par celle de plaire. Monſieur de Sénange, avec toute ſa bonté, eſt auſſi par trop confiant. Croit-il que j'aie un coeur inacceſſible à l'amour? l'âge a-t-il tellement refroidi ſes ſentimens, qu'il ſoit incapable d'inquiétude? ou, ce que je redoute plus encore, ſon eſtime pour moi eſt-elle plus forte que ſes craintes? — Les maris ſont tous jaloux, ou imprudens à l'excès! Cependant, je ſuis encore libre, puiſque je prévois le danger, et que je penſe à le fuir; mais le plaiſir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de

moi. — Avant-hier, après le dîner, Monſieur de Sénange voulut repoſer: Adèle mit un chapeau de paille, ſes gants, et me fit ſigne de la ſuivre. En ſortant de la maiſon, elle prit mon bras; je ne le luî avais pas offert, je n'oſai le lui refuſer, mais je frémis en la ſentant ſi près de moi; elle n'était jamais ſortie à pied de l'enceinte des jardins ou de l'île, la faibleſſe Monſieur de Sénange ne lui permettant pas de s'en éloigner: mais, ſeule avec moi, elle voulut entreprendre une longue promenade. Les champs lui paraiſſaient ſuperbes; elle ne connaît rien encore; car, à peine eut-elle quitté ſon couvent, que la maladie de ſa mère l'empêcha de ſortir. Tout la frappait agréablement; les Bleuets, les plus ſimples fleurs, attiraient ſon attention. Cette ignorance ajoutait encore à ſes charmes; l'ingénuité de l'eſprit ſuppoſe toujours l'innocence du coeur. J'aurais été très-content de cette journée, ſi, me redoutant moi-même, je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devrais. Le lendemain elle me propoſa la mê-

même promenade; je la refusai sous le prètexte d'affaires, de lettres indispensables. Son visage m'en exprima un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche, et respectant mes occupations, *j'irai toute seule*, me dit-elle avec une douceur qui faillit détruire toutes mes résolutions: heuresement, elle partit sans insister davantage; si elle eut dit un mot, si elle m'eut regardé, je la suivais. . . . . Je suis resté, Henri! . . . . mais je ne fus pas long-tems sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant tristement: elle est seule, me disais-je; un passant, le moindre bruit peut lui faire peur: je trouvai qu'il y avait de l'imprudence à la laisser ainsi; enfin, après y avoir bien pensé, je pris aussi mon chapeau, et, descendant doucement par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. — Je la cherchai dans les jardins, sans la trouver: le batelier me dit qu'elle n'était point passée dans l'île,

c'est

c'eſt alors que je m'inquiétai véritablement; je tremblai que ſeule, n'en connaiſſant pas le danger, elle n'eut eu la fantaiſie de recommencer la promenade qui l'avait tant amuſée la veille. Je n'en doutai plus, en trouvant la porte du parc ouverte; je ſortis auſſitôt, et parcourant, à perte d'haleine, tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme; car je ſais trop qu'à ſon âge, lorsqu'une promenade plaît, on va, ſans penſer qu'il faut revenir: mais le jour tombant tout à fait, voyant à peine à me conduire, il fallut bien retourner vers la maiſon. — Quelquefois je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit: peut-être, me diſais-je, revient-elle auſſi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais ſur mes pas, écoutant ſans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus écouter ma raiſon, et de tout abandonner au haſard. — En rentrant je la trouvai tranquillement aſſiſe, qui travaillait auprès de ſon mari. Je fus

au

au moment de la quereller, et lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas fur la terraffe, elle s'était ennuyée, et était rentrée auffitôt — Et vous? me dit-elle, vos lettres font elles écrites? — Je ne fis pas femblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. — Henri, j'aime donc! .... mais ne puis-je l'aimer fans le lui dire? je puis être fon ami; et fi jamais elle était libre! ..... Ah! je m'arrête: l'amour n'eft pas encore maître; et déjà je penfe, fans regret, au moment où ce bon, ce vertueux Monfieur de Sénange ne fera plus! encore un jour, et peut-être défirerais-je fa mort! ..... Non, je fuirai Adèle, j'y fuis réfolu: ces fix femaines paffées ainfi, presque feul avec elle, ces fix femaines m'ont rendu trop différent de moi-même; je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'infpiraient: la vertu m'attire encore, mais

je

je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. — Je m'en irai; il m'en coutera, peut-être, bien plus que je ne crois. — Adieu; puisse l'amitié consoler ma vie et remplir mon coeur.

LET-

LETTRE XX.

Neuilly, ce 27 Août.

Je me ſuis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle! En deſcendant chez Monſieur de Sénange pour le déjeuner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis ſa maladie. Adèle avait auſſi un air ſatisfait, qui avait quelque choſe de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux; et vingt fois je me ſuis arrêté, non que je me flattaſſe qu'elle me regrettât long-temps; mais ils paraiſſaient heureux, et il faut ſi peu de choſe pour troubler le bonheur, que j'ai reſpecté leur tranquillité. Si Monſieur de Sénange eût ſouffert, ſi elle eût été triſte, mon départ eût ſans doute ajouté bien peu à leur peine; et j'aurais oſé l'annoncer. Tantôt, ce ſoir, me diſais-je, à leur premier chagrin,

je

je m'éloignerai ſans qu'ils s'en apperçoivent, ou peut-être, lorsqu'ils ſeront ſéparés, aurai-je plus de courage : enfin, je n'ai pas eu la force de parler. — Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de ſe promener, elle eſt remontée dans ſa chambre; et reſté ſeul avec Monſieur de Sénange, je lui ai propoſé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée, qu'un de ſes gens eſt venu m'avertir, tout bas, qu'on me demandait. Je ſuis ſorti, et j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que ſa maîtreſſe m'attendait dans ſon appartement. Je n'y étais jamais entré; car ſe rendant à dix heures du matin chez ſon mari, et ne le quittant qu'aux heures de la promenade, c'eſt chez lui qu'elle paſſe ſa vie, qu'elle lit, deſſine, fait de la muſique. L'impoſſibilité où il eſt de s'occuper, le beſoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laiſſer ſeul; et pour moi, conſervant nos uſages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiſcret, et ſi je lui avais demandé de

voir

voir ſa chambre. J'ai été ſurpris et mécontent de l'air myſtérieux de la femme qui me conduiſait. Dès que la plus légère circonſtance les fait ſortir du courant ordinaire de leur ſervice, presque toutes prennent un air d'importance; et jugeant leur maîtreſſe ſans ménagement, interprêtant ſes actions ſuivant leur intérêt ou leur humeur, elles ne ſe croient néceſſaires que dans le déſordre, le ſoupçonnent toujours, et l'encouragent avec joie. Cependant, je l'ai ſuivie. Dès qu'Adèle m'apperçu, elle m'a fait aſſeoir près d'elle, et ſans me donner le tems de lui parler „Milord“ m'a-t-elle dit, „comme Monſieur „de Sénange eſt mieux, je veux célébrer ſa convaleſcence: il faut que vous „m'aidiez à le ſurprendre. Dans quelques jours je donnerai une fête, un bal, „à toutes les penſionnaires de mon couvent. Nous chanterons des chanſons faites pour lui: il y aura un feu d'artifice, „des illuminations; ſes anciens amis, mes „compagnes, les malheureux dont il prend „ſoin, tout ce qui l'intéreſſe ſera invité;

„heu-

„heureuſe de lui témoigner ainſi mon bon„heur et ma reconnaiſſance! j'irai demain „à mon couvent pour arranger tout cela; „voudrez-vous bien reſter avec lui?“ — Pouvais-je la refuſer? ce n'eſt qu'un jour de plus, et un jour ſans elle, c'eſt déjà commencer l'abſence. — Je le lui ai promis; alors elle s'eſt laiſſée aller à tout le plaiſir qu'elle attend de cette fête; elle me racontait ſon plan, le répétait de mille manières; et pendant qu'elle jouiſſait, d'avance, de la ſurpriſe qu'elle allait procurer à cet homme ſi digne d'être aimé, je penſais triſtement que je n'en ſerais pas témoin, que bientôt je ne la verrais plus. Cependant, malgré ces idées pénibles, je me ſuis trouvé heureux que le hazard m'ait fait connaître ſon appartement. C'eſt ajouter au ſouvenir de la perſonne, que de ſe rappeler auſſi les lieux où elle ſe trouve. J'ai examiné ſa chambre avec ſoin, ſes meubles, les plus petits détails, rien ne m'eſt échappé, je m'en ſouviendrai toujours. — Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle ſe levait? — A ſept heures, m'a-

m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à ſept heures, me ſuis-je dit intérieurement, je ferai des voeux pour que rien ne dérange le bonheur de ſa journée. J'ai voulu voir ſa bibliothèque; elle a fait beaucoup de difficultés; j'y ai mis encore plus d'inſtances; enfin, elle a cédé à cette fantaiſie; et jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'eſt offert à ma vue, a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de Monſieur de Sénange et la mienne, étaient déjà parfaitement reſſemblantes! — „J'aurais voulu," m'a-t-elle dit en riant, „que vous ne le viſiez „que lorsqu'il aurait été fini; je copie „un des portraits de Monſieur de Sénan-„ge, j'y ai moins de mérite: mais le „vôtre, c'eſt de ſouvenir." — J'étais ſaiſi, et ſans oſer la fixer, je lui dis en tremblant: „vous ne m'oublierez donc „point?" — Ah! jamais, jamais! — Je n'oſais pas lever les yeux, dire un mot: je regardais alternativement mon portrait, celui de Monſieur de Sénange ſurtout . . .

Il m'a rappelé à moi-même, et a empêché mon ſecret de m'échapper. Elle eſt ſi vive, qu'elle ne s'eſt pas apperçue de mon émotion; et m'a propoſé gaiement de voir ſes autres ouvrages, ſes cartons, ſes deſſins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, et la repréſentant dans ſon enfance: je le lui ai demandé vivement; elle me l'a accordé ſans difficulté, et même reconnaiſſante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crût me faire un ſacrifice; mais ſon innocence ne lui laiſſait pas appercevoir le prix que j'y attachais. Au moins, la priai-je de ne dire à perſonne que je l'euſſe obtenu. — Pourquoi? m'a-t-elle demandé avec étonnement; n'êtes-vous pas notre meilleur ami? — Adèle, dites notre ſeul ami! — Non, Monſieur de Sénange en a beaucoup — Et vous? — Ah! pour moi, c'eſt bien vrai! — Eh bien, dites donc, *mon ſeul ami!* — *Mon ſeul ami*, a-t-elle répété en ſouriant! — Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorſque je ſerai abſent, vous m'écrirez toutes vos pen-

ſées,

ſées, toutes vos actions . . . . s'il eſt quelqu'un que vous me préfériez? — Ne parlez pas d'abſence, m'a-t-elle dit doucement, vous gâtez toute ma joie. J'ai ceſſé d'en parler, mais la douleur et les regrets étaient dans mon coeur: elle m'a fixé avec inquiétude, et a perdu cet air ſatisfait qui l'animait. Nous ſommes deſcendus chez Monſieur de Sénange, presqu'auſſi émus l'un que l'autre. — Souvent, dans le courant du jour, elle m'a regardé attentivement, comme ſi elle eût cherché, dans mes yeux, la cauſe ou la fin de ſa peine. Après diner, la pluie continuant, elle s'eſt miſe à ſon piano, mais n'a plus joué ni chanté les airs brillans qui l'amuſaient la veille. La journée a fini ſans qu'elle ait retrouvé ſa gaieté; et le ſoir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux: *mon ſeul ami, eſt ce que vous penſez à partir?* Ah! je crains bien de n'être pas ſeul malheureux! — que n'êtes-vous avec moi, Henri; vous adouciriez ce que ma raiſon a de trop farouche. L'amitié en par-

tageant mon coeur, rendrait moins vif le ſentiment qu'Adèle m'inſpire, mes peines moins amères. Mais tous ces ſouhaits ſont vains! vous ne viendrez pas, et il faut que je m'éloigne; il le faut abſolument.

LET-

LETTRE XXI.

Neuilly, ce 28 Août.

Adèle a été dîner à son couvent: quelle différence, du jour où, pour la première fois, je restai seul avec Monsieur de Sénange! je ne pensais qu'à l'amuser; aujourd'hui, je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire; le moindre mot, le moindre soin, me fatiguait; jamais le tems ne m'a paru si long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire des lettres de Milady B . . . . . ., trop heureux de trouver un objet qui put l'intéresser! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un secrétaire qui est dans son cabinet, et m'a prié d'aller les chercher. — En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle

en miniature, fait par le meilleur peintre, et enrichi de diamans comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux! Je l'ai regardé avec transport; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard, y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, et par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon coeur, préférant celui que je dérobais ainsi, à cette mauvaise esquisse qu'elle m'avait donnée avec tant d'indifférence, mais en me promettant cependant de le remettre lorsque je rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le sallon, avec le carton où elles étaient enfermées. Monsieur de Sénange les a prises, et a voulu les lire lui-même. — Content de le voir satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le tems passait, et c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq heu-

heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture; c'était Adèle. Mon coeur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas . . . . Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours, un pan de mur de leur jardin était tombé. — „Pour moi," m'a-t-elle dit, „j'en ai été „ravie; car lorsque la cloture est interrom„pue, comme cela, par une sorte de fata„lité, il est permis aux hommes d'entrer „dans l'intérieur des couvens, et j'ai pensé „que, ne connaissant pas ces sortes d'éta„blissemens, vous auriez peut-être la cu„riosité d'en voir un. La supérieure m'a „permis de vous y conduire après-de„main, si cela peut vous amuser." — Je lui ai répondu courageusement, que je craignais bien de n'en pas avoir la possibilité; mais, après ce grand effort, je n'ai plus senti que l'envie de voir cet asyle de son enfance. Elle a paru le désirer vivement, a insisté; et tout ce que ma raison a pu conserver d'empire, s'est borné à lui

répondre que je tâcherais de la ſuivre. Mais j'y étais réſolu, ne vous mocquez pas de ma faibleſſe, Henri: je partirai, ſoyez-en sûr; un jour de plus n'eſt pas bien dangereux. Peut-être auſſi, ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embraſſent avec ardeur et ſupportent ſans ſe plaindre; ces exemples de courage, feront rougir celui qui n'eſt aſſez fort, ni pour réſiſter au danger, ni même pour le fuir. — D'ailleurs, quelqu'envie que j'euſſe de m'éloigner, il faut bien que je reſte; je ne ſais combien d'heures, de jours, de tems encore; car imaginez, que lorsqu'Adèle eſt arrivée, Monſieur de Sénange a reſſerré ces malheureuſes lettres de Lady B . . . . . ., et a remis le carton ſur une table près de lui; je lui ai offert de le reporter dans ſon ſecrétaire, mais je ne ſais qu'elle fantaiſie lui a fait préférer de le garder. Avant le ſouper, je lui ai propoſé de nouveau d'aller le ſerrer, il s'y eſt refuſé encore, et avant de nous re-

retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne fallait pas le laisser traîner sur sa table, il s'est impatienté tout à fait, et, haussant les épaules, il a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le sallon, ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui prescrit.

— Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas comment il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en apperçoive ; n'osant le garder ni le rendre, de peur de la compromettre; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, et probablement obligé, à la fin, de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi-même qui l'ai dérobé, parce que j'aime Madame de Sénange ! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'on

qu'on l'accuſe de partager mes ſentimens! . . . . . . En vérité, Henri, je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuſe à me tourmenter.

LET-

LETTRE XXII.

Neuilly, ce 29 Août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poſte me preſſe. Il eſt certain qu'un mauvais génie ſe mêle de toutes mes actions; je me croirais enſorcelé, ſi nous étions encore à ce bienheureux tems, où l'on accuſait quelqu'être imaginaire de ſes chagrins et de ſes fautes; où il ſuffiſait d'un moment de bonheur pour ſe flatter qu'une divinité bienfaiſante vous conduiſait, et ſe plairait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me ſuis empreſſé de regarder le portrait d'Adèle. Après lui avoir offert mon premier hommage, m'être dit, répété combien j'aime celle qu'il repreſente, je l'ai ſerré dans mon écritoire; de peur qu'un accident, un ha-

hazard ne le fiſſent d'écouvrir ſi je le portais ſur moi; et ſatisfait de cette ſage précaution, de cette heureuſe prévoyance, je ſuis deſcendu chez Monſieur de Sénange pour le déjeuner: il était encore ſeul. „Venez," m'a-t-il dit „vivement, hier vous m'avez impatienté, en „me demandant, ces lettres devant Adèle; allez les ſerrer bien vîte où elles „étaient, et revenez auſſitôt." — Henri, me voyez-vous enrageant de tenir la clef du ſecrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, et ſans qu'il me fût poſſible d'aller le chercher; car ce cabinet n'a de porte que celle qui donne dans le ſallon où était Monſieur de Sénange. J'ai remis ce maudit carton; mais j'ai eu le ſoin de ne faire que pouſſer le ſecrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainſi le maître de rendre ce tréſor ſans qu'on s'en apperçoive. En rentrant dans le ſallon, Monſieur de Sénange m'a redemandé ſa clef, en me diſant: „quoique Lady B . . . . fût la vertu même, je n'ai „jamais voulu parler d'elle devant Adèle; „j'étais

„j'étais si jeune alors, si amoureux, que „je me trouve trop différent de moi-même! A mon âge," a-t-il ajouté en riant, „les comparaisons sont dangereuses! D'ailleurs, elle a été élevée dans un „couvent assez austère, pour que non seulement les romans y soient défendus mais „que même les chansons où le mot d'amour est prononcé, en soient bannies; „aussi, son esprit est-il simple et pur comme son coeur." — Il aurait pu continuer long-tems son éloge, sans que je trouvasse qu'il en dit assez: mais Adèle elle-même est venue l'interrompre; elle est entrée doucement dans la chambre: la tristesse de la veille lui avait laissé une sorte d'abattement qui donnait à son regard, à sa voix, à ses mouvemens, une mollesse, une douceur inexprimables. Il m'a été impossible d'y résister; je me suis approché d'elle, en lui demandant à quelle heure il fallait être prêt le lendemain, pour la suivre au couvent? — Ce seul mot l'a ranimée, lui a rendu sa vivacité, son sourire, et je n'ai jamais été aussi heureux!

reux! — Je ſens, près d'elle, un charme qui m'était inconnu: ah! jouiſſons au moins de cette journée; oublions mes réſolutions, et puiſſai-je ne penſer à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter!

FIN DU PREMIER VOLUME.

ADÉLE

DE SÉNANGE,

OU

LETTRES

DE

LORD SYDENHAM.

EN DEUX VOLUMES.

VOL. II.

If thou rememberest not the slightest Folly
That ever Love did make thee run into,
Thou hast not loved.

SHAKESPEARE.

À HAMBOURG,
CHEZ B. G. HOFFMANN.
1797.

ADÈLE
DE SÉNANGE.

LETTRES
DE
LORD SYDENHAM.

LETTRE XXIII.

Neuilly, ce 31 Août, 2 h. du matin.

Immediatement après le diner, mon cher Henri, Adèle demanda ſes chevaux pour ſe rendre au couvent. Monſieur de Sénange lui dit d'emmener une de ſes femmes, étant trop jeune pour aller ſeule avec

 moi.

moi. Son innocence n'en avait pas fenti la néceſſité, et ne s'en trouva pas gênée; tandis que ma raiſon, en le jugeant convenable, s'y foumettait avec peine. Elle partit gaiement, et je la ſuivis fort contrarié d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, et me préſenta à la ſupérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me propoſa d'aller, par les dehors de la maiſon, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait, avec Adèle, me rejoindre par l'intérieur. — Mais, lui dis-je, puisque je vais me retrouver auſſitôt que vous dans le monaſtère, pourquoi ne me laiſſeriez-vous pas entrer tout ſimplement avec Madame de Sénange, ſans me faire faire, ſeul, un chemin auſſi inutile? — „Non,“ me répondit-elle en ſouriant; „la même loi qui ſuppoſe que vous êtes les maîtres d'entrer „dans nos maiſons, lorsque la cloture eſt „interrompue par le hazard, nous défend „de vous en ouvrir les portes volontaire„ment. Les eſprits forts peuvent ſe con„duire

„duire par leur jugement; mais nous, „qui ſommes des êtres imparfaits, nous „ſuivons exactement la règle, ſans oſer „en interpréter l'eſprit, ni permettre à l'o- „béiſſance d'établir des bornes que, tour „à tour, la faibleſſe ou l'exagération vou- „drait changer.“ — Je conduiſis donc Adèle à la porte de cloture. Dèsqu'elle fut entrée, on la referma ſur elle, avec un ſi grand bruit de barres de fer et de verroux, que mon coeur ſe ſerra comme ſi je n'avais pas dû la revoir dans l'inſtant même. Je me hâtai de faire le tour de la maiſon, et j'arrivai à cette brèche preſqu'auſſitôt qu'elles. La ſupérieure me reçut, accompagnée de deux religieuſes qui la ſuivirent le reſte du jour. Peut-être, m'accuſerez-vous de folie; mais véritablement, je ſentis une émotion extraordinaire lorſque mon pied ſe poſa ſur cette terre conſacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda, tout bas, ſi je ſerais bien contrarié qu'elle me laiſſât ſeul avec ces Dames; l'amie qui était avec elle le jour où je la ren-

contrai pour la première fois, étant malade, elle désirait aller, la voir. — Il fallut bien y consentir. — Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, et me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

„Notre maison," me dit-elle, „est, „à elle seule, un petit monde séparé du „grand. Nous ne connaissons ici, ni le „besoin, ni la fortune. Aucune reli„gieuse ne se croit pauvre, parce qu'au„cune n'est riche. Tout est égal, tout „est en commun; ce qui nous est né„cessaire se fait dans la maison. Les „emplois sont distribués suivant les ta„leus de chacune. Souvent nous cédons „à leur goût; quelquefois nous le con„trarions: car, si les ames tendres ont „besoin d'être conduites avec douceur, „même pour aimer Dieu, les esprits ar„dens croyent que, pour gagner le ciel,

„il

„il faut une vie pleine d'auſtérités. Je „cherche à connaître leur caractère, ſans „paraître le deviner. Obligée de maintenir l'obéiſſance à la règle de ce monaſtère, je déſire que ce ſoit avec peu „d'effort, et qu'elles ſoient heureuſes autant qu'il eſt poſſible: toutes le deviennent en les tenant continuellement „occupées du bonheur des autres. Les „anciennes ſont à la tête de chaque différent exercice; ne pouvant plus faire „beaucoup de bien par elles-mêmes, elles ont au moins la conſolation de le „conſeiller, d'apprendre aux jeunes à „faire mieux, et ces dernières trouvent „une ſorte de plaiſir dans la déférence „qu'elles ont pour celles d'un âge avancé. L'amour de la vertu a beſoin d'alimens, et je regarderais comme bien à „plaindre, celles qui n'auraient aucun de„voir à remplir." — Je voulus tout voir: elle me mena à la roberie. *)

*) Nom de la ſalle où l'on fait, et ſerre les robes de toutes les Religieuſes.

Quatre religieuſes, ſeulement, y faiſaient les vêtemens de toute la maiſon. C'était l'heure du ſilence; elles ſe levèrent ſans nous regarder, et ſe remirent à leur ouvrage ſans nous parler. — De là, nous allames à la lingerie: toujours d'auſſi grands détails et auſſi peu de monde pour y ſuffire. La ſupérieure, m'en voyant étonné, me demanda s'il ne fallait pas bien leur menager de l'occupation par toute l'année. Nous parcourumes ainſi toute la maiſon. Les religieuſes me reçurent toujours avec la même politeſſe et le même recueillement. Nous arrivames juſqu'à l'infirmerie: là, le ſilence était interrompu; on ne parlait pas aſſez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du ſoin de les diſtraire, et même de les amuſer. C'était la chambre des convaleſcentes, ou de celles dont les maladies douloureuſes, mais lentes et incurables, ne leur permettaient plus de ſortir. Il y avait, dans cette ſalle immenſe, des oiſeaux, un gros chien, deux chats; et ſur les fenêtres, entre

des

des chaſſis, des fleurs, de petits arbuſtes, et des ſimples. La ſupérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amuſemens; „mais ici," ajouta-t-elle, „tout „ce qui diviſe l'attention ſoulage, et de„vient un de nos devoirs: lorſque l'eſprit „ne peut plus être occupé long-tems, „il a beſoin d'être diſtrait." — Il y „avait, dans cette chambre comme dans les autres, une vieille religieuſe qui préſidait au ſervice, et de jeunes qui lui obéiſſaient — Nous gagnames les claſſes; c'eſt là que le ſouvenir d'Adèle me ſaiſit plus fortement que jamais; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de ſon ſéjour dans cette maiſon! Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles, que l'affection et l'habitude rendent comme les enfans d'une même famille! Je les conſidérais toutes comme les ſoeurs d'Adèle, et je me ſentais, pour chacune, un attrait particulier. Je leur demandai quelle était ſa meilleure amie? *c'eſt moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — Et quelle eſt

eſt celle que Madame de Sénange préférait? — Elles regardèrent toutes une jeune perſonne belle et modeſte, qui baiſſa les yeux en rougiſſant, paraiſſant plus embarraſſée d'être diſtinguée qu'elle n'eut été ſenſible à l'oubli: je ſis des voeux pour ſon bonheur, et pour qu'elle conſervât toujours cette heureuſe ſimplicité. Quel étonnant contraſte, de voir ces jeunes penſionnaires élevées avec tous les talens qui donnent des ſuccès dans le monde, toutes les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, et qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables! On leur montre la muſique, le deſſin, divers inſtrumens: leur taille, leur figure, leur maintien, ſont ſoignés ſans recherche, mais avec l'attention que pourrait y donner la mère la plus vaine de la beauté de ſes filles. Une de ces petites ſe tenait mal; la maîtreſſe n'eut qu'à la nommer pour qu'elle ſe redreſſât bien vîte, et il me parut que ſi c'était un dé-

faut dans lequel elle retombait fouvent, la religieufe avait pris la même habitude de la reprendre, fans humeur et fans négligence, ce qui parvient toujours à corriger. Toutes travaillaient; une d'elles devidait un écheveau de foie très-fine, et fi mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout: enfin, aprés avoir effayé de toutes les manières, elle y renonça, prit fa foie et la jetta dans la cheminée. La fupérieure fut la ramaffer, ouvrit doucement la fenêtre, et la jetta dans la rue: peut-être, lui dit-elle en fouriant, quelqu'un, plus patient et plus pauvre que vous, la ramaffera . . . La jeune fille rougit; et la fupérieure, pour ne pas augmenter fon embarras, chercha à m'éloigner, en me propofant de me mener voir le fervice des pauvres. „Cette in-„ftitution," me dit-elle, „vous prouve-„ra, j'efpère, que rien n'échappe à une „charité bien entendue. Il y a plus d'un „fiècle qu'un vieillard a attaché, à notre „maifon, un bâtiment et des fonds, pour „recevoir, tous les foirs, les payfans

que

„que leurs affaires ou leur chemin for-
„ceraient à paſſer par Paris, et qui, n'a-
„yant point d'aſyle, ſeraient expoſés à
„mille dangers ſans cette reſſource. Ils
„n'ont beſoin que d'un certificat de leurs
„curés pour être admis, mais ils ne peu-
„vent reſter que trois jours; car on ne
„ſuppoſe point que leurs affaires doivent
„les retenir plus longtems. Cependant,
„nous ne nous ſommes jamais refuſées
„à accorder un plus grand délai, à ceux
„qui annonçaient de vrais beſoins.“ —
Tout en marchant, je lui demandai pour-
quoi elle avait repris cette jeune penſi-
onnaire devant moi, et cependant ſans
la gronder? — „Il y a peu de jours
„qu'elle eſt avec nous,“ me répondit-
elle, „et elle avait beſoin d'une leçon.
„Pour rien au monde je ne l'aurais re-
„priſe, devant perſonne, d'une faute ré-
„elle. Le myſtère avec lequel les inſti-
„tuteurs cachent les torts graves, aug-
„mente la honte et les remords des élè-
„ves; mais pour les étourderies de la
„jeuneſſe, les mauvaiſes habitudes, les
„diſ-

„diſtractions, nous croyons que tout ce „qui peut imprimer un plus long ſouve- „nir doit être employé: je ne l'ai pas „grondée, parce qu'elle n'avait rien fait „de mal en ſoi, et qu'il faut garder la „ſévérité pour des occaſions vraiment re- „préhenſibles. Les enfans ont toutes les „paſſions en miniature. Leur vie eſt, „comme celle des perſonnes faites, par- „tagée entre *le mal*, *le bien*, *et le mieux*. „Nous reprenons rigoureuſement celles „qui annoncent des diſpoſitions fâcheuſes; „nous montrons, nous conſeillons dou- „cement le bien; ce n'eſt pas l'obéiſſan- „ce, mais le goût qui doit y porter; et „nous louons, nous chériſſons celles qui, „plus avancées, croient à la perfection „et la cherchent." — Nous arrivames à l'hopital: repréſentez-vous, Henri, une voute immenſe, éclairée par trois lampes, placées à une ſi juſte diſtance les unes des autres, que le jour y était ſuffiſant, quoique la lumière y fut ſans éclat. Une table fort étroite, et ſe prolongeant ſur toute la longueur de la ſalle, était

cou-

couverte des nappes très-blanches. Une centaine de pauvres étaient assis auprès, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit, sur les murs, des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, et à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action. Dans le milieu de cette salle, était un prie-dieu; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe, assez épaisse pour les nourrir, et cependant fort appétissante. La supérieure la servit, et quatre jeunes réligieuses lui apportaient promptement, et successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, et qu'elles reportaient à chaque pauvre: ensuite on leur donna, à chacun un petit plat plein d'un ragout mêlé de viande et de légumes, avec deux livres de pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit, tout haut, une lecture de piété. Le grand silence qui régnait dans cette salle prouvait également la reconnaissance du pauvre et le respect des religieuses pour le malheur. Je m'infor-

mai,

mai, avec foin, des revenus et des dépenfes de cet établiffement. Vous feriez étonné, du peu qu'il en coute pour faire autant de bien. A ma prière, la fupérieure entra dans les plus grands détails. Avec qu'elle modeftie elle paffait fur les peines que devait lui donner une furveillance auffi étendue! c'était toujours, *des ufages qu'elle avait trouvés*, *des exemples qu'elle avait reçus*, *des fecours et des confolations que fes religieufes lui donnaient.* „Une des pre„mières règles de cette maifon," me ditelle, „eft de ne rien perdre, de croire „que tout peut fervir: par exemple, après „le diner de nos penfionnaires, une re„ligieufe a le foin de ramaffer, dans une „ferviette, tous les petits morceaux de „pain que les enfans laiffent; car la gour„mandife trouve à fe placer, même en ne „mangeant que du pain fec; et je fuis tou„jours étonnée du choix et des différences „qu'elles y trouvent. On porte ces reftes „dans le baffin des pauvres: une penfion„naire fuit toujours la religieufe qui fe „garde bien de lui dire, *regardez*, mais

„qui lui montre que tout eſt utile. Tra„vaillent-elles? le plus petit chiffon, un „bout de fil eſt ſerré, et finit toujours „par être employé. En leur faiſant ainſi „pratiquer enſemble la charité qui ne re„fuſe aucun malheureux; et l'économie qui „ſeule nous met en état de les ſecourir, „elles apprennent de bonne heure qu'avec „de l'ordre, la fortune la plus bornée „peut encore faire du bien; et qu'avec „de l'attention, les riches en font cha„que jour davantage." — Après le ſouper, qui dura une demi-heure, tous les pauvres ſe mirent à genoux, et la plus jeune des religieuſes ſe mettant auſſi à genoux devant le prie-dieu, fit tout haut la prière, à laquelle ils répondirent avec une dévotion, que leur gratitude augmentait ſurement. Je fus frappé de la voix douce et tendre de cette religieuſe; la paleur de la mort était ſur ſon viſage: elle me parut ſi faible, que je craignais qu'elle n'élevât la voix. Après la prière, je lui demandai s'il y avait long-tems qu'elle avait prononcé ſes voeux? *il y a*

ſix

ſix mois, me répondit-elle, et, après un long ſoupir, elle ajouta: *j'étais bien jeune alors!* . . . . . . et elle s'éloigna. — Ah! m'écrirai-je en me rapprochant de la ſupérieure, y en aurait-il parmi vous qui fuſſent malheureuſes? — „Ne m'interro„gez pas ſur ma plus grande peine," me dit-elle en rougiſſant; veuillez croire ſeu„lement qu'alors ce ne ſerait pas ma faute, „que je leur donnerais toutes les conſola„tions qui ſeraient en ma puiſſance. Leurs „vertus, leur réſignation peuvent les ren„dre heureuſes ſans moi; mais elles ne „ſauraient avoir de peines que je ne les „partage. Comme la plus ſimple religieuſe, „je n'ai que ma voix pour les admettre ou „les refuſer. Celles qu'une véritable dé„votion détermine, ſont parfaitement heureu„ſes; mais il eſt de jeunes novices qu'un „excès de ferveur trompe elles-mêmes: „d'autres qui, ſe fiant à leur courage, re„noncent au monde pour des intérêts de „famille, et nous le cachent avec ſoin. „Le ſort des religieuſes qui ſe repentent „eſt d'autant plus à plaindre, que notre

„état eſt le ſeul, dans la vie, où il n'y „ait jamais de changement et aucune eſpé„rance!“ — Comme elle diſait ces mots, „Adèle revint avec deux ou trois de ſes „jeunes compagnes. Ni on retour, ni „leur gaieté, n'effacèrent point la triſteſſe „que m'avaient inſpirée les dernières pa„roles de la ſupérieure. J'en étais encore affecté, lorſqu'elle nous avertit que le ſouper des pauvres étant fini, il fallait leur laiſſer prendre un repos dont ils avaient beſoin; et après nous avoir dit adieu, avoir encore embraſſé Adèle, qu'elle appelait *ſa chère fille*, elle regagna une grande porte de fer qui ſépare l'hopital de l'intérieur du couvent. Elle y rentra, et la referma ſur elle, avec ce même bruit de véroux, de triple ſerrure, qui ne reſſemblait que trop à une priſon. Je penſai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuſe, quand chaque jour, ce bruit lui renouvellait le ſentiment et le regret de ſon eſclavage.

Lorsque nous arrivames à Neuilly, Monſieur de Sénange ſe fit traîner au-devant

vant de nous, et reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui qui lui avait causé son absence: *bon jour, mes enfans*, nous dit-il avec joie: mon coeur tressaillit en l'entendant nous unir, quoique ce fut surement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties; mais quand j'arrivai à cette jeune religieuse j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. Sans vous, lui dis-je vivement, sans vous, dans six mois elle aurait été bien malheureuse! — et malheureuse pour toujours, me répondit-il! — Il la regarda avec attendrissement; son visage était sérein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jetta à genoux devant lui, baisa sa main avec une tendre reconnaissance. „Ma chère enfant," lui dit-il en la pressant contre son coeur, „dites-moi que vous ne regrettez pas notre union; je ne veux que votre bonheur; cherchez, demandez-moi tout ce „qui pourra y ajouter!" — Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard; il pleurait

rait et tremblait, fans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, et je donnai à M. de Sénange tous les foins que je pus imaginer; mais il fallut le porter dans fon lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impoffible de trouver le repos. J'ai lu, je me fuis promené, cing, et le fommeil eft je vous écris depuis trois heures, il en eft encore bien loin! cependant, je fuis tranquille, heureux, fans remords. Il n'eft plus néceffaire que je m'éloigne; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il poffible que mon coeur éprouvât jamais un fentiment dont cet excellent homme eut à fe plaindre.

LET-

LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1er 7bre 2 h. après midi.

Vous, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres, j'aime, j'estime tout ce qui m'environne; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens! que faut-il de plus pour le bonheur? . . . Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure pour lui demander la permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, et le quatrième ils sont obligés de quitter la maison; c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme

affez confidérable pour que l'on puiffe leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir de l'afyle qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaiffance, peut-être plus vive encore, pour le fecours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme fe trouve feul, il eft bien plus fenfible aux fervices qu'on lui rend, et dont il jouit, que lorsqu'il partage le même bienfait avec beaucoup d'autres: car alors il croit feulement que c'eft un devoir qui a été rempli. — J'ai prié l'Abeffe de donner cette aumône au nom d'Adèle de Joyeufe. Pour une bonne oeuvre, pour des prières, pour des voeux, quoique j'aime M. de Sénange, j'ai eu plus de plaifir à employer le propre nom d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement: parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement fentie, je tremble que le cours de fa vie n'en foit pas exempt; je voudrais qu'il me fût poffible de fupporter toutes celles qui lui font réfervées! . . . . . s'attendrit-on fur la maladie, la mort d'une jeune perfonne enlevée au monde avant le tems?

tems? je frémis pour Adèle: sa fraicheur, sa jeunesse, ne me rassurent point assez, je voudrais lui donner de ma vie! .... et si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon coeur s'émeut; je forme le voeu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné! .... Enfin, je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle! — Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez Monsieur de Sénange: j'avais apparemment cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions; car il a été le premier à le remarquer et à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison; je n'ai pas voulu la donner, quoique je convinsse qu'il y en avait une qui me touchait vivement. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait beaucoup le bon vieillard; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, et l'assurer, en même tems, que non seulement je n'avais vu personne,

mais que je n'avais reçu aucune lettre! — Alors, feignant d'être effrayée, elle me dit que mes accès de triſteſſe où de gaieté avaient des ſimptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle ſe mocqua de moi avec beaucoup de grace, ſa bonne humeur ajouta encore à la mienne. Le déjeuner durant trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre eut le tems de me rapporter la réponſe de la ſupérieure, qu'il me remit ſans me dire de quelle part. — C'eſt pour le coup, que la curioſité d'Adèle fut à ſon comble mais voulant continuer ce badinage, je mis cette lettre dans ma poche ſans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence; enfin, cette plaiſanterie ſe prolongea ſans perdre de ſa grace. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je ne vous repéterai point toutes les folies qu'elle nous fit dire, et dont nous nous amuſames également tous les trois. Qui ſait ſi, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne ſerez point triſte, de mau-

mauvaiſe humeur, et ſi les éclats de notre joie ne vous donneront point votre ſourire dédaigneux! — Du reſte, j'étais ſi diſpoſé à m'amuſer, que Monſieur de Sénange fut obligé de nous dire pluſieurs fois, qu'ayant du monde à diner, Adèle aurait à peine le tems de faire ſa toilette.

LET-

LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 Septembre.

Notre journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le sallon, Adèle courut au-devant de moi et me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire; une personne qui ne parle point sans placer trois mots, presque synonimes, l'un après l'autre; toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins; et se rapprochant d'un homme jeune encore, ayant l'air froid, même un peu sauvage, dont tous les mouvemens étaient lents et toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de Monsieur de Sénange. — „Monsieur," me dit-il, „vous „pouvez compter sur toute ma considéra-

„tion,

„tion, ma déférence, et mes égards.“ — Je m'aſſis près de lui: Adèle me demanda ſi enfin j'avais lu cette lettre que j'avais reçue avec tant de myſtère? Ce Monſieur s'empreſſa d'aſſurer que j'étais certainement trop poli, gracieux, et civil, pour ne pas prévenir ſes déſirs! — Je lui répondis que les Anglais n'étaient pas ſi galants. — Ils ont raiſon, dit-il, car peut-être plaiſent-ils davantage par leur ingénuité, leur ſincérité, leur rudeſſe. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement? — Monſieur, me réponditil, nous appellons ſouvent rudeſſe, et ſurement mal-à-propos, leur vérité, leur franchiſe, et leur loyauté! — Adèle riait comme une folle, jusqu'au point de m'embarraſſer; mais au lieu de s'appercevoir qu'elle ſe mocquait de lui, il trouvait ſa gaieté, ſon enjouement, et ſa joie admirables! Enfin, on avertit qu'on avait ſervi; Adèle le fit aſſeoir à table près d'elle, et s'en occupa tout le diner. Elle avait cependant aſſez de peine à le faire cauſer; car il eſt extrê-

trêmement ſérieux, ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refuſa rien indifféremment; ce qu'il préférait était toujours ſain, ſalubre, et fortifiant; ce qui lui faiſait mal était poſitivement indigeſte, péſant, et lourd. Au moment de ſon départ, Adèle lui demanda de revenir ſouvent; il l'assura que la gratitude, la reconnaiſſance, et l'inclination, l'y portaient autant que ſa ſoumiſſion, ſon reſpect et ſon dévouement. Après m'avoir demandé la permiſſion de ſoigner, rechercher, cultiver ma connaiſſance, il ſe retourna vers M. de Sénange, et lui dit, que le mariage qui, chez les autres, lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaiſanterie, le ridicule, chez lui inſpirait le déſir, l'envie, et la jalouſie; et, mettant ſes pieds à la troiſième poſition, une main dans ſa veſte, de l'autre ſaluant tout le monde avec ſatisfaction, il s'en alla. Adèle le conduiſit,

en

en le priant encore de revenir. Je voulus lui parler un peu de cette difpofition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occafions; je lui en fis quelques reproches, mais prenant le même ton que ce Monfieur, elle me pria de la laiffer rire, s'amufer, fe divertir, et de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il ne l'était lui-même. Elle faifait des rires fi extravagans, que fa gaieté me gagna: en dépit de moi, je lui abandonnai ce parent qui, malgré fes ridicules, me paraît un fort bon homme. — Que je fuis devenu faible, Henri! autrefois, ce perfiflage m'aurait été infupportable; et aujourd'hui, non feulement il m'a amufé, mais je l'ai même imité un inftant. — Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui reftait pour aller fe promener. A peine fûmes nous feuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Je m'amufai à l'impatienter encore quelques momens, puis tirant la lettre de ma poche, je la

lui

lui préſentai telle qu'on me l'avait remiſe le matin; car je ne ſais quelle complaiſance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle briſa le cachet; nous nous aſſîmes au bord de la rivière, et nous la lumes tous deux enſemble. La ſupérieure me mandait qu'elle avait fait aſſembler la communauté, que ſes religieuſes acceptaient, avec gratitude, la donation que je leur faiſais au nom d'Adèle. Sa reconnaiſſance avait quelque choſe de noble et d'affectueux qui n'était point mêlé de cet étonnement dont les gens du monde accompagnent presque toujours leurs éloges ou leurs remercîmens. Je préſentai auſſi, à Adèle, une copie de la lettre que j'avais écrite à la ſupérieure. „Pardonnez-moi," lui disje vivement, „pardonnez moi d'avoir pris „votre nom ſans vous le dire Cette bon„ne oeuvre eut été plus parfaite ſi vous „l'eussiez dirigée; mais je n'ai pas eu le „tems de vous conſulter. Entraîné par „mon coeur, j'ai déſiré, et auſſitôt j'ai „voulu que votre nom fût connu et in-

voqué

„voqué par les malheureux . . . . . . Que „le pauvre," lui dis-je en paſſant mes bras autour d'elle, „que le pauvre fati- „gué regarde s'il ne découvre point votre „demeure! Qu'il tâche d'y arriver, la „quitte avec regret, et ſe retourne ſou- „vent, en s'en allant, pour la revoir en- „core et vous combler de bénédictions!" . . . . Adèle m'écoutait avec une eſpèce de raviſ- ſement. Elle était ſi émue que, lorsque j'eus ceſſé de parler, elle laiſſa tomber ſa tête ſur moi; nos viſages ſe touchèrent, nos larmes ſe confondirent, mes bras l'entouraient encore! je la preſſai contre mon coeur, en me promettant intérieu- rement de reſpecter en elle la femme de mon ami, peut-être la mienne un jour lorsque la disproportion énorme des âges lui rendra ſa liberté. — Adèle, loin de penſer à me faire de froids remercîmens, me demanda, avec émotion, de lui ap- prendre à faire, le bien, à mieux uſer de ſa fortune! Nous promimes enſemble de ne jamais manquer l'occaſion d'une bonne ac- tion! . . . . et nous regagnames douce-

ment la maiſon, où nous paſſâmes le reſte de la ſoirée, contens l'un de l'autre, occupés de Monſieur de Sénange, et déſirant également de le rendre heureux.

LET-

LETTRE XXVI.

Neuilly, ce 4 Septembre.

Ce matin je ſuis deſcendu, avant huit heures, dans le parc: je m'y promenais depuis quelques inſtans, lorsque je vis Adèle ouvrir ſa fenêtre et paraître en bonnet de nuit. Elle ôta ſon bandeau, et tous ſes cheveux retombant en groſſes boucles, couvrirent auſſitôt ſon viſage et ſa taille. J'avançai juſques ſous ſes fenêtres: elle me fit ſigne de ne point parler, dans la crainte d'éveiller Monſieur de Sénange, dont l'appartement eſt au deſſous du ſien . . . . Henri, que j'aime ce langage par ſignes! les geſtes d'une jeune perſonne ont tant de grace, elle fait tant de ſignes de trop, de peur de n'être pas entendue! Pour me faire comprendre de ne point parler, Adèle avançait un de ſes jolis bras, qu'elle

baiſſait ſur moi comme pour me fermer la bouche; et elle plaçait, en même tems, un de ſes doigts ſur ſes levres. Avec des ſignes, on ne peut pas marquer les nuances. Pour me dire ſeulement un mot obligeant, comme j'avais l'air de ne pas la comprendre, elle finiſſait par me faire des ſignes d'amitié: elle appuyait la main ſur ſon coeur pour me faire des ſignes de bonne foi; et puis toutes ſes petites impatiences lorsqu'elle ne s'était pas fait entendre! . . . . Je lui montrai le ciel qui était azuré: pas un ſeul nuage: je regardais ſa fenêtre, faiſais quelques pas du côté de l'île, et regardais ſa fenêtre encore, lorsque je n'y vis plus Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eut pas dit un mot, j'allai l'attendre au bas de ſon eſcalier. Elle arriva bientôt, n'ayant qu'un ſimple déshabillé de mouſſeline blanche, qui marquait bien ſa taille: un grand fichu la couvrait: il n'était que poſé ſans être attaché. Qu'elle était jolie, Henri! je me repentis presque de l'avoir engagée à deſcendre! . . . . . Lorsque nous fumes

mes arrivés au bord de la rivière, elle voulut bien ſe confier à mes ſoins. Nous ſommes d'étranges créatures! A peine Adèle fut-elle dans cette petite barque, au milieu de l'eau, ſeule avec moi, que je crus qu'elle était plus à moi, que je pouvais en diſpoſer davantage; c'était presque mon Adèle! Ah! que nous devenons enfans dès que nous aimons! combien de grands plaiſirs et de grandes peines naiſſent des plus petits événemens de notre vie! . . . Nous arrivames au bord de l'île; je rattachai le bateau, et nous nous enfonçames dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore; il n'y avait pas le plus leger bruit. Après quelques momens de ſilence, nous avons parlé pour la première fois, du jour où je l'avais rencontrée aux Champs Eliſées. C'eſt en même tems que nous avons oſé, tous deux, nous le rappeller. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avait intéreſſée avant que je la connuſſe: elle s'eſt aſſiſe ſur le gazon, m'a permis de me placer à coté d'elle, et m'a raconté ſa pre-

mière enfance, le moment où elle eſt entrée au couvent; l'oubli, l'indifference de ſa mère, qu'elle tâchait d'excuſer; les ſoins, la tendreſſe des religieuſes; enfin, ſa première entrevue avec Monſieur de Sénange, les viſites qu'il lui faiſait enſuite. Quand elle ne parlait que d'elle, ſon récit était court, elle ne diſait qu'un mot; mais lorsque ſes compagnes entraient pour quelque choſe dans ſes plaiſirs, elle devenait inépuiſable, n'oubliait pas la moindre circonſtance. Les plaiſirs de l'enfance ſont ſi vrais, ſi vifs, que les plus petits détails intéreſſent . . . Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une ſcène d'un parloir de couvent: — „A la ſecon„de viſite de Monſieur de Sénange, j'é„tais,“ me dit Adèle, „à la fenêtre de „la ſupérieure, lorsque nous le vimes en„trer dans la cour; on ſortit de ſon ca„roſſe une quantité énorme de paniers rem„plis de fruits, de gâteaux, et de bon„bons: mes compagnes faiſaient des cris „de joie à la vue de tant de bonnes cho„ſes. Je fus au parloir de la ſupérieure,

„mais

„mais j'y arrivai longtems avant qu'il eut „pu monter l'eſcalier. Je le reçus de mon „mieux: on poſa tous ces paniers ſur une „table près de la grille, et je deman-„dai à Monſieur de Sénange la permiſ-„ſion d'aller chercher mes compagnes „qui, étant à gouter, prendraient cha-„cune ce qu'elles aimeraient le plus. „La ſupérieure le permit, et je cou-„rus les appeller. Elles vinrent toutes, „et après avoir fait une révérence bien „profonde, bien ſérieuſe, un peu gauche, „elles s'approcherent de lui; mais la vue „des paniers fit bientôt disparaître cet air „cérémonieux. Comme il était impoſſible „de les faire entrer par la grille, cha-„cune paſſait ſa main à travers les barreaux, „et prenait, comme elle pouvait, les „fruits dont elle avait envie. Nous man-„geames notre gouter avec une gaité qui „amuſa beaucoup Monſieur de Sénange; il „reſta fort longtems avec nous; et quand „il s'en alla, nous le priames toutes de „revenir le plutôt poſſible. Il nous deman-„da, en ſouriant, lequel nous préférions,

„qu'il vint ſans le gouter, ou le gouter „ſans lui? Ces demoiſelles reprirent leur „air poli pour l'aſſurer qu'elles aimaient „bien mieux le revoir — *Et vous, Adèle,*" me dit-il? — „Moi," répondis-je en ſouriant? „je regretterai beaucoup l'ab-„ſent, quelqu'il ſoit. — Ma franchiſe le „fit rire; il promit de revenir bientôt, „et de ne rien ſéparer. Pendant huit „jours, nous ne parlâmes que de lui. „Toutes les penſionnaires auraient voulu „l'avoir pour leur père, leur oncle, leur „couſin; mais, s'il faut être vraie, aucu-„ne ne penſait qu'on put l'épouſer. Nous „nous étions accoutumées bien vite à le „regarder comme un ancien ami .... Il „fallait qu'il m'eut diſtinguée; car un jour „il me demanda ſi je ſerais bien aiſe d'ê-„tre ſa femme? Je l'aſſurai que oui, mais „ſans y faire grande attention. Peu de „jours après, ma mère écrivit à la ſupé-„rieure qu'elle allait me prendre chez elle. „Nous étions à la récréation, lorsqu'elle „vint m'annoncer cette triſte nouvelle. „Ce fut véritablement un malheur géné-

„ral:

„ral: toutes mes compagnes quitterent „leurs jeux, m'entourerent, et nous pleu„rames toutes enſemble. Une vieille fem„me de chambre de ma mère vint me „chercher: mes regrets étaient ſi vifs que, „quoique ce fut pour la première fois que „je ſortiſſe du couvent, rien ne me frap„pa: j'étais la téte chaée dans mon mou„choir, étouffée par mes ſanglots. Je „ne ſais pas encore quel accident fit ren„verſer notre voiture, car je ne me ſou„viens que du moment où vous vintes „nous ſecourir. Je n'ai pas oublié l'inté„rêt que vous me témoignâtes; et le jour „où je vous apperçus à l'opéra, j'éprou„vai un plaiſir ſenſible. Quelque choſe eut „manqué au reſte de ma vie, ſi je ne „vous avais jamais retrouvé. A peine „étais - je dans la chambre de ma mère, „qu'elle me dit ſéchement de m'aſſeoir près „d'elle et de l'écouter: je lui trouvai un „air ſolemnel qui m'effraya ſi fort, qu'il „était impoſſible que la choſe qu'elle avait „à m'annoncer ne me parut pas douce en „comparaiſon de mes craintes; auſſi, lors-

„qu'elle m'apprit qu'il ne s'agiſſait que
„d'épouſer Monſieur de Sénange, y con-
„ſentis-je avec joie. A peine eut-elle
„mon aveu, qu'elle voulut bien me ren-
„voyer au couvent, où je reſtai jusqu'au
„jour de la célébration. En rentrant dans
„la maiſon, j'appris à la ſupérieure mon
„prochain établiſſement: elle me regarda
„avec des yeux où la pitié était peinte;
„ſa compaſſion m'effraya; et, ſans ſavoir
„pourquoi, je m'affligeai dès qu'elle parut
„me plaindre. En la quittant, j'allai fai-
„re part de mon mariage à mes compag-
„nes: elles l'apprirent auſſi avec un éton-
„nement mêlé de triſteſſe. Cette impreſ-
„ſion me gagna; j'étais inquiette, indéci-
„ſe; et, dans ce moment, l'on m'au-
„rait rendu un grand ſervice en m'aſſurant
„poſitivement que j'étais fort heureuſe ou
„très à plaindre. Cependant, peu à peu,
„réfléchiſſant ſur la bonté de Monſieur de
„Sénange, mes amies ſe flatterent que je
„pourrais être heureuſe; le lendemain il
„m'écrivit une lettre ſi touchante, dans
„laquelle il paraiſſait deſirer ſi ſincerement,

ſi

„ſi vivement mon bonheur, qu'elle me
„rendit toute ma confiance. Je me rappel-
„le encore, avec plaiſir, la complaiſance
„qu'il eut pour moi, lorsque nos deux
„familles étaient réunies pour lire mon con-
„tract de mariage. Pendant cette lecture,
„qui était une affaire ſi importante, vous
„ſerez peut-être étonné d'apprendre que
„je n'étais occupée que du deſir de faire
„ſigner, à la ſupérieure et à mes compag-
„nes, l'acte qui diſpoſait de moi. N'o-
„ſant pas en parler à ma mère, je le de-
„mandai, tout bas, à Monſieur de Sé-
„nange, et il le propoſa, le voulut, com-
„me ſi c'était lui qui en eut eu la penſée.
„La ſupérieure vint donc avec les penſion-
„naires; elles ſignerent toutes, en faï-
„ſant des voeux pour mon bonheur; voeux
„ſinceres, qui ont été exaucés. Lorsque
„les notaires eurent emporté cet acte, qui
„m'était devenu précieux par les noms dont
„il était couvert, je vis entrer quatre va-
„lets de chambre de Monſieur de Sénan-
„ge, portant des corbeilles magnifiques,
„remplies de préſens de nôces. Les bon-
„nets,

„nets, les parures, enchanterent mes „compagnes; les plus beaux bijoux m'é„taient donnés: ma mère m'en apprenait „la valeur, et fe chargeait de mes remer„cimens. La troifième corbeille renfermait „les diamans qu'on admira beaucoup, et „dont ma mère me para auffitôt: mais ce qui „étonna davantage, fut une paire de bra„celets de perles de la plus grande beau„té: ce font les bracelets,“ me dit-elle en riant, „que je portais le jour où je „vous vis à l'opéra . . . . . Mes compag„nes“ ajouta-t-elle, „furent charmées „de me voir auffi brillante La quatrième „corbeille était remplie de jolies bagatelles; „c'était des préfens pour chacune d'elles, „car Monfieur de Sénange n'oubliait rien. „Mon frère propofa d'en faire une loterie „le lendemain: cette idée fut adoptée avec „joie, et nous nous féparames fort contens „les uns des autres: la loterie fut tirée, et „le hafard, que je dirigeai, donna à chacu„ne de mes compagnes, ce qu'elle aurait „choifi. J'obtins d'être mariée dans l'églife „de mon couvent. A très peu de différence

„près,

„près, toutes mes journées ſe paſſérent en-„ſuite comme celles dont vous avez été le „témoin. Depuis votre arrivée, il y a un „intérêt de plus ; et il eſt vif, je vous „aſſure ; car je ſerais fort étonnée, ſi, „après moi, vous n'étiez pas ce que Mon-„ſieur de Sénange aime le mieux." — Elle s'arrêta en diſant ces mots, auxquels j'aurais bien voulu changer quelque choſe. — Un ouvrier nous apprit qu'il était onze heures. Nous courumes au bateau: Adèle était inquiete de s'être oubliée ſi longtems, et ne ſachant pas trop comment excuſer une pareille étourderie; car Monſieur de Sénange déjeune toujours à dix heures précíſes. — En entrant dans le ſallon, nous le trouvames aſſis dans ſon grand fauteuil, et liſant. Il prit ſon chocolat ſans nous parler; Adèle but une taſſe de thé, nous reſtames dans le plus grand ſilence. Le déjeuner fini, il reprit ſon livre; Adèle apporta ſon ouvrage près de lui; je remontai dans ma chambre. — Je ſuis un peu embaraſſé de ma contenance: le froid ſilence de Monſieur

ſieur de Sénange me glace au point de ne pouvoir lui dire une parole. S'il ne me parle pas le premier! . . . . . je me reprocherai toute ma vie de lui avoir fait de la peine. — Je vous écrirai ce ſoir, comment notre entrevue ſe ſera paſſée.

LET-

LETTRE XXVII.

Ce 4 Septembre au foir.

Au lieu de defcendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vint me chercher pour diner, car j'aurais été trop embarraffé de me retrouver, peut-être feul, avec Monfieur de Sènange, fans favoir s'il était encore fâché; au lieu que dans la falle à manger tout fait diverfion. Les gens timides favent feuls combien on eft heureux quelquefois, d'avoir à dire qu'une foupe eft trop chaude, un poulet trop froid: chaque plat peut devenir un fujet de converfation; et je ne pouvais guére compter fur mon efprit pour me fournir quelque chofe de plus brillant. Mais, comme rien n'arrive jamais ainsi que je le prévois, ou que je le défire, en defcendant, les gens m'avertirent qu'on m'attendait pour fe mettre à table:

table: je fus donc obligé d'entrer dans le fallon. Dès qu' Adèle me vit elle fe leva, et donna le bras à Monfieur de Sénange pour le mener diner: je me rangeai fur leur paffage, et, lorsqu'ils furent devant moi, je leur fis une profonde révérence . . . . . . Apparemment que, fans m'en appercevoir, j'avais fupprimé, depuis longtems, cette politesse cérémonieufe, car Monfieur de Sénange s'arrêta avec étonnement, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds, et me rendit mon falut d'une manière fi affectée, qu'Adèle fit un grand éclat de rire. Il fourit auffi; „venez," me dit-il, „en „prenant mon bras, mais ne la laiffez „plus s'oublier fi longtems; elle ne fait „pas encore combien le monde eft méchant, „et vous feriez inexcufable de la rendre „l'objet d'une calomnie." — Je voulus lui répondre, il ne le permit pas, et nous fumes nous mettre à table. — Pendant le repas, il me parla avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, traita Adèle avec plus de confidération, lui demandant

dant fouvent fon avis, même fur des chofes indifférentes; et regardant fes gens avec un férieux, une dignité que je ne lui avais pas encore vue, il me prouva qu'il fallait rappeller leur refpect, fi l'on voulait impofer filence à leurs malignes obfervations. — Quoiqu'il vint beaucoup de monde après diner, Adèle trouva moyen de m'apprendre que, le matin, Monfieur de Sénange étant refté encore longtems fans lui parler, cela lui avait fait tant de peine, qu'elle s'était mife à pleurer fans rien dire non plus; et qu'alors, lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché. — "Non, reprit-il; mais j'ai été affligé que vous m'ayez tout à fait oublié. — Elle l'affura que jamais elle n'avait été plus occupée de lui, et lui raconta tout ce qu'elle m'avait dit de fon mariage, de fa reconnaiffance, des penfionnaires, des gouters. „A mefure que je lui parlais," me dit-elle, la férénité revenait fur fon vifage. — *Je vous crois*, a-t-il répondu, *mais ceux qui ne vous connaiffent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade fi longue, et à une heu-*

re aussi extraordinaire. „J'ai promis d'être „plus attentive, et il n'a plus voulu qu'il „en fut question.“ — Qu'il est bon, Henri, et qu'elle humeur j'aurais eu à sa place! Mais ne parlons plus de ce petit orage; c'est demain un jour de bonheur et de joie pour cette maison: demain nous célébrons la convalescence de Monsieur de Sénange: combien il va jouir de la fête qu'Adèle lui prépare!

LET-

LETTRE XXVIII.

5 Septembrr, 2 h. du matin.

Ah, Henri! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir, et même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent, ou qui réussissent aux autres hommes. — Legère Adèle, comme je vous aimais! — Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle; c'était sa vie entiere que je comptais rendre heureuse, et sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment! mais je suis trop agité pour écrire à présent; demain je vous racontrai tous les détails de cette fête, que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement desirée! . . . .

LETTRE XXIX.

5 h. toujours dans la nuit.

Hier matin, en defcendant, je trouvai Adèle dans une galerie que Monfieur de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait deftinée à être la falle du bal, et y avait fait établir des gradins, pour afféoir les mères et les mentors de fa jeune fociété. Une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaiffance, était réfervée pour Monfieur de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, et, fans me donner le tems de lui parler, elle me pria d'aller lui tenir compagnie, et furtout de faire en forte qu'il ne vint pas la chercher. — Je voulus lui dire combien j'étais heureux du plaifir qu'elle allait avoir; elle ne m'écouta point: je commençai deux ou trois phrâ-

phrâses, qu'elle iuterrompait toujours en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu; cependant je lui obéis, et j'entrai chez Monsieur de Sénange qui, posant son livre, me dit, en riant, que son vieux valet de chambre l'avait mis dans le secret, mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête. — Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles; et il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il n'appercevait point ce dérangement. — A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour dèjeuner; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il: effectivement, il eut la complaisance de se dépêcher, et il nous quitta en disant, assez naturellement, qu'ayant affaire, il allait passer dans sa chambre. A peine eut-il abandonné le sallon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlardes, et de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette; j'allai dans ma chambre, et, à près de deux heures, elle

 me

me fit dire de defcendre chez Monfieur de Sénange. Dès que j'y fus entré, on vint l'avertir que quelques perfonnes le demandaient. Il fe leva en me regardant myftérieufement, prit mon bras, et fut les chercher dans le fallon: il y trouva fes amis, qui l'attendaient pour l'embraffer et le féliciter fur fa convalefcence. Tout le village vint auffitôt; les vieillards, la jeuneffe, les enfans, il fut parfait pour tous. — Adèle le conduifit fur une peloufe pui borde la riviere: elle y avait fait mettre une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens fe rangerent; mais avant de s'affeoir pour diner, chacun d'eux prit un verre, et but à la fanté de leur bon feigneur: *à fa longue fanté*, cria Adèle; *à fa longue fanté*, reprirent-ils tous à la fois. Lorsqu'ils furent affis, nous allames auffi nous mettre à table. Monfieur de Sénange fut fort gai pendant le repas; nous étions encore au deffert, quand nous entendimes le bruit d'une voiture et vimes paraître Madame la Duchesse de Mortagne, fon fils, et fes deux filles,

filles. Je reconnus l'ainée pour être cette jeune penſionnaire, belle et modeſte, qu'Adèle préférait à toutes, et dont j'avais été frappé dans les claſſes du couvent. Elle préſenta ſon frère à ſon amie, qui le préſenta, à ſon tour, à Monſieur de Sénange, en lui diſant qu'elle avait prié ſes compagnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que ſon bal ne manquat pas de danſeurs. — Pluſieurs voitures ſe ſuccéderent, et avant ſix heures, quarante jeunes perſonnes offrirent des fleurs, des voeux pour le bònheur et la ſanté de ce bon vieillard: elles chanterent une ronde faite pour lui; Adèle chantait les premiers couplets, qu'elles répétaient toutes enſemble: ce moment fut fort joli, mais paſſa bien vite: après qu'il les eut remerciées, le bal commença. Elles furent toutes très gaies: Adèle dit qu'elle ne voulait pas danſer, pour s'occuper des autres davantage. — Je n'avais pas l'idée d'un beſoin de plaire, ſemblable à celui qu'elle a montré; jamais on ne la trouvait à la même place; elle parlait à tout le monde; aux

 mères,

mères, pour loüer leurs enfans . . . aux filles, pour demander ce qui pouvait leur plaire . . . - aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus . . . . Réellement j'étais confondu, et elle me paraiſſait une perſonne nouvelle. — Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'eſſayai un moment d'attirer ſon attention, en me plaçant devant elle comme elle traverſait la ſalle; mais elle ſe détourna et alla cauſer avec Monſieur de Mortagne, dont la danſe brillante fixait les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaiſanter ſur ſes ſuccès. — Il la pria de danſer avec lui; et elle qui, dès le commencement du bal, avait refuſé de danſer, pour mieux faire les honneurs de ſa maiſon; elle qui avait refuſé tous les autres hommes, après s'être fait très peu prier, l'accepta pour une contre-danſe. — Il faut être vrai, Henri, ils avaient l'air bien ſupérieur aux autres: on fit cercle autour d'eux pour les voir et les applaudir. Adèle, énivrée d'hommages, voulut danſer encore, et toujours avec Monſieur de Mortagne. Se repoſait-

elle

elle un inſtant, ils s'aſſeyait près de ſa chaiſe — deſirait-elle quelques rafraichiſſemens, il courait les lui chercher — danſait-on une danſe nouvelle, il était trop heureux de la ſuivre ou de la conduire. — Enfin, ils ne ſe quitterent plus !. . . . il jouait avec ſon éventail, tenait ſes gants qu'elle avait otés, et elle riait de ces folies. — Son bouquet tomba, il le ramaſſa, le mit dans ſa poche, elle le lui laiſſa: je n'ai jamais vu de coquetterie ſi vive de part et d'autre. — A onze heures les fenêtres du jardin s'ouvrirent, et laiſſerent voir une illumination charmante. Partout étaient les chiffres de Monſieur de Sénange, partout des allégories à la reconnaiſſance, et Adèle ne penſa ſeulement pas à les lui faire remarquer! .... Entrainée par Melles. de Mortagne et leur frère, elle courait dans les jardins. Je ne la ſuivis point, car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaiſſerai jamais jusqu'a être importun. Monſieur de Sénange, craignant l'air du ſoir, n'oſa pas ſe promener, et reſta avec moi. — Bientôt nous entendimes, ſur la

 rivie-

riviere, une mufique charmante, et les vifs applaudiffemens de toute cette jeuneffe nous firent juger combien Adèle était contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer Madame de Mortagne revint, en priant Monfieur de Sénange de faire appeller fes enfans: après bien des cris et des courfes inutiles, ils arriverent avec Adèle. Monfieur de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permiffion de venir lui faire fa cour. — Elle lui répondit qu'elle ferait très aife de le voir; fans fe rappeller, apparemment, qu'elle m'avait fait défendre fa porte longtems, fous le prétexte que fa mère lui avait défendu de recevoir perfonne pendant fon abfence. Elle embraffa fes foeurs plus tendrement qu'elle n'avait fait aucune de fes compagnes. — Lorsqu'elles furent toutes parties, M. de Sénange remercia fa femme avec une bonté que je trouvai presque ridicule; car fi elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle même. — En fe retirant dans fa chambre, elle daigna s'appercevoir que je

je montais l'efcalier derrière elle, et me dit, affez légèrement, *bonfoir, Milord!* — *Vous auriez pu me dire bonjour*, lui répondis-je froidement. — *Pourquoi donc?* — *Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée.* — *Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué*, reprit-elle avec ironie. — Je ne lui laiffai pas le plaifir de fe mocquer de moi davantage, et je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. En détournant l'efcalier, je vis qu'elle était reftée fur la même marche où elle m'avait parlé, me fuivant des yeux, et croyant furement que je m'arrêterais un inftant, mais je rentrai tout de fuite dans ma chambre. — Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette; cependant j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fut poffible de l'être à cet excès . . . Affurément je ne fuis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excufer; je voudrais même me perfuader qu'elle aimait ce jeune homme; alors, au moins, l'eftimerais-je encore; . . . . mais elle le voyait pour la première fois . . . que dis-je,

pour

pour la première fois! peut-être l'a-t-elle connu au couvent, lorsqu'il y venait voir ses soeurs! Elle ne l'a jamais nommé, dans la crainte de se laisser pénétrer. Qui sait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison! — et voilà cette sincérité que j'adorais, et qui n'était qu'un raffinement de coquetterie. — Ah! sans les égards que je dois à Monsieur de Sénange, je serais parti cette nuit même; et elle ne m'aurait jamais revu, mais je ne resterai pas longtems, je vous assure: demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LET-

LETTRE XXX.

Ce 5 Septembre 9 h. du matin.

Je n'ai à me plaindre de perſonne; Adèle même n'a point de tort avec moi: ce n'eſt pas elle qui a cherché à m'aveugler; c'eſt moi, inſenſé, qui prenais plaiſir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui deſirais, à me perſuader que les défauts que je lui connaiſſais n'exiſtaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occaſion de ſe montrer . . . . Elle ne ſe donnait pas la peine de paraitre bien, et, ſuivant toujours ſes premiers mouvemens, il y avait plus de bonheur que de réflexion dans ſa conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne deſcendrais pas pour le déjeuner; mais j'entends du bruit dans le corridor . . . . c'eſt la marche de Monſieur de Sénange . . .

la voix d'Adèle . . . . on frappe à ma porte . . . ah! vient-elle jouir de ma peine?

. . . .

. . . .

Ce ſont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne deſcendais point, ſont venus voir ſi je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. Monſieur de Sénange, appuyé ſur le bras d'Adèle, eſt entré en me diſant, qu'en bons maîtres de maiſon, ils venaient ſavoir ſi je n'avais beſoin de rien? . . . . Il s'eſt aſſis près de moi, et m'a queſtionné, avec beaucoup d'intérêt, ſur ma ſanté: pendant ce tems, Adèle eſt reſtée debout, ſans parler, préciſément comme ſi elle ne fut venue que pour le conduire: elle était pâle, n'a pas levé les yeux . . . . et j'étais aſſez faible pour ſouffrir de ſon embarras. Je ſais qu'en France, les femmes ſe permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui ſe trouve malade chez elles à la campagne; mais le ſouvenir de nos uſages donnait à la viſite d'Adèle un charme qui me troublait malgré moi. Que ne donnerais-je pas pour que cette maudite fête n'eut jamais eu lieu! . . . .

Elle

Elle ne me parla point; ſeulement, en s'en allant, elle me demanda ſi je deſcendrais dîner? Je lui répondis froidement que je ſerais dans le ſallon à trois heures. — Depuis que je l'ai revue, Henri, je me ſens plus calme; j'avais tort de craindre ſa préſence, je ne l'aime plus . . . . mais je ſens un vuide que rien ne peut remplir. Adèle occupait tous mes ſouvenirs, rempliſſait tous mes voeux; ce qui m'entoure m'eſt devenu étranger . . . . Adèle n'eſt plus Adèle . . . . . il me ſemble que Monſieur de Sénange n'eſt plus le même non plus . . . . et moi? . . . . moi! . . . que ferai-je de moi? . . .

LET-

LETTRE XXXI.

5 Septembre, minuit.

Comment oſer l'avouer? j'ai pardonné; j'ai trouvé qu'elle avait raiſon, que j'étais trop heureux: je vous aſſure que c'eſt moi qui ai tous les torts, écoutez-moi. — A trois heures je ſuis deſcendu dans le ſallon ainſi que je l'avais promis. Adèle travaillait, et ne me regarda pas entrer; je crus voir qu'elle pleurait. Comme ſes larmes m'otaient la force de la gronder, je m'éloignai d'elle, et j'allai prendre, le plus indifféremment que je pus, un livre à l'autre bout de la chambre. Adèle continuait ſon ouvrage ſans lever les yeux: bientôt je vis de groſſes larmes inonder ſon métier: mes réſolutions m'abandonnerent; je m'approchai d'elle, et entrainé malgré moi, *Adèle*, lui dis-je, *m'aimez-vous? ne me répondez pas ſans être ſure de vous-même*,

me, l'amour n'eſt pas un jeu pour moi! Elle me tendit ſa main, preſſa la mienne en levant ſes yeux au ciel: nous entendimes le pas de Monſieur de Sénange, j'allai reprendre mon livre et m'aſſeoir à l'autre bout de la chambre. Peu de tems après, nous paſſames dans la ſalle à manger; j'eſſayai d'amuſer Monſieur de Sénange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réuſſir. Adèle ne dit pas un mot; en ſortant de table, je lui demandai tout bas de lui parler un inſtant avant la fin du jour: elle le promit par un ſigne de tête. Selon notre uſage, je jouai aux échecs avec Monſieur de Sénange; il me gagna, ce qui ne lui était pas ordinaire. A ſix heures il vint du monde: Adèle propoſa une promenade générale: elle la ſuivit quelque tems; mais peu à peu, ralentiſſant ſa marche, nous nous trouvames ſeuls, aſſez loin de la ſociété: j'avais mille queſtions à lui faire, et cependant je fus quelques tems ſans en retrouver aucune. Enfin, je lui demandai ſi elle connaiſſait Monſieur de

Mortagne avant le bal? elle m'assura que non. „Monsieur de Mortagne," me dit-elle, „est parent très éloigné de ma mère, „et le chef de sa maison. Quoiqu'elle l'ait „toujours recherché avec soin, elle n'a ja- „mais permis que je le visse au couvent; „depuis que j'en suis sortie, vous savez „la solitude dans laquelle j'ai vécu; j'ai- „me beaucoup ses soeurs; mais Monsieur „de Mortagne, je ne le connais pas." — Pourquoi donc avez-vous été aussi coquette avec lui? — „Qu'appellez-vous coquet- „te," me demanda-t-elle avec son ingénuité ordinaire? — Comment, vous ne le savez pas? c'est involontairement que vous l'avez aussi bien traité! — Elle me répondit doucement, qu'elle ne savait ni la faute qu'elle avait commise, ni ce qui m'avait fâché. „Dans le commencement „du bal," me dit-elle, „vous regardant „comme de la maison, j'ai cru qu'il était „mieux de s'occuper des autres: à la fin, „la gaieté de mes compagnes m'a gagnée; „tout le monde me priait de danser; j'en „avais bien envie: Monsieur de Mortagne „danse

„danſe mieux que perſonne, et je l'ai pré-
„féré." — Mais il tenait vos gants, il
a gardé votre bouquet! — „J'ai trouvé
„très drôle, très ridicule, qu'il y atta-
„chat du prix, et je les lui ai laiſſés,
„parce que je n'y en mettais aucun." —
Vous ne ſavez donc pas, Adèle, que ce
ſont des faveurs que je n'aurais jamais
pris la liberté de vous demander; et ſi
quelquefois j'ai gardé les fleurs que vous
aviez portées, au moins n'ai-je pas oſé
vous le dire. — „Pourquoi?" m'a-t-el-
le répondu en pleurant, „cela m'aurait
„appris à n'en jamais laiſſer à d'autres." —
A ces mots, Henri, j'ai tout oublié:
je lui ai juré de lui conſacer ma vie! —
La plus tendre reconnaiſſance s'eſt peinte
dans ſes yeux, elle me remerciait avec
étonnement, et comme ſi j'euſſe été trop
bon de l'aimer autant! — Qu'elle raviſſan-
te ſimplicité! Bientôt toute la compagnie
nous rejoignit: il fallut la ſuivre. Le re-
ſte du jour, toutes les expreſſions inno-
centes, délicates, dont Adèle s'était ſer-
vie, revinrent à mon eſprit, quelquefois

encore avec un ſentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je ſuis heureux, je me le dis, me le répète; mais je ſuis maintenant obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de bleſſer une âme tendre! elle peut guérir: mais au moindre toucher, ſi elle ne ſouffre pas, elle ſent au moins qu'elle a ſouffert. Je ſuis heureux, et quelque choſe me dit cependant que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, ſans une sorte de peine; le ſon d'un violon me ferait mal: ah! mon bonheur ne dépend plus de moi. — Ce ſoir, en remontant dans mon appartement, j'ai trouvé mon valet de chambre qui m'attendait pour me remettre une lettre qui m'oblige d'aller à Paris dans l'inſtant; une femme très malheureuſe, dont je vous ai déja parlé, implore mon ſecours: je vous enverrai demain la lettre touchante qu'elle m'écrit. Certes, ce ne ſera pas le jour où je me livre de nouveau à l'eſpérance, que je ſerai inacceſſible à la pitié. Cependant je pars avec inquiétude: car je n'ai pas trou·

trouvé le moment d'apprendre à Adèle la raifon qui me force à m'éloigner. Je n'ofe pas la lui écrire non plus, ne fachant par qui lui faire remettre ma lettre . . . mais je ne ferai qu'un jour loin d'elle; cependant, fi cette courte abfence, furtout au moment de notre explication, allait lui déplaire ! . . oh non . . . elle ne faurait foupçonner un coeur comme le mien.

LETTRE XXXII.

Paris, ce 6 Septembre.

Voici la lettre qui m'a fait partir ſi bruſquement; jugez, Henri, ſi je pouvais m'en diſpenſer.

Copie de la lettre de la Soeur Eugénie, Religieuſe au couvent où Adèle a été élevée.

„C'eſt moi, Milord, qui oſe m'adreſ„ſer à vous; c'eſt cette jeune Religieuſe „qui faiſait la prière le jour que vous vin„tes voir le ſervice des pauvres, au cou„vent de Sainte Anaſtaſie. Il me parut „alors que vous deviniez la douleur dont „j'étais accablée: j'apperçus, dans vos re„gards, un ſentiment de compaſſion qui „adoucit, un moment, mès profonds cha„grins: je bénis votre bonté; je vous „dus un bien incalculable pour les malheu„reux,

„reux, celui de ceſſer un inſtant de pen-
„ſer à moi! celui plus grand encore d'o-
„ſer prier le ciel pour vôtre bonheur. De-
„mander, c'eſt déjà ſentir l'eſpérance! . . . .
„hélas, depuis longtems, cependant, j'ai
„cêſſé d'invoquer Dieu pour moi-même;
„pour moi qui l'offenſe ſans cêſſe, qui,
„tour à tour, maudiſſant mon état ou
„ſuccombant ſous le poids des remords,
„vis dans le déſespoir du ſacrifice que j'ai
„fait à la vanité. Mais permettez-moi,
„Milord, de chercher à m'excuſer à vos
„yeux, en vous occupant un inſtant de
„moi, et en vous parlant des malheurs
„qui m'ont pourſuivie depuis que je ſuis
„au monde. A huit ans j'ai perdu ma
„mère; je l'ai pleurée alors avec toute la
„douleur qu'un enfant peut éprouver: mais
„je n'ai veritablement ſenti l'étendue de la
„perte que j'avais faite, que lorsque l'âge
„m'eut appris à comparer, lorsque le bon-
„heur de mes compagnes m'eut, en quel-
„que ſorte, donné la meſure de ma pro-
„pre infortune. C'eſt réellement alors que
„je l'ai perdue. Il me ſemblait qu'elle m'é-

„tait enlevée une feconde fois: je lui don„nai de nouvelles larmes, et je repris un „deuil que je ne quitterai jamais. — De„puis, toutes les années de ma jeuneffe font „été marquées par l'adverfité. Mon père „mourut de chagrin, à la fuite d'une ban„queroute qui lui enlevait toute fa fortune: „un feul de fes amis me conferva de l'inté„rêt, et je le perdis avant qu'il eut pu m'af„furer un fort. Il ne me reftait plus que „quelques parens éloignés; les Religieufes „leur écrivirent; les uns refuferent de fe „charger de moi, d'autres ne répondirent mê„me pas; enfin, Milord, que vous dirai-je! „je me vis, à dix-huit ans, fans amis, fans „parens, fans protecteur, à la veille d'éprou„ver toutes les horreurs de la plus affreufe „pauvreté. On avait cru foigner beaucoup „mon éducation, en m'apprenant à chanter, „danfer; mais je ne favais exactement rien „faire d'utile: d'ailleurs j'aurais rougi, alors, „de travailler pour gagner ma vie, et j'é„tais encore plus humiliée, qu'affligée, de „ma mifère. Les Religieufes feules m'a„vaient témoigné quelque pitié; leur retraite

„me

„me parut une ressource contre les mal-
„heurs qui m'attendaient; elles s'engage-
„rent à me recevoir sans dot, si je pou-
„vais supporter les austérités de la maison.
„La frayeur de me trouver sans asyle, si
„elles ne m'admettaient pas, me donna
„une exatitude à suivre la regle, qu'elles
„prirent pour de la ferveur. Toute entiè-
„re à cette crainte, je passai l'année d'é-
„preuves, sans considérer une seule fois
„l'étendue de l'engagement que j'allais con-
„tracter. Je n'avais devant les yeux, que
„le malheur et l'humiliation où je serais
„plongée, si elles me rejettaient dans le
„monde. Mais, comme celui qui tombe
„et meurt en arrivant au but, le jour mê-
„me où je prononçai mes voeux fut le
„premier où les réflexions m'accablerent;
„le soir, en rentrant dans ma cellule, je
„pensai, avec effroi, que je n'en sortirais
„que pour mourir. Je la regardai pour la
„première fois: imaginez, Milord, un
„petit réduit de sept pieds en quarré; une
„seule chaise de paille; un lit de serge
„verte, en forme de tombeau; un prie-

„dieu, au-dessus duquel était une image
„représentant la mort et tous ses attributs;
„voilà ce qui m'était donné pour le reste
„de ma vie! . . . . Je regardai encore la
„petitesse de cette chambre, et, involon-
„tairement, j'en fis le tour à petits pas,
„me prêssant contre le mur, comme si
„j'eusse pu augmenter l'espace, ou que
„je crusse qu'il put fléchir sous mes faibles
„efforts: je fus bientôt revenue devant
„cette image, qui m'annonçait ma propre
„destruction. En la regardant plus atten-
„tivement, j'apperçus qu'on y avait écrit
„une sentence de Massillon: je pris ma
„lampe et je lus, *que le premier pas que*
„*l'homme fait dans la vie, est aussi le pre-*
„*mier qui l'approche du tombeau.* Ces idées
„m'absorbaient; je retombai sur ma chaise:
„reprenant ensuite quelques forces, je m'ap-
„prochai encore de ce tableau, je le dé-
„tachai pour le considérer de plus près:
„mais, comme il suffit, je crois, d'ê-
„tre malheureux pour que rien de ce qui
„doit déchirer l'âme n'échappe à l'attention,
„après l'avoir lu, regardé, relu, je le
„retour-

„retournai machinalement, et ce fut pour „voir ces paroles de Pafchal, écrites d'u„ne main tremblante: *) *fi l'éternité exifte, „c'eft bien peu que le facrifice de notre vie „pour l'obtenir; et fi elle n'exifte pas, quel„ques années de douleur ne font rien! . . . .*
„Ce doute fur l'éternite, ma feule efpé„rance; ce doute qui ne s'était jamais of„fert à moi, m'épouvanta: je me jettai „à genoux, et fans regretter le monde „qui m'effrayait encore, les voeux éter„nels que je venais de prononcer me firent „frémir. Je verfais des larmes fans pou„voir dire co que j'avais: je me défolais „fans former aucun fouhait: je ne fentais „qu'un ftupide abbatement, dont je ne „fortais que par des fanglots prêts à m'é-
„touf-

*) Lorsqu'une Religieufe meurt, fa cellule, ainfi que tout ce qui lui a appartenu, paffe à la nouvelle poftulante; ces paroles avaient été, probablement, écrites par la dernière qui avait occupé cette chambre.

„touffer. Enfin, je fus rendue à moi-mê-
„me par le fon de la cloche qui nous ap-
„pellait à l'églife; je m'y trainai: ma
„voix, qui jusque là s'était fait entendre
„par deffus celle de toutes mes compagnes,
„ma voix était éteinte: j'étais debout, af-
„fife, les fuivant, fans favoir ce que je
„faifais. L'office finit, et les Religieufes
„fe mirent à genoux pour faire, tout bas,
„une prière particulière à la dévotion de
„chacune. Je me profternai comme elles,
„et dans cette même place où, la veille
„encore, j'avais invoqué le ciel avec tant
„de confiance; je joignis mes mains avec
„ardeur, et, baignée de larmes, je de-
„mandai à Dieu, de toutes les forces de
„mon âme, je le fuppliai, de détruire en
„moi le fentiment et la réflexion. Je for-
„tis de l'églife avec mes compagnes, et,
„pendant quelques jours, je fus un peu
„plus tranquille; mais je n'étais plus la
„même; tout m'était devenu infuportable.
„La Supérieure, dont la bonté eft celle
„d'un ange, lifait dans mon âme; j'en
„jugeais aux confolations qu'elle me donnait;
„car

„car jamais un reproche n'eſt ſorti de ſa „bouche; jamais non plus elle n'a voulu „entendre mes douleurs. Un jour que, „ſeule avec elle, je me mis à fondre en „larmes, les ſiennes coulerent auſſi: *pleu-„rez mon enfant*, me dit-elle, *pleurez, mais „ne me parlez point. En voulant exciter la „compaſſion des autres, on s'attendrit ſoi-mê-„me; on paſſe en revue tous ſes maux: s'il „eſt quelque circonſtance qui nous ſoit échappée, „on la retrouve, et elle nous bleſſe longtems! „D'ailleurs, vous vous révolteriez ſi, deſi-„rant vous donner du courage, j'eſſayais de „vous perſuader que vous étes moins à plain-„dre, et votre foibleſſe s'autoriſerait de ma „pitié pour ſe laiſſer aller au déſespoir, jus-„qu'à croire, peut-être, qu'il n'eſt point „d'exemples d'un malheur ſemblable au vôtre!... „et combien vous vous tromperiez! .... „Refuſez-vous donc la plainte, ma chere „enfant; mais ſoyez avec moi ſans ceſſe, et „puiſſiez-vous faire uſage de ma raiſon et de „la vôtre!* — Depuis cet inſtant, je ne „la quittai plus: ſouvent je me déſolais „ſans qu'elle y fit d'autre attention que de „cher-

„chercher à me diſtraire; quelques fois
„je riais jusqu'à la folie: alors elle me
„regardait avec compaſſion, mais ſans me
„montrer jamais d'impatience ni d'humeur: —
„Le croiriez-vous, Milord! ſon inaltéra-
„ble douceur me fatigua; combien il fal-
„lait que le malheur m'eut aigrie! bien-
„tôt, loin de la chercher, je l'évitai;
„je m'enfonçai dans ma cellule pour être
„ſeule; et là, je penſais ſans ceſſe à cet
„état où l'on ne conſerve de la vie, que
„les tourmens; où tous les jours, tous
„les momens de chaque jour ſe reſſemblent;
„à cet état qui ſerait la mort ſi l'on pou-
„vait y trouver le calme. Ma ſanté dépé-
„riſſait; j'allais ſuccomber, lorsqu'un jour
„que la ſupérieure était venue me retrou-
„ver dans ma chambre, on vint l'avertir
„que tout un pan du mur du jardin était
„tombé. Elle y alla; je la ſuivis; la
„bréche était conſidérable, et je ne ſau-
„rais vous rendre le ſentiment de joie que
„j'éprouvai, en revoyant le monde une
„ſeconde fois. En cet inſtant je ne me
„ſentis plus; je riais, je pleurais tout

„en-

„enſemble; les Religieuſes arrivant ſucceſ-
„ſivement, la Supérieure, pour leur ca-
„cher mon trouble, me renvoya. Le len-
„demain, dès cinq heures du matin, j'é-
„tais dans le jardin; cette brêche donnait
„dans les champs, et me laiſſait apperce-
„voir un vaſte horiſon. Je contemplai le
„lever du ſoleil avec raviſſement. La pe-
„titeſſe de notre jardin, la hauteur de ces
„murs, nous empêche de jouir jamais de
„ce beau ſpectacle: je me mis à genoux;
„mon coeur m'échappa, comme malgré
„moi, et dans ce premier moment d'émo-
„tion, je fis une courte prière avec ma
„première ferveur. Ce jour, je retour-
„nai à l'égliſe; je chantai l'office, et j'y
„trouvai même une ſorte de plaiſir. —
„L'état de faibleſſe où était ma ſanté, me
„laiſſait une liberté dont les Religieuſes ne
„jouisſent que lorsqu'elles ſont malades.
„J'en profitais, pour ne plus quitter le
„jardin; mais ſans oſer franchir la ligne
„où le mur avait marqué la cloture; car
„dès que la poſſibilité de ſortir ſe fut of-
„ferte, les malheurs qui m'attendaient dans
„le

„le monde ſe préſenterent à mon eſprit „plus fortement que jamais. — Je reſtais „des jours entiers ſur un banc qui eſt en „face de cette bréche, ſouvent ſans retrou- „ver, à la fin de la journée, une ſeule „des penſées qui m'avaient occupée. — „La Supérieure fit venir les ouvriers; l'ar- „chitecte décida qu'il fallait abattre enco- „re une portion de ce mur avant de ré- „parer: le bruit, les marteaux, chaque „pierre qu'on emportait, me donnaient un „mouvement de joie; il ſemblait que la „paix me revenait à meſure que l'eſpace „augmentait; mais bientôt ils atteignirent „l'endroit où ils devaient s'arrêter: rien „ne pourrait vous peindre la ſaiſiſſement „que j'éprouvai lorsqu'un matin, venant, „comme à l'ordinaire, pour m'établir ſur „ce banc, j'apperçus qu'il y avait une „pierre de plus que la veille: on commen- „çait à rebâtir . . . . Je jettai un cri af- „freux, et cachant ma tête dans mes „mains, je courus vers ma cellule com- „me ſi la mort me pourſuivait: j'y reſtai „jusqu'au ſoir, anéantie par la douleur;

„ce

„ce même jour vous entrates dans le mo-
„naftère avec Madame de Sénange; je ne
„le fus qu'à l'heure du fervice des pauvres,
„feul devoir auquel je n'avais jamais man-
„qué. Votre regard, votre pitié, feront
„toujours préfens à mon coeur. Le len-
„demain, la Supérieure m'apprit par quel
„hafard vous aviez eu la curiofité de voir
„nôtre maifon; elle me parla, avec at-
„tendriffement, de votre extrême bonté, de
„cette bonté qui vient au-devant de tous
„les malheureux, qui les fecourt d'abord,
„fans s'informer s'ils ont raifon de fe plain-
„dre. Avec quelle reconnaiffance elle me
„parla auffi de la donation que vous ve-
„niez de faire à nôtre hopital. Vous avez
„vu ces malheureux un moment, et vos
„bienfaits les fuivront par delà votre pro-
„pre exiftence! . . . Ah! j'ofe vous en
„remercier, moi, que le malheur unit,
„attache, à tout ce qui fouffre. — Les
„jours fuivans, je retournai au jardin; je
„m'y trainais lentement, comme on mar-
„che au fupplice; je crois qu'une force
„fupérieure m'y conduifait . . . . Ce mur

 „s'éle-

„s'élevait, se rapprochait chaque jour; „quelque fois, ne pouvant plus suppor- „ter l'activité des ouvriers, je fermais les „yeux, et restais des heures entières ab- „sorbée dans mes réflexions: en me ré- „veillant de cette espèce de sommeil, leur „travail me paraissait doublé; je m'éloig- „nais, mais sans être plus tranquille: ab- „sente, présente, jour et nuit, à toute „heure, je voyais ce mur, éternellement „ce mur, qui s'avançait pour refermer „mon tombeau. Enfin, ne pouvant plus „me supporter moi-même, Dieu, oui, „Dieu sans doute, rejettant un sacrifice „profané par les motifs qui m'avaient dé- „cidée, Dieu m'inspira de m'adresser à „vous: j'espérai dans votre bonté si com- „patissante. Cependant, la première fois „que la pensée de manquer à mes voeux „se présenta, je la rejettai avec effroi; „mais hier, le mur était presque achevé! „encore un instant, et votre bonté même „ne pourrait plus me secourir . . . Ar- „rachez-moi d'ici, Milord, arrachez-moi „d'ici. Demain, à la pointe du jour, je

„me

„me trouverai fur ce mur; les décombres „m'aideront à monter; fi vous daignez „vous y rendre, je vous devrai plus que „la vie; je me profterne à vos pieds, „Milord, ne rejettez pas ma prière; au „nom de tout le bonheur que vous devez „attendre, des peines que vous pouvez „craindre, ayez pitié de moi - . .

„SOEUR EUGENIE.

„P. S. Milord, je n'abuferai point de „votre bienfaifance; je refuferais la for„tune, s'il fallait, avec elle, vivre dans „l'oifiveté, Placez-moi dans une ferme; „donnez-moi des travaux pénibles, un „défert où je puiffe au moins fatiguer mon „inquiétude. Milord, je fuis à genoux, „fongez que vous pouvez prononcer mon „malheur éternel."

Il était près de minuit lorsque je reçus cette lettre; n'ayant pas le tems d'envoyer chercher des chevaux à Paris, je me fis mener par un des cochers de Mon-

ſieur de Sénange: un peu d'argent me répondit de ſon zèle et de ſa diſcrétion. Vers une heure, je montai en voiture avec mon fidèle John; nous arrivames bientôt. Je reconnus facilement la portion de mur nouvellement batie; cette pauvre Religieuſe n'y était pas encore: nous eumes le tems de raſſembler des pierres pour nous rapprocher de la hauteur de cette bréche. Je commençais à craindre qu'elle n'eut rencontré quelqu'obſtacle lorsque je la vis paraître; elle ſe laiſſa gliſſer doucement, et nous la reçumes ſans qu'elle ſe fut fait aucun mal. Epuiſée par la violence de tous les ſentimens qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouït. Nous la portames dans la voiture, que je fis partir bien vite. Le mouvement et le bruit lui rendirent la connaiſſance, et ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifeſta ſa joie, lorsque je lui dis *qu'elle était libre, et que l'honneur et le reſpect veilleraient ſur ſon aſyle.* Nous arrivames, à quatre heures du matin, à l'hotel garni où je demeure. Je la traitai avec les égards

les

les plus marqués, pour prévenir la première penſée qui aurait pu naitre dans l'eſprit des gens de la maiſon. Son viſage était pâle: ſes grands yeux noirs, presqu'éteints, ſuivaient, ſans intérêt, le mouvement des perſonnes qui marchaient dans la chambre. Je m'apperçus bientôt que ſon abatement, cet air touchant de la vertu ſouffrante, intéreſſaient l'hoteſſe; j'en profitai pour lui recommander de ne pas la quitter un inſtant, et me rapprochant d'Eugénie, je lui fis ſentir combien il ſerait dangereux que cette femme put pénétrer ſon ſecret. Je ſavais bien qu'elle ne le dirait pas; auſſi n'était-ce pas là mon véritable but. Ce que je croyais, c'eſt qu'une attention ſévère à diſſimuler ſa peine, l'empêcherait de s'y livrer . . . . Mon cher Henri! on fait bien des découvertes dans le coeur humain lorsqu'on a véritablement envie de porter du ſoulagement aux âmes malheureuſes. Combien une ſenſibilité délicate apperçoit de moyens au delà de cette pitié ordinaire, qui ne fait plaindre que les maux du corps ou

les revers de la fortune! — La crainte de parler, l'envie de laiſſer dormir ſa garde, la fatigue, auront contribué à faire aſſoupir quelques momens ma pauvre Religieuſe. Ce matin elle s'eſt rendue dans le ſallon dès qu'elle a ſu que je l'y attendais. J'ai cherché les choſes les plus douces, les plus raſſurantes à lui dire; je lui ai préſenté les ſoins que je lui rendais comme un devoir; j'y étais obligé; c'était ſon frère, un ancien ami qui était auprès d'elle. Je ſuis parvenu à éloigner toutes les expreſſions de la reconnaiſſance, et nous n'avons plus parlé de ſon départ pour l'Angleterre, de ſon établiſſement quand elle y ſerait, que comme d'affaires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir ſur le champ, pour avoir la certitude d'échapper à toutes les pourſuites, quoique j'espère que l'eſprit et la bonté de la Supérieure l'engageront à ne commencer les démarches auxquelles ſa place l'oblige, que lorsqu'elle ſera bien ſure de leur inutilité. John, qui eſt une eſpèce de mentor, la conduira

chez

chez le Docteur Morris, chapelain de ma terre. J'espère qu'elle trouvera, dans sa respectable famille, sinon des plaisirs vifs, au moins la tranquillité; et elle a tellement souffert que la tranquillité sera, pour elle, le bonheur. — Adieu, je vais retrouver Adèle; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire; car j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 Septembre.

Adèle eſt malade! elle garde ſon lit, et a refuſé de me voir; cependant, Monſieur de Sénange eſt tranquille; il m'a dit, avec l'air aſſez indifférent, qu'on ne ſavait pas encore ce qu'elle avait, mais que ce ne ſerait vraiſemblablement rien. Rien! et elle ne veut pas me recevoir! . . . les gens vont dans la maiſon comme à l'ordinaire. — Je ne vois point entrer de médecin; il me ſemble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que Monſieur de Sénange prend à elle. Eſt-ce ainſi que l'on aime lorsqu'on eſt vieux? ah! j'espère que je mourrai jeune! . . . . J'éprouve une agitation que perſonne ne partage, dont perſonne n'a pitié. Il ne m'eſt pas même permis de ſavoir comment

ment elle eſt ; j'étonne, quand je demande de trop ſouvent de ſes nouvelles : ils la laiſſeront mourir ! . . . Je viens de paſſer devant ſa chambre ; je ſuis reſté longtems contre ſa porte ; perſonne n'eſt ſorti. Je n'ai entendu aucun mouvement ; peut-être qu'elle ſe trouvait mal ! mais non : il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; perſonne ne remuait, tout était fermé .... Que faire ? ... mon ami, je croyais que j'avais été malheureux ! oh non ! je ne l'avais jamais été . . . . Monſieur de Sénange me fait dire de deſcendre pour diner ; il vient de la voir, je cours le joindre. . . . .

---

7 Septembre, ſoir.

C'était tout ſimplement pour diner avec du monde, que Monſieur de Sénange me faiſait avertir. Il y avait, comme dans un autre tems, quelques perſonnes qui étaient venues de Paris. Adèle eſt malade ! et rien n'avait l'air changé dans la manière de vivre : ſeulement Monſieur de

Sénange était froid avec moi. Dabord j'ai aimé cette diſtinction, c'était me dire que nous avions la même peine; mais enſuite, je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsqu'au lieu de prendre mon bras, ſelon ſon uſage, il a ſonné un de ſes gens, et m'a demandé, avec une politeſſe embarrasſée, la permiſſion d'aller voir ſa femme ... Sa femme! jamais il ne l'appelle ainſi. — Reſté ſeul dans ce grand ſallon, tout rempli d'Adèle, mille penſées, à la fois, me ſont venues à l'eſprit. Il n'y a point de ſentiment que je n'aie éprouvé; point d'expreſſion dont je ne me ſois ſervi; point de petites habitudes que je n'aie religieuſement conſervées .... Ah! dès qu'un ſentiment vif nous occupe, faut-il que notre raiſon nous échappe? Je m'étais aſſis dans ſon fauteuil, j'y trouvais même un peu de tranquillité, et me rappellais, avec douceur, les momens que nous avions paſſés enſemble, lorſque tout à coup un ſentiment ſecret ſembla me reprocher d'avoir pris ſa place, me preſſer de la quitter, me faire craindre qu'elle

ne

ne l'occupat plus . . . . Cette penſée me cauſa une terreur ſi vive, que je me précipitai à l'autre bout de la chambre: en me retournant, je vis encore ce fauteuil, ſa petite table, ſon ouvrage, des deſſins commencés, et tout ce déſordre d'une perſonne qui était là il y a peu d'inſtans, et qui peut-être n'y reviendra plus . . . . je fermai les yeux, et je ſortis de cette chambre ſans oſer jetter un regard derrière moi.

LET.

LETTRE XXXIV.

Ce 8 Septembre.

Ne ſoyez pas trop ſévère, Henri! ayez pitié de ma pauvre tête. Je ne ſuis plus le même: ou je ſens le bonheur le plus vif, ou je ſuis abimé dans la douleur la plus déchirante; tout eſt paſſion pour moi. — Adèle gardait ſa chambre; toutes les inquiétudes que porte avec elle une maladie violente ſe ſont emparées de mon eſprit; je ne la voyais pas, je croyais que je ne devais plus la revoir; ſon tombeau était entr'ouvert; je voulais mourir: elle n'était ſeulement pas malade; c'était quelque caprice, ou l'envie de me tourmenter et d'eſſayer ſon empire. Mon ami, eſt-ce que je ſerai comme cela longtems? — Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant paſſé la nuit autour de ſa chambre, à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit

huit heures j'ai entendu ouvrir ſon appartement; j'y ai couru auſſitôt pour demander de ſes nouvelles; ſa femme de chambre n'ayant point refermé la porte, je ſuis entré jusqu'auprès de ſon lit; ſes rideaux étaient ouverts; jugez de mon étonnement! elle m'a paru tout auſſi bien qu'à l'ordinaire: mais dès qu'elle m'a apperçu, ſon viſage s'eſt allumé . . . . *Que voulez-vous, Monſieur*, m'a-t-elle dit, *laiſſez moi, je ne veux voir perſonne.* Ses femmes étaient préſentes; tremblant je me ſuis rétiré. Elle a fait ſigne à une d'elles de fermer la porte ſur moi; j'ai regagné ma chambre, et me ſuis épuiſé en conjectures. Qu'eſt-il arrivé? qu'ai je fait? que peut-on lui avoir dit de moi? ſerait-ce de la jalouſie! que je ſerais heureux! Ce qui eſt sûr, c'eſt qu'elle n'eſt point malade.

LET-

LETTRE XXXV.

8 Septembre, le soir.

A deux heures j'ai fait demander, à Adèle, la permiſſion de lui parler: elle m'a refuſé, en diſant encore qu'elle était malade . . . . Eſt-ce qu'il ferait vrai? Adèle ne ment point; on peut-être malade ſans être changé: d'ailleurs, l'ombre de ſes rideaux a pu m'empêcher de bien voir ſon viſage . . . . . Mais non; Monſieur de Sénange, ſes femmes, celle ſurtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme ſon enfant, m'ont dit quelle était beaucoup mieux. Je n'y peux rien comprendre. Elle m'a fait dire qu'elle ne deſcendrait pas pour diner. Il m'était impoſſible de me trouver tête à tête avec Monſieur de Sénange; j'avais beſoin de diſtractions; j'étais décidé à en demander à tout le monde; je ſentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifférens pour moi, que je pourrais me retrouver. Avec ce projet, je ſuis ſorti de la maiſon ſans ſavoir où j'allais:

je

je marchais comme qu'elqu'un qu'on pourſuit. Je ne ſais combien de tems j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin, une jeune fille me cria, *Monſieur, voulez-vous des bouquets?* . . Et à qui les donnerais-je, lui répondis-je? Les larmes me vinrent aux yeux; Adèle aime tant les fleurs! . . . Apparemment que j'étais pâle et défait, car cette jeune fille me regardait avec compaſſion. „Vous avez „l'air tout malade,“ me dit-elle, „entréz „vous repoſer chez nous.“ Je la ſuivis machinalement; elle me fit aſſeoir ſur un mauvais banc près de leur maiſon, et ſe tenant debout devant moi, elle me regarda quelque tems avec un air d'inquiétude et de curioſité. Enfin, elle me dit: „voulez-vous boire un „bouillon? nous avons mis le pot au feu „aujourd'hui, car c'eſt dimanche.“ — Je lui demandai ſeulement un morceau de pain et un verre d'eau: elle m'apporta du pain noir, et, dans un pot de grès, de l'eau aſſez claire. Après avoir été aſſis un moment, je commençai à ſentir toute ma laſſitude, et je reſtai ſur ce banc ſans pouvoir m'en aller. Alors cette jeune fille m'apprit que ſon père

était

était jardinier fleurifte; qu'il était à l'églife avec toute fa famille; qu'elle était reftée parce que c'était à fon tour de garder la maifon; mais qu'ils allaient bientôt r'entrer, et que fa mère, qui s'entendait très bien aux malades, me dirait ce que j'avais. — Je la remerciai par un figne de tête, et, fermant les yeux, je me mis à rêver à la bifarrerie de ma fituation, et au caractère d'Adèle. Je fûs bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui me cria, avec effroi: „Monfieur, ouvrez donc les yeux, vous me faites peur comme cela.“ — Je fouris de fa frayeur; pour la diffiper, et pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, je m'efforçai de lui parler; je lui demandai fi elle avait des frères et des foeurs? „Onze,“ me répondit-elle en faifant une petite révérence, „et je fuis l'ainée.“ — Quel age avez vous? — „Quatorze ans, et je m'appelle Françoife.“ — A chaque réponfe, elle faifait fa petite révérence. Votre père gagne-t-il bien fa vie? — „Oui; ah, fi ma mère „n'avait pas toujours peur de manquer, nous „ne ferions pas mal: nôtre malheur, c'eft

que

„que dans l'été les bouquets ne ſe vendent „rien, et que l'hiver toutes les Dames en „veulent, qu'il y en ait, où qu'il n'y „en ait pas." — Alors nous entendimes le chien aboyer, et toute la famille r'entra. Dès que le père et la mère purent m'appercevoir, ils appellerent Françoiſe, lui parlerent longtems bas, puis, s'approchant, ils me ſaluerent tous deux. Je leur dis combien Françoiſe avait eu ſoin de moi. — „C'eſt une bonne fille," dit le père en lui frappant doucement ſur l'épaule! — „Bah," reprit la mère, „pour„vu qu'elle perde ſon tems, c'eſt tout ce „quil lui faut." La petite mine de Françoiſe, qui s'était épanouie d'abord, ſe rembrunit bien vite. Combien les parens devraient craindre de troubler la joie de leurs enfans! Il me ſemble que je remercierais les miens, ſi je les entendais rire, ſi je les voyais contens; mais je me promis bien de dédommager Françoiſe. Sa mère s'aſſit près de moi; elle m'offrit une ſoupe; je la refuſai. Le bon père me propoſa une ſalade du jardin: „ho! une ſa-

„lade," me dit-il en riant, „comme vous „n'en avez jamais mangé!" — Ce visage brulé par le soleil, son corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur, m'inspiraient une sorte d'affection mêlée de respect; j'acceptai sa salade, pour ne pas le chagriner en la refusant. Françoise courut bien vite la cueillir; sa mère (Madame Antoine) me présenta ses autres enfans, quatre garçons et six filles. A chaque enfant, elle criait d'une voix aigre: *ôtez votre chapeau, Monsieur: faites la révérence, Mamselle*; et les petits de me saluer et de s'enfuir aussitôt. Le père dit à sa femme d'aller accommoder ma salade; il resta avec moi. Je lui demandai avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille? — „Avec mes fleurs," me dit-il; „quand elles réussissent nous sommes „bien: ma femme, comme vous avez vu, „gronde un peu, mais c'est sa façon, et „puis, nous y sommes faits; Françoise „chante, et cela m'amuse." — Combien gagnez-vous par an? — „Ma foi, je „vis sans compter; tous les soirs j'ajoute

„à

„à mes prières: *mon Dieu*, *voilà onze* „*enfans; je n'ai que mon jardin*, *ayez pi-* „*tié de nous*; et nous n'avons pas enco- „re manqué de pain.“ — Mais vous de- „vez beaucoup travailler? — „Dame, „faut bien un peu de peine; dans ma jeu- „neſſe il n'y en avait pas trop: à préſent „la journée commence à être lourde; mais „Françoiſe m'aide; elle porte les bouquets „à la ville; Jacques, le plus grand de „nos garçons, entend déjà fort bien nôtre „métier; les petits arrachent les mauvai- „ſes herbes; à meſure que je m'affaiblis, „leurs forces augmentent; et bientôt ils „ſe mettront tout à fait à ma place. Ah, „je ne ſuis pas à plaindre.“ — Quoi! lui dis-je avec une chaleur qui aurait été cruelle ſi elle avait été réfléchie, quoi! vous ne vous plaignez pas! onze en- fans . . . un jardin . . . et vous dites que vous êtes content? — „Oui,“ me répon- dit-il, „fort content! il ne nous eſt „mort aucun enfant, nous n'avons encore „rien demandé à perſonne; pourquoi nous „plaignez-vous? Vous autres grands, on

„voit bien que vous ne connaiſſez pas les „gens de travail: on a raiſon de dire que „la moitié du monde ne ſait pas comme „l'autre vit.“ — Que de réflexions ſe trouvent dans cet exemple de vertu et de modération! ſurtout pour moi qui ne me ſuis jamais trouvé heureux dans une poſition qu'on appelle brillante . . . Dans un élan de reconnaiſſance je ſerrai la main de ce bon vieillard: il n'avait pas prétendu m'inſtruire, et c'eſt peut-être pour cela que ſa ſageſſe avait ſi vivement frappé mon coeur . . . . Madame Antoine et Françoiſe apporterent une petite table, avec ma ſalade; le bon père avait raiſon, jamais je n'en avais trouvé d'auſſi bonne. Pendant ce leger repas, il me regardait avec l'air ſatisfait de lui-même; Madame Antoine et Françoiſe reſtaient debout devant moi, et quoique je fuſſe sûr qu'elles n'avaient rien de plus à me donner, elles ſemblaient attendre que je leur demandaſſe quelque choſe, et ſe tenir prêtes à me ſervir. Les enfans auſſi, ſe rapprochèrent peu à peu: je ne les effrayais plus. Le

père

père me demanda de venir voir ſon jardin; le terrein était ſi peu étendu, ſi précieux, qu'il n'y avait que de petits ſentiers où nos pieds pouvaient à peine ſe placer; nous marchions l'un après l'autre, et la famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous ſuivait, comme s'ils voyaient tous ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau ſi touchant, je trouvais quelque choſe de triſte à ne voir que des arbuſtes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, et impatiemment attendus pour les vendre. Cela me préſentait l'image d'une exiſtence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie et de toutes les variations de l'atmoſphère. C'était pour la première fois que je penſais que les inquiétudes du beſoin pouvaient être attachées à la croiſſance d'une fleur! J'abrégeai cette promenade qui me devenait pénible: en revenant près de la maiſon, j'appellai ma petite Françoiſe, et lui donnai un billet de cent francs pour s'acheter un habit: ſa mère le lui arracha des mains,

en difant qu'il fallait garder cela pour les provifions de l'hiver. J'y aurais penfé, lui répondis-je avec humeur, et prenant uni autre billet, je le donnai encore à ma petite Françoife: puis je donnai au bon père, de quoi habiller tous les enfans, en ajoutant que je defirais que ce fut l'ufage particulier de cette fomme. Je m'en allais; lorsque réfléchiffant que j'avais pu affliger Madame Antoine, en m'occupant plutôt du plaifir des enfans que des befoins du ménage, fentant que les inquiétudes d'une mère font encore de l'amour, que fon avarice n'eft fouvent qu'une fage précaution, je retournai vers elle, et ferrant fa main, je reviendrai, lui dis-je, pour les provifions de l'hiver. Ah! vous reviendrez; s'écria Françoife! Il reviendra, difaient les petits! Vous le promettez, dit le père? Ne nous oubliez pas, dit la mère! — Françoife tenait mon habit, le père une de mes mains, la mère s'était faifie de l'autre, les enfans fe preffaient contre mes jambes. En me voyant ainfi entouré de cette bonne famille, en

pen-

penſant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliai mes propres peines; et quoique tous mes chagrins vinſſent du coeur, je remerciai le ciel d'être né ſenſible. En les quittant, je revins tranquille par ce même chemin que j'avais traverſé avec tant d'agitation. Le jour était ſur ſon declin; j'admirai les derniers rayons du ſoleil; la paix de cette bonne famille avait paſſé dans mon âme: pour un moment, je me ſuis ſenti plus fort que l'amour, car j'ai penſé que ſi je ne pouvais pas être heureux ſans Adèle, au moins il pouvait y avoir, ſans elle, des inſtans de ſatisfaction. Plus calme, j'enviſageai ſa colère ſans exagération; et en repaſſant devant ſon appartement, je me dis, ſans humeur et ſans vanité: ſi elle m'aime, nous nous raccomoderons bientôt . . . . et ſi elle ne m'aimait pas! . . . ſi Adèle ne m'aimait pas! ah! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur.

P. S. Il eſt dix heures; on vient de me dire que Monſieur de Sénange était avec elle; je vais m'y préſenter encore; il eſt bien difficile que, chez eux, ils continuent longtems à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI.

Une heure du matin.

Je la quitte, Henri: c'est cet infernal cocher qui a tout dit; c'est sa mal-adroite indiscrétion qui m'a jetté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites; je vous prie, brulez toutes mes dernières lettres: j'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé, Monsieur de Sénange près d'elle; ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, eut l'air de les étonner l'un et l'autre; mais n'ayant aucun tort, je ne me suis point embarrassé, et me suis assez legèrement excusé de n'être point rentré pour diner. Monsieur de Sénange m'ayant froidement demandé où j'avais été, je lui répondis que, sans m'en appercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré assez tôt; je me mis à leur parler de Françoise, de son père, du jardin . . . .

pas la plus petite interruption de Monfieur de Sénange, ni même d'Adèle. Cependant, lorsque j'en fus aux adieux de cette bonne famille, je vis que je faifais quelqu'impreffion fur Monfieur de Sénange, qui me demanda fi j'avais foi aux compenfations? — Je ne le compris pas, et le lui avouai franchement. — Croyez vous donc, me dit-il, qu'on puiffe enlever une femme aujourd'hui, et réparer ce fcandale le lendemain en fecourant une famille? — Ce mot *enlever* m'éclaira auffitôt: je regardai Adèle, qui baiffa les yeux. Je vois, leur dis-je, qu'on vous a parlé d'une avanture à laquelle, peut-être, je me fuis livré fans affez réfléchir; mais vous me pardonnerez, j'efpère, de n'avoir pas héfité lorsqu'il s'agiffait d'arracher quelqu'un au dernier défefpoir: et fans attendre leur réponfe, je tirai de ma poche la lettre d'Eugénie, que je lus tout haut. A mefure que j'avançais, l'attendriffement de Monfieur de Sénange augmentait; Adèle même laiffa tomber quelques larmes; lorsque j'eus fini, il s'approcha de moi

en

en m'embraſſant: „c'eſt à vous à nous ex-„cuſer," me dit-il, „de vous avoir ſoup-„çonné, lorsque tant de généroſité vous „conduiſait: pardonnez-moi, mon jeune „ami; je vous aime comme un père, et „les meilleurs pères grondent quelquefois „mal à propos." — Pour Adèle, elle n'alla pas ſi vite, et, à travers ſes lar-mes, elle me demanda où j'avais placé cette Religieuſe? — Dès que j'eus dit qu'elle était partie le matin même pour l'Angleterre, elle parut ſoulagée, et re-ſpira comme ſi je l'euſſe délivrée d'un grand poids. Il fallait, me dit-elle, nous met-tre dans votre confidence, nous aurions partagé votre bonne action. — Ne me reprochez pas mon ſilence; il y a une ſorte d'embarras à parler du peu de bien qu'on peut faire. — Pourquoi? me ré-pondit-elle vivement, moi, j'en ferais exprès pour vous le dire. — A ces mots, ſoit que Monſieur de Sénange apperçut, pour la première fois, les ſentimens d'Adè-le, ſoit qu'effectivement quelque douleur ſoudaine le ſaiſit, il ſe leva en diſant

qu'il

qu'il n'était pas bien. Je lui offris mon bras pour descendre chez lui; il le prit sans me répondre. Adèle nous suivit; à peine fumes nous arrivés dans son appartement, qu'il se coucha et renvoya Adèle. En sortant, elle me salua de la main en signe de paix, et avec un sourire d'une douceur ravissante: je m'avançai vers elle; *Pardonnez-moi*, dimes nous tous deux en même tems. — Mais je fus obligé de la quitter aussitôt, car j'entendis Monsieur de Sénange qui m'appellait fortement. Cependant, lorsque j'approchai de son lit, il ne me parla point, il se retournait, s'agitait, et gardait le silence. Craignant de le gêner, j'allai m'asseoir un peu loin de lui, attendant toujours ce qu'il pouvait avoir à me dire: mais j'attendis vainement. Au bout d'une heure il me pria de me retirer, en ajoutant qu'il ne voulait pas me déranger, et que le lendemain il me parlerait — Que veut-il me dire? . . . S'il allait me demander de m'éloigner! . . ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, et jamais

mais je n'en aurai le courage. — Que ma ſituation eſt horrible! chacune des peines de l'amour parait la plus forte que l'on puiſſe ſupporter! A ce bal, lorsque j'ai penſé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs!... Hier, quand je la croyais malade, ſes ſouffrances m'abimaient, et ſon amour ne me ſemblait plus néceſſaire. Aujourd'hui, qu'il faudra peut-être la quitter, l'affliger! volontairement l'affliger! . . . . . jamais je n'en aurai la force . . . . jamais . . . .

LET-

LETTRE XXXVII.

Ce 9 Septembre 6 h. du matin.

Il n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte à coups redoublés. J'ai ouvert aussitôt, et l'on m'a dit de descendre bien vite, que Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie: je le trouvai sans aucune connaissance. Le chirurgien était près de lui: lorsqu'il r'ouvrit les yeux, je le tenais dans mes bras; il me fixa longtems, et regarda de même tout ce qui l'entourait, sans reconnaitre personne. — Le chirurgien me dit qu'il le trouvait fort mal, que son pouls était très mauvais, et qu'il fallait promtement instruire sa famille de son état. Je chargeai une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même: je sentis que ce n'était pas à moi à lui apprendre l'espèce de malheur qui la menaçait. —

Quel

Quel ſpectacle, pour une jeune perſonne ſenſible, que d'aſſiſter à la decompoſition effrayante d'un être qu'elle aime comme ſon père. — Monſieur de Sénange eſt défiguré, ſans mouvement, ſans parole; la douleur de cette malheureuſe enfant eſt déchirante, mais elle eſt ſans remords, au lieu que la mienne en eſt remplie. Adèle ne s'eſt pas apperçue de la peine qu'elle lui a cauſée; et moi, j'étais sûr qu'il ſe couchait mécontent. Il a vu ſes larmes: il a entendu ces mots délicieux: *moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire!* il en aura ſenti une douleur vive, qui peut-être a cauſé ſon accident. Comme il eſt récompenſé! il a épouſé Adèle, pour la ſauver du malheur; il m'a reçu comme un fils; et non ſeulement nous nous aimons, mais nous n'avons même pas eu la force de lui cacher nos ſentimens. J'ai bien beſoin que la connaiſſance lui revienne entièrement; qu'il ſache que nous l'avons toujours chéri, reſpecté; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui; et s'il doit mourir de cette mala-

maladie, au moins que ſon dernier regard nous béniſſe! . . . S'il doit mourir! que deviendra Adèle, qui l'aime ſi véritablement? Me ſera-t-il permis de m'affliger avec elle, de chercher à la conſoler? Son âge . . . . le mien . . . . . j'ignore les uſages de ce pays .... combien j'aurais beſoin de votre amitié et de vos conſeils!

LET-

LETTRE XXXVIII.

Ce 10 Septembre, 5 h. du matin.

On croit Monſieur de Sénange un peu mieux; ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il a reconnu Adèle, et lui a ſerré la main. Il a pluſieurs fois porté les yeux ſur moi, mais ſans le plus leger ſigne d'affection. Il m'accuſe sûrement: puiſſe-t-il avoir le tems d'apprendre combien mes ſentimens ont été purs. J'ai dit, il eſt vrai, à Adèle, que je l'aimais; ſa bouche a prononcé le même aveu: mais ce mot ſi tendre, ce mot, *je vous aime*, n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour? Un ami, qu'aurait-il demandé de moins? qu'aurait-il fait de plus? .... Certainement, Monſieur de Sénange eſt mieux; hier, il était tout à fait dans l'affaiſſement; cette nuit il a eu des momens de bon ſommeil. Adèle ne l'a pas quitté: dans les intervalles elle lui parlait, le raſſurait, cherchait à le diſtraire, tandis que j'étais dans un coin de la chambre, ſans oſer faire un mouvement dans la crainte qu'il ne m'entendit, que ma préſence

ne le troublât, et même que la vue d'Adèle ..... Qu'il eſt affreux d'être obligé de cacher ſes attentions, ſa douleur, à l'homme qu'on reſpecte le plus!

Adèle attend aujourd'hui les parens de Monſieur de Sénange; ſon intendant leur a fait part de l'état de ſon maitre; elle redoute fort cet inſtant, car elle ſait qu'ils n'ont ceſſé de le voir qu'à l'époque de ſon mariage; mais l'eſpoir de quelques petits legs les ramenera certainement. On a envoyé auſſi un courier à Madame de Joyeuſe: Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne auſſitôt. Comme elle va nous tourmenter! . . . Ah! mes beaux jours ſont paſſés: que je m'en veux de n'en avoir pas mieux ſenti le prix! . . Heureux tems où, ſeul entre Adèle et cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient ſans me ſourire: où lorsque je paraiſſais, ils ſemblaient me recevoir toujours avec un plaiſir nouveau — et je n'étais pas ſatisfait! . . .

LET-

LETTRE XXXIX.

10 Septembre, 9 h. du foir.

Il y a bien peu de changement dans la fituation de Monfieur de Sénange: à nos inquiétudes, malheureufement fi fondées, fe font joints les tourmens des parens qui, n'aimant point Monfieur de Sénange, importunent tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéreffer. Aujourd'hui, comme il était peut-être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à diner dans la chambre qui précède celle où il eft. J'obtenais de fa complaifance qu'elle prit quelque nourriture, lorfque nous fumes interrompus par un domeftique qui ouvrit, avec fracas, les deux battans de la chambre où nous dinions, pour annoncer la vieille Maréchale de Dreux, parente, fort éloignée, de Monfieur de Sénange, et qu'Adèle n'avait jamais vue. — „Je vois à votre occupation," nous dit-elle, „que mon

„coufin eſt mieux." — Adèle intimidée, eſſaya de lui rendre compte de l'état du malade. La Maréchale, que j'ai rencontrée plufieurs fois dans le monde, fit ſemblant de ne pas me reconnaitre, et dit à Adèle: „c'eſt ſûrement là Monſieur vôtre „frêre? il vous ſoigne de manière à tromper „vos inquiétudes." — Adèle, embarraſſée de ce nom de frère, ne répondit point; mais après quelques minutes, elle m'adreſſa la parole en me nommant *Milord*: la Maréchale feignit de ne pas entendre ce titre étranger, et continua à parler de moi comme du frère d'Adèle; alors il me parut convenable de lui dire que Monſieur de Sénange étant venu en Angleterre dans ſa jeuneſſe, il croyait avoir eu des obligations eſſentielles à ma famille. „J'ignorais ces détails," me répondit-elle avec aigreur, „car aſſûrément je n'étais pas née „lorſque Monſieur de Sénange était jeune." Il m'a attiré chez lui, ajoutai-je, et m'y a traité avec trop de bonté pour que j'aie ſongé à le quitter depuis qu'il eſt malade. — „Je ne blâme rien," répliqua-t-elle ſéchement;

„ment; „feulement vous trouverez bon que „ne fachant pas vos droits ici, et Monfieur „de Sénange étant à la mort, je cruffe que „fa femme ne voyait que fes proches pa„rens.“ — Adèle, avec plus de préfence d'efprit que je ne lui en foupçonnais, (mais l'orgueil bleffé eft un grand maitre) Adèle lui répondit que, tant que Monfieur de Sénange vivait, il pouvait feul donner des ordres chez lui: „mais fi j'ai le malheur „de le perdre,“ ajouta-t-elle, „alors, „comme vous le dites, Madame, je ne „verrai plus que mes proches parens.“ — La Maréchale l'eft à un dégré fi éloigné, qu'il aurait autant valu lui dire, *je ne me foucie pas de vous, et je ne vous verrai pas non plus.* Cependant, elle n'avait rien à répondre, car Adèle s'était fervie de fes propres expreffions; auffi refta-t-elle dans le filence, mais de fi mauvaife humeur, que certainement Adèle s'en eft fait une ennemie pour la vie. Il vint encore un grand nombre de parens, qui arrivaient tous avec un vifage de circonftance: à peine avaient-ils falué Adèle, qu'après

le premier compliment, ils allaient dans un autre coin de la chambre, chuchoter et ricaner entre eux: la Maréchale les appellait l'un après l'autre, parlait bas à chacun, riait aux éclats derrière fon éventail, et leur racontait fùrement par quelle jolie plaifanterie elle avait fait fentir à Adèle l'inconvenance de mon féjour dans fa maifon. Je n'en doutai pas, lorfqu'une de ces femmes, jeune cependant, (à cet âge, n'avoir pas d'indulgence!) vint à moi avec minauderie, et me parla d'Adèle en la nommant auffi ma foeur. Je ne daignai pas lui répondre, et elle courut bien vite chercher les applaudiffemens de ce groupe infernal. La pauvre Adèle était fi embarraffée, que les larmes tombaient de fes yeux: j'étais indigné, lorfqu'à mon grand étonnement, on annonça Madame de Verneuil qui, en me voyant, fe mit à rire et m'appella. — Je vous fupplie, lui dis-je tout bas, venez avec moi un inftant; je vous crois bonne, et voici l'occafion d'être généreufe. — Elle me fuivit fur la terraffe, où je lui racontai,

à

à la hâte, mon féjour chez Monfieur de Sénange, fes raifons pour m'aimer, et les impertinences de la Maréchale; venez au fecours de Madame de Sénange, ajoutai-je, ayez compaffion de fa jeuneffe. — „Convenez," me dit-elle, „que vous „êtes parti de chez moi avec une légèreté „qui me donne affez d'envie de vous tour„menter." — J'ai tort, mille fois tort; mais par garce ne faites pas une réflexion; j'ai trop fujet de les craindre: allons, venez, foyez bonne, lui dis-je en l'entraînant dans le fallon, où je la plaçai près d'Adèle. — Je tremblais pour fa première parole, car fi malheureufement une idée ridicule l'avait frappée, nous étions perdus . . . Mais par bonheur la Maréchale l'appella; et attirer fon attention, c'eft prefque toujours exciter fa mocquerie: elle lui parla longtems bas, et lui racontait fûrement fes gentilleffes, lorfqu'a ma grande fatisfaction, je vis Madame de Verneuil lui répondre fi férieufement, que bientot chacun fut fe r'affeoir, et reprit la gravité que le moment exigeait. Madame de

Verneuil retourna près d'Adèle, et lui dit, devant toute cette famille: — „Vous trouverez ſimple, ma couſine, que nous ayons „été fachés du mariage de Monſieur de Sé„nange; l'humeur nous a éloignés de lui; „mais vous ne devez pas en ſouffrir," ajouta-elle en élevant la voix; „et puis„que cette malheureuſe circonſtance nous „r'approche, j'eſpère que nous ne nous „éloignerons plus." — Adèle l'embraſſa; et dès lors la Maréchale et le reſte de la famille la traiterent avec plus d'égards. Mais Madame de Verneuil me fit bien payer cette obligation; car auſſitôt que le calme et la bienſéance furent rétablis dans le ſallon, elle m'ordonna de la ſuivre ſur la terraſſe. Après m'avoir encore perſiflé ſur la manière dont je l'avais quittée, elle me demanda ſi j'étais amoureux d'Adèle? — Non, aſſûrément! lui répondis-je gravement. — „Vous ne l'aimez donc „pas?" dit-elle en riant; „puisque vous „ne l'aimez pas, je vais la livrer à la „Maréchale." — Si fait, le l'aime, m'écriai-je, mais je n'en ſuis pas amoureux. —

„Ah

„Ah! vous n'en êtes pas amoureux? . . ." (en ſe retournant encore) „je vais . . ." — Hé bien oui, ſi vous le voulez, j'en ſerai amoureux; lui répondis-je en ſaiſiſſant ſes mains pour la retenir malgré elle: mais ayez pitié de ſon embarras et de ſa jeuneſſe. — „Et vous aime-t-elle? . . . ." — Non, certainement. — „Elle ne vous aime pas! . . . . „ſi donc, c'eſt une ingrate, et je l'abandon- „nerai . . . — Au nom du ciel, lui dis-je, n'abuſez pas de ma ſituation, je dirai tout ce qu'il vons plaira, pourvu que vous la ſauviez de cette Maréchale. — Alors s'aſſéyant, elle me dit, avec une majeſtueuſe ironie: „voyons ſi vous êtes digne de ma pro„tection? . . ." Mais ne voulant pas compromettre Adèle, craignant de piquer l'eſprit railleur de Madame de Verneuil, je me jettai dans des définitions, diviſions, ſubdiviſions ſur le dégré d'amour que je reſſentais, celui qui était permis, l'eſpèce d'amitié que j'inſpirais . . . . Plus je parlais, plus elle riait, ſe mocquait, et faiſait des queſtions ſi poſitives, avec un regard ſi pénétrant, me menaçant toujours de cette

maudite Maréchale, que je m'embrouillais comme un ſot, et me fâchais comme un enfant. Enfin, la douce et triſte Adèle vint nous avertir que tout le monde était parti. „Mais ils reviendront demain," dit-elle en regardant Madame de Verneuil avec timidité, et comme pour la prier d'être encore ſon appui Auſſi, malgré le beſoin qu'elle a de s'amuſer, y parut-elle ſenſible, et promit-elle de revenir le lendemain. Mais ſans conſidérer plus longtems le chagrin d'Adèle, elle nous quitta, en diſant qu'elle avait donné un rendez-vous d'affaires a l'opéra. — Quel horrible uſage, que celui qui force à recevoir les perſonnes qu'on aime le moins, et à ſe priver de ſes amis dans les momens où l'on aurait le plus beſoin de ſolitude et de conſolation.

LET-

LETTRE XL.

Ce 11 Septembre, 5 h. du matin.

Monſieur de Sénange étant moins mal hier au ſoir, Adèle conſentit à prendre un peu de repos. Je remontai auſſi dans ma chambre, en recommandant bien que s'il arrivait la moindre choſe, ou s'il me nommait, on vint auſſitôt m'avertir; car j'eſpérais toujours qu'il ſe ſouviendroit de moi, de mon reſpect, de mon attachement. Heureuſement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on eſt venu me dire qu'il venait de m'appeller. — Je courus chez lui: en me voyant, il me demanda où j'avais été tout ce tems? — Je ſerrai ſa main, en l'aſſurant que j'avais toujours été près de lui. — „J'ai donc „été bien mal, car je ne me rappelle pas . . . " et rêvant enſuite comme s'il cherchait à raſſembler ſes idées . . . „mon „jeune ami," me dit-il, „il ſe mêle à votre

„votre ſouvenir des ſentimens pénibles . . ;
„mais je veux les éloigner dans ces der-
„niers inſtans. Dites-moi, je vous prie,
„aſſûrez-moi, que vous ne m'avez point
„trompé... qu'Adèle m'aime encore ..." —
Je l'interrompis pour l'aſſûrer qu'elle n'a-
vait pas un reproche à ſe faire! — „Et
„vous?" me demanda-t-il. — Et moi?
repris-je en tombant à genoux près de
ſon lit, et moi! . . Je lui avouai mon
amour mes combats, ma réſolution de
fuir, et ſurtout la certitude que j'avais
acquiſe que, ni pour elle, ni pour
moi, cela n'était néceſſaire; et je vous
jure, lui dis-je, que vous êtes toujours
ce qu'elle aime le mieux. „Puis-je vous
„croire?" me demanda-t-il en me fixant
attentivement. Je l'aſſurai que j'étais vrai
avec lui, comme ſi je parlais à Dieu mê-
me! — „Je vous remercie," répondit-il
en s'attendriſſant; „Adèle pourra donc me
„dire adieu ſans rougir, et un jour ſe
„donner à vous ſans remords, et ſûre de
„votre éſtime: je vous remercie, je vous
„remercie," répéta-t-il pluſieurs fois très
vive.

vivement. — Je voulus le r'affurer fur fon état, mais il ne le premit pas. — „Je „fais que je n'en reviendrai point," me dit-il, „cependant, malgré moi, je „crains de mourir . . . . Mon jeune ami, „promettez-moi que, lorsque cet inftant „viendra, vous ne m'abandonnerez pas." — Je le lui promis en effayant encore de calmer fes efprits: mais lorfque je lui difais qu'il était mieux, il fouriait, et cependant fe répétait à lui-même qu'il mourrait, comme s'il eut craint de fe livrer à de fauffes efpérances, ou qu'il eut eu befoin de fe rappeller fon état pour conferver fon courage. Il me parla d'Adèle avec une tendreffe extrême. — „Je ne la recom„mande pas à vôtre amour," me dit-il, „mais j'implore vôtre indulgence . . . . „craignez votre févérité . . . elle eft jeune, „vive, étourdie à l'excès . . . Promettez „moi de ne jamais vous fâcher fans le lui „dire . . . la condamner fans l'entendre . . . „Rappellez-vous que dans ce moment cruel, „où, non feulement il faut quitter ce „qu'on aime . . . tout ce qu'on a connu . . .

mais

„mais où il faut encore ſe ſéparer de ſoi-„même . . dans ce moment je vous crois, „vous la donne, et vous ſouhaite d'être „heureux . . . au moins, que ſon bon-„heur ſoit ma récompenſe! . . ." — Il tremblait, ſoupirait, eſſayait de retenir des larmes qui s'échappaient malgré lui, et tenait ma main ſi fortement sérrée, qu'il m'était impoſſible de m'éloigner. Pour cacher l'impreſſion qu'il me faiſait, j'appuyais ma tête ſur ſon lit ſans lui répondre davantage, lorſqu'on vint lui dire que ſon notaire était arrivé. „Allez, mon jeune „ami," me dit-il, „j'ai quelques diſpoſi-„tions à faire; vous verrez que je meurs „en vous aimant et en vous eſtimant tou-„jours." — Je le quittai l'âme briſée; au bout d'une heure j'entendis pluſieurs voix m'appeller . . . Monſieur de Sénange venait d'être frappé d'une nouvelle attaque; elle fut moins longue, moins facheuſe que la première; mais il eſt reſté ſi faible, que le moindre accident peut nous l'enlever d'un moment à l'autre . . . .

De-

8. h. du ſoir.

Depuis cette ſeconde attaque, Monſieur de Sénange s'affaiblit à vue d'oeil; ſa tête même n'eſt pas trop à lui; il a des abſences fréquentes, pendant leſquelles il ne lui reſte que le ſouvenir d'Adèle, mon nom, qu'il répète ſouvent, et le regret de la vie qui le pourſuit lors-même qu'il ne peut plus connaitre le danger de ſon état. La pauvre Adèle ne ſe fait point d'idée de la mort; quand Monſieur de Sénange agit, ſe meut, parle, elle ſe raſſûre, et croit que les médecins ſe trompent; mais s'il reſte dans le ſilence, elle ſe déſole, l'importune, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorſqu'il s'endort, et l'image de la mort peut ſeule lui faire croire à la mort . . . . La pauvre enfant . . . dans quelques heures . . . . la pauvre enfant . . . .

C'eſt

Minuit.

C'eſt dans la chambre de Monſieur de Sénange que je vous écris; il repoſe dans ce moment, mais il eſt ſans aucune eſpérance. Adèle me fait une pitié extrême; elle a paſſé la journée à genoux dans les prières, et toujours je l'ai vue ſe relever un peu conſolée . . . Ah! c'eſt au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de ſa vie; c'eſt alors que l'athée, ſi l'athée, peut aimer, c'eſt alors qu'il doit ſentir le beſoin d'un Dieu! . . mais Monſieur de Sénange m'appelle . . . .
. . . . Le malheureux me demandait pour me recommander encore Adèle: à meſure que la vie le quitte, il ſemble s'attacher plus fortement à tout ce qu'il a aimé: il l'a appellée, nous a fait mettre à genoux près de lui, a parlé longtems bas ſans que je puſſe l'entendre, ſeulement j'ai diſtingué, pluſieurs fois, le nom de Lady B . . . . . Il eſt tombé aſſoupi

en

en nous parlant, Adèle a fait des cris ſi affreux, qu'il a fallu l'emporter de cette chambre, où elle ne le verra plus! . . . Je n'ai pas pu la ſuivre, car il m'a demandé de reſter près de lui jusqu'a ſes derniers momens, et ſûrement je ne le quitterai pas . . . .

---

7 h. du matin.

Il n'eſt plus! Henri; le meilleur des hommes a ceſſé de vivre: celui qui pouvait ſe dire: *il n'exiſte perſonne à qui j'aie fait un moment de peine.* — Ah! excellent homme! excellent homme. . . . .

LETTRE XLI.

Paris, 12 Septembre.

Je ne ſuis plus auprès d'Adèle, Henri; c'eſt dans mon hotel garni, c'eſt tout ſeul que j'ai a ſupporter mes regrets et mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, j'allai retrouver Adèle qui, en me voyant, devina bien la perte qu'elle avait faite, et ſe trouva fort mal. J'étais à genoux près d'elle, ſes femmes l'entouraient, lorſque tout à coup Madame de Joyeuſe entra, et, ſans remarquer l'état de ſa fille, me demanda ſéchement ce que je faiſais chez elle dans une pareille circonſtance? Je ne daignai pas lui répondre, et ſoutins toujours la tête d'Adèle, qui n'appercevait rien de ce qui ſe paſſait autour d'elle: ſa mère me repouſſa, en me diſant de lui laiſſer prendre des ſoins qu'il était trop deplacé que je lui rendiſſe: je ne ſouffris point qu'on m'ar-

m'arrachât Adèle dans cet état, et Madame de Joyeuſe vit bien qu'il était inutile de le tenter. Elle ſe promena bruſquement dans la chambre, attendant, avec impatience, qu'Adèle reprit ſes eſprits. Dès qu'elle lui vit ouvrir les yeux, elle lui reprocha vivement l'indiſcrétion de ſa conduite. Adèle la regardait d'un air égaré; mais auſſitôt qu'elle l'eut reconnue, elle cacha ſa tête ſur moi en fondant en larmes. „Finirez-vous bientôt cette ſcène „ridicule?" lui dit ſa mère, „vôtre mari „eſt mort, et la décence exige au moins „que vous paraiſſiez le regretter." — *Paraitre!* dit Adèle en levant les yeux au ciel. — „Oui," lui répondit ſa mère, „et il faut que Lord Sydenham ſorte à „l'inſtant de chez vous." — Furieux, j'allais lui répondre; mais Adèle ſerra ma main, et je m'arrêtai. — Cependant, il fallut m'en aller; Adèle même m'en pria, en me diſant tout bas qu'elle m'écrirait. Je la laiſſai donc ſeule avec cette mère qui ne l'a jamais vue que pour la tourmenter. Quel ſupplice! . . . Je revins dans un

accès de rage qui dure encore; puiſſe-t-il continuer longtems, car je redoute bien plus le calme qui lui ſuccédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive à l'inſtant, pour me prier de partir auſſitôt pour Neuilly . . . Cet homme en ignore la raiſon, mais il ajoute que toute la famille m'attend; *toute la famille!* que puis-je avoir de commun avec elle? Ah! c'eſt Adèle ſeule que je vais chercher.

LET-

LETTRE XLII.

Paris, Minuit.

Lorsque je ſuis arrivé à Neuilly, j'ai trouvé effectivement toute la famille de Monſieur et de Madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une ſi belle fête. Que nous ſommes biſarres, Henri! En entrant dans cette chambre, il me prit un ſaiſiſſement dont je ne fus pas le maître. Je regrettais Monſieur de Sénange, je le regrettais ſincèrement, et je ceſſai tout à fait d'y penſer: un froid mortel me glaça en appercevant Monſieur de Mortagne près d'Adèle; il ſemblait qu'il ne fut jamais ſorti de cette chambre, qu'il m'y attendait pour me braver, et me tourmenter encore. Je ſais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonſtance; mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le

devoir, les convenances, ſa mère, m'éloigneront. Le retrouver ainſi, fit renaitre tous mes ſentimens jaloux; je ne pouvais ni reſpirer, ni parler. Un notaire me dit, que Monſieur de Sénange avait ordonné que ſon teſtament ne fut ouvert que devant moi. On le lut tout haut; pendant cette lecture j'eſſayai de me calmer, ou au moins, de diſſimuler mon agitation. — Après avoir laiſſé toute ſa fortune à Adèle, Monſieur de Sénange faiſait quelques legs à des malheureux dont il prenait ſoin depuis longtems, et me nommait ſon exécuteur teſtamentaire, *eſpérant*, ajoutait-il, *que les perſonnes qu'il avait le mieux aimées, s'uniraient d'intérêt et d'affection après lui.* — A ces mots, j'ai vu Monſieur de Mortagne s'embarraſſer et regarder Madame de Joyeuſe, qui paraiſſait irritée: il m'a fixé auſſi; mais me yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, et qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie: nous ne nous ſommes point parlé; toutefois ſuis-je bien sûr que nos ſentimens nous ſont bien connus. — Par un codicile, Mon-

Monfieur de Sénange confeillait à Adèle d'aller paffer au couvent l'année de fon deuil, et demandait d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit folitaire dont il avait été frappé un jour; *dans cet endroit*, dit-il, *où le hafard ne pouvant conduire perfonne, le regret feul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laiffer inconnu.* L'ufage permettant de laiffer un préfent à fon exécuteur teftamentaire, il me donnait fa maifon de Neuilly, en me priant de ne jamais venir en France fans y paffer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait; car cette maifon me fera toujours chère. Les parens de Monfieur de Sénange, voyant qu'ils n'avaient plus rien à efpérer, partirent en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle voulut aller à l'inftant au couvent; fa mère refufa d'y confentir, mais la volonté de Monfieur de Sénange lui donna une réfolution qu'elle n'eut jamais ofé manifefter fans elle. Je la priai de me donner fes ordres, ou de permettre que j'allaffe les recevoir. Madame de Joyeufe voulut s'y oppofer encore;

 mais

mais Adèle fut encore courageuſe, et dit qu'elle me verrait avec plaiſir. Elle partit avec ſes femmes, er ſa mère s'en alla avec Monſieur de Mortagne . . . . Quelle union! . . . Je ſuis sûr que pendant tout le chemin, ils n'ont penſé qu'aux moyens de m'éloigner, de me perſécuter. Madame de Joyeuſe me hait, et la haine des méchans n'eſt jamais ſtérile! Ah! faudra-t-il lutter longtems avant d'être heureux? . . . Je quittai auſſi cette maiſon de deuil, mais j'y retournerai pour la triſte cérémonie. Adieu.

LET-

LETTRE XLIII.

Paris, ce 14. Septembre.

Je viens de rendre à cet excellent homme les derniers devoirs: j'ai répandu, sur sa tombe, des larmes bien sincères et qui, si les regrets, l'amitié, peuvent se sentir après nous, devaient pénétrer jusqu'à lui. Mon ame s'attache à cette espérance; car je l'avoue, Henry, je rejette tous ces systêmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort: j'ai besoin d'y croire; c'est la foi que veut la nature, et que toutes les religions adoptent pour se faire aimer. Oh non! je ne quitterai point Adèle sans espérer de la revoir . . . . Je reviens encore à ces paroles, que Monsieur de Sénange prononçait avec tant de simplicité: *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine!* . . .

Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux ſentimens! . . tous les jours de ces nombreuſes années ont été occupés, embellis, par le bonheur de tout ce qui l'approchait . . . Tous ces momens qui échappent à l'attention des hommes et compoſent l'eſtime de ſoi-même; ces momens réunis, ſont tous venus s'offrir à ſa mémoire, pour adoucir les maux attachés à la vieilleſſe. — Oh! heureuſe, mille fois heureuſe, la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pouvoir ſe dire, à ſa dernière heure: *il n'y a perſonne à qui j'aie fait un moment de peine!* . . . Paroles touchantes que j'aime à repéter, et qui ne ſortiront jamais ni de mon eſprit, ni de mon coeur!

LETTRE XLIV.

Paris, ce 15 Octobre.

Je n'ai point encore été chez Adéle; je crois devoir laiſſer paſſer ces premiers momens ſans chercher à la voir: ſi je n'étais que ſon ami, je ne l'euſſe pas quittée; mais j'avoue que mon coeur, à préſent, ne peut conſentir à prendre un titre auſſi différent de mes ſentimens. Lorsqu'Adèle eſt libre, je ne lui dois plus que de l'aimer avec paſſion, et jamais devoir n'a été mieux rempli. D'ailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter Madame de Joyeuſe? Adèle eſt libre, et dès lors, les petits myſtères, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Quand on aime Adèle, on n'a beſoin de tromper ni de flatter perſonne: elle ſeule, dans l'univers, a des droits ſur moi.

moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités, lui appartiennent, et seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre! . . . tous mes voeux seront satisfaits. — Elle m'écrira sûrement, pour m'avertir du moment où je pourrai la voir. Mais que le tems me semble long! je ne sais ni le perdre ni l'occuper. Pour me prendre quelques heures, j'ai voulu revoir les plus beaux monumens que Paris renferme; cependant, soit que cela tint à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus le piquant de la nouveauté, ils ne m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon père me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux, détruisant la curiosité sans m'instruire; il m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'Europe; et je pourrais dire que rien ne me serait nouveau, et que cependant tout m'est inconnu. — Pour achever le mécontentement où je suis de moi-même,

Dr.

Dr. Morris m'écrit que cette jeune Religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuyant le monde, et repoussant les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante, et la mort qui, dans son couvent, lui paraissait être la fin de ses peines, ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute, „que celui qui n'a pas l'âme „assez forte pour se soumettre à sa situation, „telle qu'elle soit, ne sera jamais heu„reux dans quelqu'état qu'on lui procu„re." — S'il était vrai, le plus doux espoir de la bienfaisance serait perdu! — Que je hais ces tristes vérités! on cherche à les apprendre, et on desire encore plus les oublier. —

LET-

LETTRE XLV.

Ce 1 Novembre.

Que d'obligations j'ai à ce bon Monſieur de Sénange, mon cher Henry; ſans lui, je ne ſais combien j'aurais encore paſſé de tems ſans voir Adèle; mais grace à l'amitié qui l'a porté à me nommer ſon exécuteur teſtamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les parens, et même malgré Madame de Joyeuſe. Hier, un notaire m'a remis des papiers qu'il fallait qu'Adèle et moi ſignaſſions; je lui ai donc écrit pour demander la permiſſion d'aller les lui porter; elle l'a accordée, et je ſuis parti dans une joie inexprimable de la revoir; en arrivant au couvent, on me fit monter dans le parloir de ſon appartement; elle courut à la grille, me donna ſa main à travers les barreaux; nous étions ſi émus que nous fumes quelques inſtans ſans pouvoir nous parler: aux premiers mots, ſa voix me

me pénétra, je m'arrêtais pour l'entendre; et quand je lui repondais, je voyais auſſi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus! Nous penſames à nôtre avenir, à nos gouts, à la vie que nous ménérions . . . . . Elle me pria d'être plus reſpectueux pour ſa mère, de la ſoigner davantage; — „Tout ce que vous lui direz „d'aimable," me dit-elle, „penſez que vous „me l'adreſſez, et que je vous en remercie; „effectivement, je ne ſerai tranquille que „lorsque vous lui aurez plu; car jusque „là, je crains toujours qu'elle ne prenne „quelques unes de ſes préventions, dont „enſuite il ſerait impoſſible de la faire re„venir." — J'ai promis tout ce qu'elle „m'a demandé; et lorsque je cédais a un de ſes deſirs, c'était en ſouhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux pour m'y ſoumettre encore. Nous paſſames ainſi trois heures ſans nous en appercevoir: je lui demandai à quoi elle s'occupait dans ſa retraite? elle me répondit qu'elle ſé'tait arrangée pour que ſa vie fut à peu près diſtribuée comme elle l'était à Neuilly! „Je „deſ-

„deſſine, joue du piano, travaille aux mê-
„mes heures,“ me dit-elle; „le tems ſi heu-
„reux de nos longues promenades, je le
„paſſe ordinairement à continuer les leçons
„d'Anglais que vous aviez commencé à me
„donner: quoique ſeule, je fais mes lec-
„tures tout haut; je repète le même mot
„jusqu'à ce que je l'aie dit préciſement com-
„me vous: l'Anglais a pour moi un char-
„me d'imitation et de ſouvenir que le Fran-
„cais ne ſaurait avoir; je ne l'ai jamais en-
„tendu parler qu'à vous, et quand je le
„prononce, il me ſemble vous entendre
„encore; chaque mot me rappelle vôtre
„voix, vos manières; c'eſt une ſource de
„plaiſirs inépuiſable! ſi jamais vous me
„menez en Angleterre, je ſerai bien fâ-
„chée d'y trouver que tout le monde par-
„le comme vous!“ — — Nous fumes
interrompus par Mesdemoiſelles de Mor-
tagne; en entrant, l'ainée appella Adèle
ma ſoeur; ce nom me fit treſſaillir:
Adèle remarqua mon émotion, et s'em-
preſſa de me dire, que l'uſage, dans les
couvens, était que les Religieuſes, entre
elles,

elles, fe nommaffent toujours ma foeur, pour exprimer leur union et leur égalité! — „A leur exemple," ajouta-t-elle, „les penfionnaires qui s'aiment d'une af-„fection de préférence, fe donnent quel-„quefois ce nom qui les diftingue parmi „leurs compagnes; et depuis l'enfance, „Mademoifelle de Mortagne et moi nous „nous nommons ainfi par amitié." — L'explication d'Adèle ne me fatisfit point, ce nom de foeur m'avoit fait une impreffion extraordinaire! je crois que l'amour m'a rendu fuperftitieux, je fuis tourmenté par une forte de preffentiment qui me trouble. Mademoifelle de Mortagne foeur d'Adèle! . . . j'en frémis encore.

LETTRE XLVI.

Paris, ce 18 Novembre.

L'etiquette du deuil, les obſeſſions de Madame de Joyeuſe, empêchent ſouvent Adèle de me recevoir; et craignant ſurtout l'aigreur continuelle de ſa mère, elle aime mieux reſter ſans me voir, que d'oſer avouer les ſentimens qui nous uniſſent. Cependant, à l'entendre, ma délicateſſe devrait toujours être ſatisfaite; car elle appelle *devoirs* les choſes qui me déplaiſent le plus. — Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me preſcrit, elle dit qu'elle ſe *ſacrifie* elle-même. — La peur quelle a de ſa mère lui paroit du *reſpect*, — Elle nomme *décence*, la ſoumiſſion qu'elle a pour les plus ſots uſages; et dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, et je ne ſuis jamais content. — La dernière fois que je l'ai vue, ſa mère était

était chez elle; j'ai vainement essayé de lui plaire; elle me répondait avec une sécheresse presque malhonnête. Je ne disais pas un mot qu'elle ne fut prête à le contredire; aussi retombions nous souvent dans des silences vraiment ridicules, et nôtre conversation ressemblait tout à fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardait, me souriait, et c'était assez pour me dédommager. Au bout d'une heure, Madame de Joyeuse prit son éventail, mit son mantelet et dit, en me regardant, qu'elle était obligée de sortir.. Je vis clairement que cela voulait dire qu'elle desirait ne pas me laisser avec sa fille... mais j'étais résolu de ne pas la comprendre, et je ne me dérangeai point . . . Elle espéra sûrement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, et elle lui demanda si ce n'était pas le moment de ses études? Adèle baissa les yeux, en répondant que non. — Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, repéta plusieurs fois qu'el-

le avait affaire . . . . réellement affaire . . . ſans qu'aucun de nous fit un mouvement pour ſe lever. — Enfin, elle me demanda ſi je n'avais pas l'intention d'aller à quelque ſpectacle? Je lui déclinai à mon tour un non fort reſpectueux . . . . auſſi, après avoir encore balancé longtems, fallut-il bien qu'elle ſe déterminât à partir. Nous reſtames dans le ſilence tant que nous la crumes ſur l'eſcalier, mais dès que nous la jugeames un peu loin, nous nous livrames à toute la joie que nous cauſait ſon départ. Adèle riait comme un enfant qui a échappé à ſon maitre; cependant, la peur fut plus forte que tous ſes ſentimens; ſon amour, ſa gaieté même ne purent lui donner aſſez de courage pour reſter avec moi. Elle me renvoya bien vite, en me recommandant ſurtout de tâcher de rejoindre ſa mère, et de la ſaluer en paſſant, afin de lui faire voir que je n'étais pas reſté longtems après elle. Je fus donc forcé de la quitter auſſitôt, et de faire courir mes chevaux pour r'attraper la lourde et brillante voiture de Madame de Joyeuſe.

En

En me voyant, elle ſortit presque ſa tête hors de la portière, pour s'aſſurer apparemment ſi c'était bien moi: je lui ſis une révérence, qu'elle ne me rendit pas...— Rentré chez moi, je me mis à rêver à la crainte affreuſe qu'elle inſpire à ſa fille, j'étais bleſſé qu'Adèle m'eut renvoyé ſi promptement, qu'elle eut penſé à me dire de ſaluer ſa mère; cette petite fauſſeté me déplaiſait . . . Près d'elle, ſa gaieté m'amuſe; je penſe comme elle, j'agis comme il lui plait; mais dès que je ſuis ſeul, la réflexion change toutes mes idées: je me fâche contre elle, contre moi, je ſuis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVII.

Paris, ce 12 Decembre.

J'avais bien preſſenti, Henry, que la mort de Monſieur de Sénange ſerait le commencement de mes véritables peines; et cependant je devais croire qu'Adèle libre, et Adèle m'aimant, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Ce matin, ella m'a fait dire de paſſer chez elle tout de ſuite: j'y ai couru auſſitôt, et lui ai trouvé un air embarraſſé que je ne lui avais jamais vu; elle m'avait envoyé chercher pour me parler, diſait-elle, et cependant elle n'oſait me rien dire. — Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche . . . . ſe taiſait . . . . me paſſait ſes mains à travers la grille . . . . héſitait . . . . allait enfin parler, et s'arrêtait encore. — Je ne ſavais que penſer de tant d'émotion: plus elle paraiſſait agitée, plus je deſirais d'en connaitre le motif: mais, ou elle ſe taiſait,

taiſait, ou elle ne retrouvait d'expreſſions que pour dire qu'elle m'aimait et m'aimerait toujours!... elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait: *toujours! toujours!*.. diſait-elle vivement — je n'en doute pas, lui répondis-je . . . Ces ſeuls mots lui rendirent ſon embarras, ſon ſilence: ſes yeux même ſe remplirent de larmes . . . . Je ne pouvais plus ſupporter cette incertitude, mais je la ſuppliais vainement de s'expliquer; elle m'aſſurait ſeulement de ſa tendreſſe, et mettait tant de paſſion dans la promeſſe de ſon amour, que je la regardais quelquefois pour m'aſſurer ſi elle était bien devant mes yeux; car ſes proteſtations ſi répétées annonçaient quelque choſe de ſiniſtre: elles avaient l'accent d'un adieu . . . Son trouble m'avait gagné au point que, ne ſachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, ſi elle ſe portait bien? elle répondit que oui, et je reſpirai un moment comme ſi je n'avais plus de chagrins à redouter . . . . malheureux que je ſuis! . . . Cependant, mon inquiétude devenant un ſupplice, Adèle

fit un effort ſur elle-même pour m'apprendre que ſa mère était venue la veille, et l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance et de plaiſanterie qui reſſemblait plus à l'amitié que cette diſtance reſpectueuſe dans laquelle elle l'avait toujours tenue. — Hé bien! m'écriai-je fatigué de toutes ces diſtinctions? — „Hé bien!" répondit-elle, „ma mère m'a demandé ſi vous reſteriez „longtems ici? ne lui ayant rien répon„du; elle a demandé ſi j'avais imaginé de „vous épouſer? je n'ai encore rien dit, „et elle a ajouté que ce ne ſerait jamais „de ſon conſentement; que vôtre carac„tère ſerait le tourment de ma vie: elle „a peint vivement le malheur de ſe trou„ver en pays étranger, ſans amis, ſans „parens, et n'ayant ni conſolations ni „ſoutiens." — Tout ce que j'avais de force en moi, était employé à me contraindre; car, dès que je paraiſſais fâché, Adèle retombait dans le ſilence, et alors il fallait encore des heures pour l'engager à le rompre: enfin elle me dit, „que ſa „mère lui avait avoué que, depuis long-

„tems,

„tems, elle lui deſtinait pour mari un „jeune homme qui réuniſſait tous les „avantages de la naiſſance, de la fortune, „et des talens. . . .“ — Quel eſt ſon nom, lui dis-je avec un emportement dont je n'étais plus maître? — Elle me répondit qu'elle l'avait demandé. — Comment trouvez vous qu'elle l'ait demandé? apparemment pour ſe décider enſuite . . . Et qui croyez-vous que ce ſoit? . . . Monſieur de Mortagne? . . . . Oui, c'eſt lui! comme je l'avais deviné: Monſieur de Mortagne! repris je preſqu'étouffé par la colère . . . . „Mon ſeul ami, remettez-vous,“ me dit-elle, „ou ſans cela je ne pourrai plus „vous parler.“ Elle me répétait qu'elle m'aimait, avec une affection que je ne lui avais jamais vue; mais toutes ſes proteſtations ne pouvaient me rendre le bonheur; j'étais appuyé ſur la grille ſans pouvoir dire un mot, ni même la regarder: un poids immenſe m'accablait; elle parlait, et je ne l'entendais pas. Enfin elle ſe leva, et m'appella très fort, comme ſi j'euſſe été bien loin d'elle. Le ſon de ſa voix me

caufa une douleur aigue qui me pénètre encore; parlez tout bas, lui dis-je, parlez tout doucement. — Alors, il faut lui rendre juftice . . . Alors elle fit tout au monde pour me rendre plus tranquille, et fe r'approchant de moi, comme fi elle eut été près d'un malade affaibli par de longues fouffrances, elle m'appellait à voix baffe, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers! . . . . mon coeur l'entendait, peu à peu ce grand orage fe calmait, lorfque malheureufement elle prononça le nom de *mari;* ce titre me rendit toute ma fureur; c'eft le feul auquel Monfieur de Mortagne prétende, car il ne fe donne pas la peine de l'aimer, c'eft fa fortune qu'il époufe, fon rang qu'il lui offre. — Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laiffai aller à toute mon humeur, l'accufai de perfidie, de vanité; je ne fais jufqu'où aurait été mon emportement, fi fes larmes ne m'avaient pas tout à coup arrêté: elles tombaient en abondance, et femblaient adoucir ma bleffure . . . Dès qu'elle me vit

vit plus tranquille, elle preſſa mes mains de nouveau, les porta à ſes yeux; elle paraiſſait aimer à en eſſuyer ſes pleurs; mais elle s'arrêta comme ſi elle avait encore quelque choſe à m'apprendre ... Alors, je l'avoue, Henry, ſurpris qu'il lui reſtât de nouvelles peines à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de ſe hâter, et de tout dire. — „Ma „mère," reprit-elle, „me vanta longtems „les avantages de ce mariage, mais je l'ai „refuſé." — Ah! ce mot me rendit mon amour et ma ſoumiſſion; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer ma violence, mon humeur: je me reprochais ſi cruellement de l'avoir affligée, que je la priai même de ſe venger, de me punir ... mais la cruelle, abuſant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empreſſa d'ajouter que ſa mère n'avait paru, ni étonnée, ni fâchée de ſon refus, et lui avait ſeulement demandé de voir Monſieur de Mortagne comme un parent à qui elle devait des égards .... „Ma mère," continua-t-elle, „m'a dit que je croyais vous ai-

„mer,

„mer, et qu'elle ne le penſait pas; que j'é-
„tais convaincue de ne jamais aimer Mon-
„ſieur de Mortagne, et qu'elle était perſua-
„dée du contraire; *ne diſputons pas ſur ce*
„*point*, m'a-t-elle dit en riant: *voyez-les*
„*également tous deux; paſſez l'année de votre*
„*deuil à comparer, à réfléchir, et au bout de*
„*ce tems, celui que vous préfererez aura mon con-*
„*ſentement.* J'aurais bien deſiré la refuſer:
„mais tremblant de la fâcher, craignant de
„vous déplaire, j'ai ſeulement oſé lui deman-
„der un jour pour réfléchir: voyez, dictez
„ma réponſe." — Que pouvais-je dire?
c'était moi alors qui gardait le ſilence: il
m'était également impoſſible de donner ou
de refuſer mon aveau à un pareil arrange-
ment... Cependant, elle me peignit ſi vi-
vement la terreur que ſa mère lui inſpire,
me répéta tant de fois qu'elle m'aimait, que
moi, faible créature, redoutant de l'affliger,
je fermai les yeux, et m'en rapportai à el-
le... Le croiriez-vous? au lieu de s'effra-
yer des peines qu'elle allait me cauſer, de ſe
trouver plus à plaindre que moi, elle a paru
bien aiſe; et ſaiſiſſant auſſitôt une permiſſion
que

que je n'avais pas même prononcée, elle m'a remercié . . . . oui! remercié! . . . l'ingrate! . . . J'avais été ſi cruellement agité, que le ſon de ſa voix, ſon ſilence, ſes paroles, me bleſſaient également. . . . Cependant je ne pouvais m'éloigner d'elle; je reſtai longtems ſans dire un mot, ni permettre qu'elle me parlât; mes penſées; mes ſouffrances même avaient encore une ſorte de vague que je craignais de fixer; le chagrin, l'inquiétude, n'avaient pas marqué leur place dans mon âme, et il me ſemblait que tant que je reſterais près d'elle, je pourrais encore être heureux, mais que ſi une fois je m'en allais, tout ſerait fini pour moi . . . . . Cependant, il fallut bien la quitter, et je partis éprouvant déjà toutes les horreurs de la jalouſie.

LET-

LETTRE XLVIII.

Paris, ce 13 Janvier.

Je ne vous ai pas ecrit depuis quelques jours, mon cher Henry, parceque je ſuis trop mécontent; mes réſolutions varient preſqu'auſſi rapidement que mes penſées ſe ſuccèdent; je ne me reconnais plus. — Après vous avoir mandé la faibleſſe avec laquelle j'avais conſenti à ce qu'Adèle revit Monſieur de Mortagne, je reſtai tout le jour à rêver à ſa ſituation, à la mienne: je ne ſavais encore à quoi m'arrêter, lorſque le lendemain je retournai à ſon couvent; j'y allai lentement; c'était la première fois que je ne me hâtais pas d'y arriver. En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un ſuperbe cheval qui frappait la terre, rongeait ſon mords, et ſemblait bruler de partir . . . . . Il eſt ici depuis longtems, me dis-je interi-

terieurement, car un inſtinct ſecret m'avertiſſait que cette voiture appartenoit à Monſieur de Mortagne . . . . Je montai l'eſcalier avec une répugnance extrême, et cependant j'avançais toujours; j'allais entrer dans le parloir, lorſque je fus arrêté par des rires éclatans, à travers leſquels je reconnus la voix d'Adèle! ſa gaieté me fit redeſcendre quelques marches qu'il fallut remonter pour ſuivre le laquais qui m'avait annoncé. — Je trouvai Monſieur de Mortagne avec un gros chien, qui était la cauſe de tout ce bruit; ſes ſoeurs étaient avec Adèle dans l'interieur du parloir; après les premières révérences, la plus jeune d'elles pria ſon frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits; et voilà le chien faiſant ſentinelle et toutes ces bétiſes qui ne devraient amuſer que des enfants; Meſdemoiſelles de Mortagne s'en divertiſſaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus . . . . elle me regardait avec inquiétude; la joie de ſes amies, les peines que prenait leur frère n'attiraient plus ſon attention; c'était même avec effort

effort que ſa politeſſe la forçait quelquefois à ſourire . . . Déjà me diſais-je, elle ſe contraint pour moi . . . . Encore un jour elle s'en cachera peut-être; de la crainte à la diſſimulation, il n'y a qu'un pas! — Le ſérieux avec lequel je regardais le maître et le chien, fit cêſſer bientôt ce badinage; d'ailleurs, l'impatient cheval ſe faiſait toujours entendre, et les cris continuels du palfrenier avertiſſaient aſſez de la peine qu'il avait à le contenir; Adèle en fit la remarque ſans trop ſavoir ce qu'elle diſait . . . . Monſieur de Mortagne ſe leva auſſitôt, et partit avec empreſſement, lui jettant un regard qui diſait: *je ne gêne perſonne moi, je ne ſuis point jaloux....* ſi jeune, point jaloux! . . . . il a donc déjà renoncé à l'amour! Adèle, vous ſuffirait-il d'être aimée ainſi? — Ses ſoeurs coururent à la fenêtre pour le voir partir — Je l'éntendis qui fouettait, arrêtait, excitait ſon cheval; elles détournaient ſa vue, lui diſaient de prendre garde; mais ni leur peur, ni leurs cris, ne purent engager Adèle à ſe déplacer; elle

elle resta assise près de moi. — Si je n'avais pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez vous restée? . . . . „Non," me repondit-elle, „je crois que par curiosité „j'aurais été à la fenêtre." — Oui, lui dis-je, par curiosité; et Monsieur de Mortagne aurait cru que c'était lui qui vous attirait. — Quelques minutes après, ses soeurs nous laisserent seuls — comme Adèle était embarrassée! . . . je pris sa main et la baisais en soupirant! . . . . „Je n'ai „rien à me reprocher," me dit-elle, „et „cependant je ne suis plus contente. . ." — Sa douceur me toucha; je n'envisageai plus que la crainte que sa mère lui inspire: je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la r'assurer, à la consoler! — „Si vous saviez," me dit-elle, „comme vous êtes différent „de vous même; lorsque vous êtes entré, „vôtre visage était si sévère!" . . . Avant que j'arrivasse, lui répondis-je en souriant, vous étiez si gaie! . . . elle sourit à son tour, mais ce rire avait quelque chose de triste et de doux qui me pénétra. —

„J'avoue," reprit-elle, „que je ne ſuis „aſſez forte, ni pour déplaire à ma mère, ni pour vous fâcher . . ." — Elle rêva longtems, et finit par me propoſer de ne jamais voir Monſieur de Mortagne qu'en ma préſence. J'adoptai cette idée avec une tendre reconnaiſſance; nous nous ſéparames ſatisfaits l'un de l'autre, et nous aimant, je crois, plus que jamais. — Huit jours après, Adèle m'écrivit que Monſieur de Mortagne lui ayant fait demander ſi elle ſerait chez elle le ſoir, elle me priait de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact, mais il arriva preſqu'en même tems que moi, et parut étonné de me rencontrer: cependant, ſe remettant auſſitôt comme un homme maître de ſes paſſions, ou plutôt n'ayant déjà plus de paſſions, il fit quelques complimens à Adèle, qui lui répondit avec une ſechereſſe que je n'approuvai point . . . Ne pourra-t-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire? et aura-t-il toujours à ſe plaindre ou à ſe louer d'elle? je comptais lui en faire quelques reproches dès que nous ſerions ſeuls; mais ſoit

qu'il

qu'il eſpérât reſter après moi, ou s'amuſât à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la ſupérieure la demandait . . . Alors il fallut bien que nous ſortiſſions en même tems; il ſauta plutôt qu'il ne deſcendit l'eſcalier, ſe jetta dans ſa voiture, et partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à ſa fenêtre; et me ſalua comme ſi elle m'eut dit: *j'ai attendu qu'il n'y fut plus pour me montrer* . . . Combien je lui ſus gré de cette petite attention! . . . que la plus legêre préférence laiſſe de douceur après elle! En quittant Adéle, ma raiſon avait beau me dire, *que cette froideur était trop loin de ſon caractère pour durer . . . qu'elle paſſerait bientôt; et que ſi Monſieur de Mortagne s'obſtinait à la voir, il finirait par en être ſupporté* . . . . Adèle à la fenêtre, et n'y venant que pour moi, détruiſait toutes ces réflexions. Mais hier, elle m'écrivit qu'il devait encore venir. — Je ne reçus ſa lettre qu'à l'heure même où il devait être déjà chez elle; j'y allai déteſtant le

rôle que ma complaiſance avait entrepris. — En effet, quelle lâcheté de lui permettre de le recevoir ſi j'étais inquiet; et ſi je n'étais point jaloux, pourquoi ne pas ôſer les laiſſer enſemble? . . . . Vingt fois je fus au moment de retourner, et cependant j'avançais toujours, mes ſentimens changeaient, ſe heurtaient, et n'en devenaient que plus douloureux! . . . En entrant chez elle, je remarquai que Monſieur de Mortagne regarda pluſieurs fois ſes ſoeurs en riant d'un air mocqueur: mon humeur augmenta, mes ſoupçons ſe renouvellerent; Adèle auſſi me demanda de mes nouvelles d'une voix aſſurée que je ne lui connaiſſais pas, et lui-même s'aviſa de m'adreſſer pluſieurs fois la parole... Il me ſembla qu'il régnait entre eux une aiſance, une facilité de converſation, qui me confondaient . . . Elle ſe fit apporter un deſſin qu'elle venait de finir; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejetta ſes éloges, mais ſi faiblement, qu'on ſentait bien que la flatterie ne lui déplaiſait pas... D'ailleurs, pourquoi lui faire connaitre

ſes

ſes talens, ſi elle ne deſire pas lui plaire? . . . Non, Henry, non, je ne ſouffrirai pas qu'elle le revoie . . . cette recherche de ne le recevoir que devant moi n'eſt qu'une ruſe de femme; j'entends ce qu'elle dit, mais ſais-je ce qu'elle penſe? . . Pour achever de me tourmenter, ſa mère arriva peu de tems après moi, et dit à ſa fille qu'elle avait à lui parler: je me levai pour les laiſſer libres, Monſieur de Mortagne fit auſſi un mouvement pour s'en aller; mais Madame de Joyeuſe lui dit de reſter . . . Indigné, j'allais me r'aſſeoir, peut-être même faire une ſcène ridicule, lorſqu'Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, et me pria de revenir aujourd'hui . . Sa terreur me fit pitié; mais je reviendrai; et certes je ne me laiſſerai pas jouer plus longtems . . . elle ne le reverra jamais! . . . Que peut lui faire la colère de ſa mère? elle n'en dépend plus . . . Si je dois l'épouſer un jour, mon opinion, mon eſtime ſeules doivent la conduire, je lui propoſerai de venir à Neuilly, d'y paſſer avec moi le

tems de fon deuil; fi elle me refufe, c'eft qu'elle ne m'aura jamais aimé! . . . mais auffi fi elle y confent! . . . infenfé! fi elle y confent; fouffriras-tu qu'elle manque à des convenances que les femmes doivent toujours refpecter? . . . Ah! je ne ferai jamais heureux, ni avec elle, ni fans elle! . . . .

LET-

LETTRE XLIX.

Neuilly, 22 Janvier, minuit.

Je l'ai revue, et comme à l'ordinaire elle a voulu essayer de me toucher par sa douceur, de me seduire par ses larmes; mais je m'étais armé de courage, et j'ai sçu leur resister. J'ai exigé qu'elle ne revit jamais Monsieur de Mortagne: „Adèle, lui dis-je, „ma chère Adèle, n'écoutez plus de vai„nes frayeurs, une fausse timidité! con„sentez à declarer à votre mère les senti„mens qui nous unissent.“ — *je n'oserai jamais.* — „Adèle, je vous aime de tou„tes les forces de mon âme, je vous ai„me plus que moi, plus que la vie; mais „je ne puis souffrir ce partage d'interêt. „Ma jalousie vous offense, me degrade, „cependant je ne saurais m'empecher d'être „inquiet.“ — Alors nous entendimes le bruit d'une voiture, car depuis que Mada-

me de Joyeuſe veut ſacrifier ſa fille une ſeconde fois, elle l'obſède ſans ceſſe, et le matin, l'après diner, le ſoir, quelque ſoit l'heure où j'arrive, elle accourt toujours ſur mes pas. — „Voilà vôtre mère,“ m'écriai-je; „ce moment eſt peut-être le „dernier. Prononcez que vous ne reverrez jamais Monſieur de Mortagne, ou „dites moi de vous fuir ſans retour.“ — *ma mère me fait trembler.* — Je n'en entendis pas davantage, et ſautai l'eſcalier ſans ſavoir ce que je faiſais.

Decidé à me guerir d'un amour auſſi faiblement partagé, je courus à mon hotal garni demander des chevaux, et je partis pour l'Angleterre. John voulut vainement repréſenter, demander quelques heures pour faire des paquets. Pas une minute, lui dis-je; donnez tout ce que je ne puis emporter et marchons. Cependant je n'avais pas fait deux lieues que l'envie de ſavoir ce que deviendrait Adèle me tourmenta. D'ailleurs, je voulais bien l'abandonner, mais certes je ne conſentais

pas

pas à la cèder à Monſieur de Mortagne, et j'étais determiné à lui arracher la vie plutôt que de la lui voir épouſer. Dans cette agitation je revins ici. Cette maiſon m'appartient, ainſi j'en puis diſpoſer. Lorsque j'y ſuis arrivé j'ai fait venir les gens de Monſieur de Sénange que j'ai tous gardés. — „Des raiſons particulières, leur ai-je dit, „font que je ne veux point qu'on ſache mon „ſéjour ici. Si il vient à être connu ce ne „pourra être que par l'un de vous, et je „vous chaſſerai tous. (Alors ils ſe regarderent les uns les autres comme ſuſpectant chacun leur ſidelité commune) „mais ſi je „parviens à être ignoré je vous recompen„ſerai tous“ — ils ſe regarderent de nouveau, en ſe faiſant par ſigne de mutuelles recommandations, et en s'en allant j'entendis qu'ils ſe promettaient d'être diſcrets, ainſi j'eſpère qu'ils le feront.

Me voilà donc encore une fois dans cette maiſon où j'ai eprouvé des ſentimens ſi vifs, des peines ſi extrêmes!

Je ne fuis encore entré que dans l'appartement que j'occupais. Je redoute de voir celui de Monfieur de Sénange, la chambre d'Adèle. Je le crains d'autant plus que j'avais expreffément défendu qu'on changeât la moindre chofe même dans l'arrangement des meubles. Les habitudes de Monfieur de Sénange feront confervées, fes gouts refpectés. Il faut garder bien peu de mémoire des morts pour déranger fans fcrupule tout ce qui les rappelle. On ne fait pas foi-même ce qu'on perd de petits fouvenirs, d'impreffions douces, combien on affaiblit fes regrets, en changeant le féjour qu'ils ont habité.

Adieu, je ne fermerai point cette lettre et je vous ecrirai, fans ordre, fans fuite, un journal de mes projets, de mes inquiétudes, ce que j'apprendrai d'Adèle, enfin ma vie. Trop heureux fi je puis un jour retrouver mon indifference.

J'ai

23 Janvier, 6. h. du foir.

J'ai revu ces jardins. Il n'y a pas un arbre qui ne m'ait rappellé Adèle. Ses petites joyes lorfque, plus diligente que moi, elle arrivait de meilleure heure pour voir le travail des ouvriers, que paffée dans l'isle elle gardoit le bateau, attendant fur le rivage que je paruffe à l'autre bord: alors fe mocquant de ma pareffe, de mon embarras, elle me faifait des signes preffans de venir la trouver. Quand je lui montrais le bateau qui était attaché près de l'isle, j'entendais les éclats de ce rire frais et gay qui paffe avec la première jeuneffe. Elle me difait un leger adieu, partait comme pour ne plus revenir, mais s'arêtait de manière à ne pas me perdre de vue, fe cachait derrière les arbres, croyant que je n'appercevrais pas le tranfparent de fa mouffeline blanche, de fa robe de neige. Puis elle venait me faluer, feignant de me voir pour la première fois. Puis enfin elle m'envoyait le bateau; j'allais la joindre . . . . . ! joyes innocentes!

tes! plaiſirs ſimples qui me pénétraient de bonheur! plaiſirs que je me rapelle tous!

For oh! how vaſt a memory has love!

Suis-je donc condamné à vous perdre ſans retour?

---

24 Janvier, à midi.

Je n'ai ſçu ce que faiſais en venant dans cette maiſon. Etait ce pour oublier Adèle? eſt-ce ici que je me promettais de la haïr? ici, où elle m'a dit qu'elle m'aimait, et où j'ai juré d'être à elle juſqu'à mon dernier jour.

Ce matin je ſuis entré dans la chambre où Monſieur de Sénange eſt mort. Les fenêtres en étaient fermées. Une obſcurité religieuſe couvrait ce lit où il a rendu les derniers ſoupirs. Je m'en ſuis approché, et là une voix ſecrette, ma conſcience peut-être, m'a répété les paroles qu'il m'a dites avant de mourir .... le pardon qu'il m'avait accordé ſous la condition de

ren-

rendre Adèle heureuſe, d'être plus indulgent . . . . ai-je rempli ma promeſſe? cet excellent homme m'aprouverait-il? . . . je ſuis ſorti lentement de cette chambre. Ma colère étoit paſſée. Je n'étais plus que le défenſeur d'Adèle et le juge ſevère de moi-même.

J'ai été dans l'isle voir le monument qu'elle a fait élever à la mémoire de Monſieur de Sénange. Un obelisque très ſimple couvre ſa tombe, ſur laquelle elle a fait graver ces mots:

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.

et moi, que lui dirais-je? que puis-je me répondre?

à deux heures.

Je viens d'ordonner à John de prendre un cheval à la poſte, et d'aller deſcendre à Paris dans l'hôtel garni que j'occupais, faiſant ſemblant de venir chercher quelque choſe qu'il eut oublié, mais en effet pour s'in-

s'informer adroitement ſi Adèle avoit envoyé chez moi, et ſavoir ce qu'elle faiſoit. En attendant le retour de John je vais promener ma triſteſſe dans la campagne. Quoique le tems ſoit ſuperbe, l'hyver eſt dans ſa rigueur. Une viſite à la famille de Françoiſe ſera sûrement bien reçue, et peut-être leurs viſages ſatisfaits me rendront-ils plus tranquille.

Paris, 10 h. du ſoir.

En revenant de chez Françoiſe, en entrant dans la cour, j'ai vu ſur le ſable les traces d'un caroſſe. Les sillons me prouverent qu'on n'était pas entré dans la maiſon, mais que la voiture s'était arrêtée à la grille du jardin, et delà avoit gagné la cour des écuries . . . . Henry! mocquez vous encore de l'amour malgré l'invraiſemblance d'une pareille viſite, mon coeur, mes yeux mêmes, me diſaient que cette voiture appartenait à Adèle. J'entrai avec pré-

précipitation dans le jardin, et je l'aperçus, ſuivie de deux de ſes femmes, qui prenait le chemin de l'isle. Je courus la joindre. Elle ne m'attendait pas. En me voyant, elle jetta un cri, et la paleur couvrit ſon viſage. Lorsqu'elle eut repris ſes ſens elle me dit qu'on lui avait aſſuré que j'étais parti pour l'Angleterre. Je baſſai ma tête ſur ſes mains — „Adèle," lui dis-je, „qu'avez vous réſolu?" — *rien. Je me déſeſpérais de vôtre départ, et vous croyant abſent, je venais ici pleurer Mr. de Sénange et les jours de mon bonheur* — „aurez vous du courage? — *je n'en trouve pas contre ma mère. Ne me rendez pas malheureuſe; ayez pitié de ma faibleſſe*, me dit-elle, en ſe mettant preſqu'à genoux devant moi. Je la prenais vivement dans mes bras pour la relever, quand je me ſentis arrèter par une main étrangère, et me retournant je vis encore Madame de Joyeuſe mais tranſportée de fureur. Elle avait été au couvent y avait appris qu'Adèle venait de partir pour Neuilly, et l'avait immédiatement ſuivie — — *vous aux pieds*

de

de Lord Sydenham! s'écria-t-elle — Adèle retomba à genoux devant ſa mère, et avec une voix qu'on entendait a peine — *ma mère*, lui dit-elle, *je l'aime. Il vous reſpectera auſſi, n'en doutez pas. Je vous ai obéi une fois ſans reſiſtance; récompenſez moi aujourd'hui en faiſant mon bonheur.* — Madame de Joyeuſe jura qu'elle ne conſentirait jamais à ce mariage, maltraita ſa fille, chercha à m'inſulter en diſant que je n'ambitionais que l'immenſe fortune d'Adèle — „Sa fortune, lui dis-je avec „mépris, je la refuſe; gardez la pour „ſes frères. Je ne veux de vôtre fille „qu'elle même — à ces mots, je vis ſur ſon viſage un mélange de joye, d'étonnement et de doute. — *vous l'entendez*, dit Adèle, *que n'y avons nous penſé plutôt? Oui, ma mère, mon jeune frère n'eſt pas riche; donnez lui tout mon bien, et rendez heureux vos enfans.* — Oui, répétai-je, „tous vos enfans“ — car, ſoit la confiance que donne la généroſité, ſoit un effet de l'amour, je ne me trouvai point humilié de deſcendre vis à vis d'elle à la priè-

prière; je tombai auſſi à ſes pieds. Elle eſſaya de réſiſter de traiter de folie le desintéreſſement de ſa fille. Elle ſe prétendit même obligée de la défendre contre une paſſion inſenſée. Mais je ſçus détruire des ſcrupules qui ne demandaient peut-être qu'à être vaincus, et j'aſſurai à Adèle au delà du ſacrifice qu'elle me faiſait. Enfin mes inſtances, mon dévouement, les careſſes de ſa fille acheverent de l'entrainer, et elle m'appella ſon fils, en embraſſant Adèle.

Ce n'eſt pas tout, Henry, Madame de Joyeuſe, pour éviter les perſecutions de Mr. de Mortagne, peut-être pour ſe ſauver un peu de mauvaiſe honte, (car elle a dit bien du mal de moi, a juré bien des fois que je ne ſerais jamais ſon gendre) a exigé que nôtre mariage ſe fit tout de ſuite. Ainſi, avant huit jours, vôtre ami ſera le plus heureux des hommes.

P. S. Je joins ici la copie d'une lettre qu'Adèle avait envoyée chez moi, et que

John m'a rapportée. Que j'étais injuſte! et combien d'amers repentirs euſſent été la suite de mon caractère jaloux et emporté. Oh! je ne mérite pas mon bonheur, mais puiſſe-je le juſtifier par la conduite du reſte de ma vie.

Mon ami, mon ſeul ami, vous avez pu me fuir; ne pas me répondre lorsque je vous appellais. Je me ſuis précipitée à la fenêtre du parloir, mais vous n'avez point tourné la tête. C'eſt la première fois que vous partez ſans m'y chercher encore pour me dire un dernier adieu. Si vous m'aviez regardée, vous m'auriez vue au déſespoir. Mon ami! ſûrement vous ne doutez pas de vôtre Adèle. Je vous appartiens par le voeu de mon coeur, par l'ordre de Mr. de Sénange. Mais pourquoi n'avoir pas pitié de ma faibleſſe? ne ſuffit-il pas que la préſence de Mr. de Mortague vous inquiète pour qu'elle me ſoit odieuſe! Cependant j'avoue qu'eſperant vous amener à ceder aux volontés de ma mère, j'aurais voulu le recevoir jusqu'à l'époque qu'elle a fixée. Mais ſi ce ſacrifice vous eſt trop péni-

pénible, dictez ma conduite. Je n'ai pas besoin d'être à vous pour vous obéir. Mon ami! songez seulement avant d'ordonner que mon attachement pour vous ne saurait être douteux, et que ma timidité est extrême.

LETTRE L.

Paris, ce 1 Fevrier.

Je viens de l'autel. Adèle eſt à moi; je lui appartiens. Elle a donné ſa fortune à ſon jeune frère. Madame de Joyeuſe eſt contente, chérit ſa fille; elle m'aimera. Mr. de Mortagne eſt oublié de tous. Jouiſſez du bonheur de vôtre ami.

Le petit Ouvrage qui ſuit, eſt celui que Madame de Verneuil donna à Lord Sydenham; nous l'avons placé ici afin de ne pas retarder la marche de ſes Lettres.

AGLAÉ.

CONTE.

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait paſſer le précepte avec lui.

LA FONTAINE.

Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup ; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait Princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

AGLAÉ.

CONTE.

Il y avait une fois une Reine qui croyait que rien ne devait s'oppofer à fes defirs. Les Dieux, dans un moment de complaifance, lui avaient donné une fille d'une beauté fi rare, qu'avant d'avoir atteint fa quinzième année elle était déjà l'objet de l'adulation des poëtes, et inquiétait furtout l'amour propre des femmes. On la nommait Aglaé. Elle avait de la nobleffe dans les traits, et cependant un extérieur modefte. Avec de l'efprit naturel, de la fenfibilité, des difpofitions à la bienveillance, Aglaé, fans mériter tout à fait des ridicules, fourniffait fouvent des prétextes à ceux que la malignité amufe. Les foins outrés de fa toilette abforbaient fa journée; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait, et fa taille fouple et le-

gère perdait toute ſa grace ſous l'amas faſtueux des étoffes les plus riches. Quant à ſon eſprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait; les leçons la conduiſaient à la mélancolie; l'étude aux vapeurs; le raiſonnement à la triſteſſe. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de ſa beauté, de ſes parures, ſujets intariſſables de ſes converſations et de ſes plaiſirs. La Reine, mère d'Aglaé, comme toutes les mères tendres et faibles, s'amuſa d'abord de ce beſoin de briller, et l'augmenta peut-être en cédant à des fantaiſies qu'elle crut pouvoir toujours gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuſe, elle avait commencé par la gâter; n'ayant pas la force de l'affliger, eſpérant du tems ce qu'elle n'attendait pas de ſon courage, cette mère aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus ſévère. Dans l'enfance, elle s'était cru des années pour corriger ſa fille et l'inſtruire; à préſent, elle attendait l'âge et la raiſon. Inſenſiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui paſſent leur vie à

ſe

ſe dire trop jeunes pour ſavoir; jusqu'au jour où elles ſe croyent trop vieilles pour apprendre.

Du tems que les Royaumes méritaient les ſoins des êtres ſurnaturels, ces Génies bienfaiſans ſurveillaient les humains, réparaient l'excès de la précipitation ou les maux nés de l'inſouciance: ils rendaient les erreurs des Rois moins funeſtes, et rétabliſſaient, tout à la fois, leur gloire et la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux ſe nommaient des Fées: celle qui protégeait les auguſtes parens d'Aglaé vint à leur ſecours, ſuppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la tranſporta dans une île déſerte, et lui donna une gouvernante ſévère dans ſes principes, indulgente pour les fautes paſſées; une de ces femmes rares, dont l'excellent eſprit aurait pu ſe paſſer de l'expérience, et qui, dans le même moment fourniſſent à leur elève le modèle et le précepte; une de ces femmes qui, vouées par penchant à la raiſon, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable; une de

ces femmes, enfin, qui ſavent bien à quoi s'en tenir ſur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent ſoigneuſement leur ſecret, de peur que la jeuneſſe n'en abuſe. Telle était celle qui devait ſeconder les vues de la Fée. On ſait que ces eſpèces de divinités terreſtres ne font rien comme les autres, et préfèrent toujours les moyens les plus biſarres, ce qui, ſoit dit en paſſant, prouve, de leur part, une grande connaiſſance des hommes. La Fée transporta, dans cette île, les vieilles les plus décrépitées de ſa cour, ſeulement celles dont la jeuneſſe avait été célèbre par leur beauté, leur eſprit, et par leurs inconſéquences: car je ne ſais pourquoi ces dons brillans coûtent toujours quelque choſe à la raiſon.

La plus jeune de ces femmes avait cent ans: la Fée dit à Aglaé: '*vous ne ſortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ces femmes brillait dans ſa jeuneſſe; mais auſſi, chaque fois que vous devinerez juſte, vous ſerez parée d'une grace nouvelle.*

Je

Je vous doue de toutes celles qu'elles ont perdues, ſi vous pouvez les retrouver. Après ces mots la Fée diſparut, laiſſant Aglaé dans l'ivreſſe de la joie, et au plus haut dégré du bonheur, *l'eſpérance.* Elle courut chez toutes les vieilles, et les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un ſentiment très perſonnel; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'attendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets, avaient tout détruit. Cependant, leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'humeur qui les ſaiſit machinalement à l'aſpect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeuneſſe. Le ſilence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, ôterent à Aglaé le courage d'entrer en converſation. Elle ſe retira plongée dans des idées ſombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée.

Le lendemain, même épreuve, même chagrin: elle vint triſtement trouver ſa bonne,

bonne, le coeur gros de ſoupirs, les yeux humides de pleurs, la tête pleine de projets, malheureuſe, regrettant des biens dont jusques là cependant elle s'était ſi légèrement paſſée. „La Fée ſe mocque „de nous," lui dit elle avec aigreur; „elle „veut que nous reſtions toujours dans cet„te île; je ſuis ſûre qu'aucune de ces „femmes n'a été jeune. Pour l'amabilité „elle ne fait qu'augmenter avec l'expérien„ce et le ſavoir; dumoins c'eſt ce qu'on „me diſait en m'accablant de leçons: et „l'on ne ſaurait ni les voir, ni les écou„ter." La gouvernante ſourit et obſerva en général que les défauts d'autrui nous trouveraient plus indulgens, ſi nous étions moins adroits à détourner les yeux des nôtres; cette réflexion déplut à Aglaé qui s'éloigna avec une humeur que, jusques là dumoins, elle avait pris la peine de cacher. Les remords ne tardèrent pas à l'avertir de ſon injuſte vivacité; et ne pouvant plus longtems ſe diſſimuler ſes torts, elle vint les expier dans les bras de ſa gouvernante; le beſoin d'un pardon rend mode·

modeste et senfible: on croit effacer sa faute par un excès de confiance, et dans la joie que donne le raccomodement, l'abandon est entier. Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches: celle-ci, qui épiait avec soin les retours de la fenfibilité, et qui voulait faire folliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit; „vous vous y êtes mal prise; vous „cherchiez des perfections dans ces fem-„mes, et leur laideur vous en frappait „davantage: ce n'est point ainsi qu'on ju-„ge les vieilles coquettes, elles n'ont plus „que la grimace de leurs agrémens; soyez „fûre que leur plus grand ridicule est tou-„jours la dernière trace de leurs anciennes „prétentions: cette vieille, par exemple, „que vous voyez si fémillante, jouer en-„core la gaieté, se rappelle que, dans sa „jeunesse, un continuel sourire laissait voir „les plus belles dents du monde; aujour-„d'hui, elle croit avoir fauvé du moins „des mouvemens agréables, et n'est que „ridicule. Les femmes ressemblent aux „couleurs; deux ou trois nuances seule-

„ment

„ment brillent de leur propre éclat, les
„autres ſont ou trop pâles ou trop pro-
„noncées: ainſi les femmes qui ne ſont
„que jolies ne vivent que quelques années;
„le reſte eſt livré à l'ennui et aux regrets;
„vous les préviendrez ſi vous pouvez vous
„bien convaincre que la beauté fait naitre
„les paſſions, mais que le caractère ſeul
„attache.“

Par les ſoins de la Fée il n'y avait dans cette île ni miroirs, ni ruiſſeaux; Aglaé pouvait y douter de ſa beauté; les vieilles y oubliaient leur laideur; leurs ridicules en augmentaient, et c'eſt ce qu'il fallait pour la guérir. Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans! et toutes ôſaient encore eſpérer de l'avenir, et ne parlaient que des erreurs du bel âge; tantôt elles rediſaient les chanſons qu'elles croiaient avoir inſpirées; tantôt elles montraient des portraits repris à des infidèles; c'était des volumes de madrigaux et de ſonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait auſſi déjà ſes portefeuilles; quel fut ſon éton-

étonnement de voir qu'un ſiècle n'avait presque rien changé au protocolle d'amour; même ſtyle, mêmes idées, mêmes ſermens, mêmes exagérations, même amour propre; mais comment s'avouer que ces vieiles avaient été auſſi belles, puiſqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages! Aglaé aima mieux croire que les poëtes d'alors étaient plus enthouſiaſtes et ceux de nos jours plus difficiles. — Cependant, l'inſatiable beſoin de briller lui fit ouvrir ſes portefeuilles, même à ces vieilles; à peine en fut-elle écoutée; les unes baillaient; les autres critiquaient, celles-ci faiſaient des comparaiſons; celles-là trouvaient partout des plagiats; Aglaé, un peu confuſe, voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiſcences, ſe dégouta d'un encens ſi vulgaire, et jetta, avec dédain, ce tréſor qui jusques là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramène quelquefois à la raiſon. Aglaé retourna vers ſa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conſeils, et ſurtout le ſecret d'abréger

réger le tems. La gouvernante commença à efpérer de fon élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y difpofe. Cette reffource parut infaillible à Aglaé: elle voulut tout entrependre à la fois: la mufique, le deffin, la mefure du ciel, la divifion de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins amufans de l'hiftoire. Pendant deux ou trois jours, fon tems fut plus occupé que celui d'un fage: mais l'excès du travail en affaiblit le goût, et en fait une tâche fatiguante au lieu d'une paifible et douce occupation. La gouvernante qui voulait prévenir le dégout, l'engagea à fe diffiper, lui confeilla de revoir fes vieilles, fûre qu'a chaque vifite elle reviendrait, et plutôt et meilleure. Aglaé fe mit donc à obferver leur caractère, leurs habitudes; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée fe nommait Delphine fa décrépitude était extrême: elle n'entendait plus, et ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plufieurs jours à l'obferver, et parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont

dont l'aſpect ne lui avait inſpiré que de l'averſion, en peu de jours commença à l'intéreſſer. Elle joignait, à beaucoup d'uſage du monde, un ſentiment des convenances ſi juſte, qui l'avertiſſait toujours ſi à propos, que tout ce qu'elle diſait avait une manière et un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut, avec raiſon, que Delphine avait eu, dans ſa jeuneſſe, une converſation fort piquante. Cette jeune Princeſſe, dont l'eſprit naturel manquait par les formes, avait le défaut presque général à celles que de trop grands avantages rendent toujours ſûres d'être écoutées: elle parlait beaucoup, et ſe repétait ſouvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'eſprit que Delphine avait dû avoir, ſa gouvernante, étonnée de la délicateſſe de ſon langage et de la vivacité de ſes expreſſions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment, et Aglaé enchantée, vit qu'elle avait deviné juſte, et que la Fée lui avait tenu parole. Les jours ſuivans, elle eſſaya de pénétrer le caractère de Nathalie; mais celle-là lui donna

de l'occupation: elle était ſotte, bête, vaine, et de méchante humeur. Aglaé la mit ſur toutes ſortes de ſujets ſans pouvoir faire une ſeule découverte à ſon avantage, lorsque par haſard, une de ces vieilles nommée Roſalie, parla avec enthouſiasme de la muſique; Nathalie ſe fâcha comme ſi on avait voulu la bleſſer, et loua excluſivement la danſe. Leur ſentiment dégénéra en diſpute; leur diſpute en perſonnalités. Aglaé devina facilement que l'une avait eu la voix belle, et que l'autre avait dû bien danſer. Elle invoqua la Fée, ſe mit à un claveſſin, et en joua avec une grace qui les charma toutes deux. Nathalie ſurtout était tranſportée de l'entendre mêler différens airs de danſe à ſes variations, et Roſalie pouvait croire, au brillant de ſon jeu, qu'elle en avait fait ſa principale étude. Contentes l'une et l'autre, elles ſe réunirent au moins pour la louer. Aglaé les quitta en réfléchiſſant aux ſuccès qu'elle venait d'obtenir par des agrémens qui rendent toujours plus aimables, mais qui ne ſuffiſent jamais; et entre-

entrevit qu'on ne plait par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent ou qu'ils préfèrent, qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur, au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédommagent de l'oubli du monde, et sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle. Encouragée par ses succès, Aglaé mit les mêmes soins à les étudier toutes. Elle devina qu'Eugénie avait été d'une douceur extrême, qu'Herminie avait très bien dessiné: elle s'appliqua surtout à en bien connaitre une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonnement. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse; mais comme elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne: son bonnet ne tenait pas à sa tête; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col: elle avait du trait, de l'imagination; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'el-

le disait de bien, avait plutôt l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire, choquant tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais savaient bien aussi qu'elle était sauvée par ce grand mot: *elle est extraordinaire!* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut longtems sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire; mais elle finit enfin par s'appercevoir qu'une indiscrétion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise, et elle sentit que le premier de tous les charmes était d'être vrai.

Aglaé tâcha de demêler les secrètes pensées d'une autre qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotait, et qu'enfin elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quel eut été son désespoir si on l'eut prise au mot, ou si on lui eut révélé qu'elle ne parlait si volontiers

tiers de ce qu'elle avait perdu que pour apprendre ce qu'elle avait possédé! Aglaé ne s'y trompait presque plus: elle était modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraitre douce; elle flatta leurs défauts pour s'en mocquer, caressa leurs gouts, les invita à raconter leur histoire, et leur fournit au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles mêmes. Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réfléxions un peu malignes qu'elle confiait à sa gouvernante, et sur-tout à des questions qui amenaient des détails intéressans, propres à hâter l'éducation de son esprit: par exemple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coutait tant aux femmes de vieillir? — „C'est," répondit la gouvernante, „parce „que rien ne peut jamais remplacer ce „qu'elles perdent. Quand les hommes re„noncent au bonheur de plaire, ce n'est „qu'un échange de passions: l'amour de „la gloire leur tient lieu des jouissances „qui leur échappent: le fantôme qu'on „appelle réputation s'empare de toutes leurs

 „facul-

„facultés; vieilliſſant avec des paſſions „nouvelles, ils gagnent le terme ſans s'en „appercevoir, et finiſſent par ſe croire „toujours jeunes. Si les femmes voulaient, „de bonne heure, ſe faire des occupations „conſentir à s'oublier, craindre la louan„ge, ſe former des amis, ne pas confon„dre le beſoin de briller avec le déſir de „plaire, toutes les ſaiſons auraient pour „elles quelques beaux jours. Lorsque vous „rentrerez dans le monde, vous ſerez la „ſeule qui, grace à la Fée, aurez com„mencé votre jeuneſſe au milieu d'un cer„cle où vos agrémens étaient presque des „torts, où, pour plaire, il fallait les „faire oublier: que ce ſoit la leçon de vo„tre vie. Je ſais que pour être heureuſe „il faut être aimée; profitez-donc de tous „vos avantages: vous êtes belle; en évi„tant le faſte, que vôtre toilette ne ſoit „jamais trop négligée: à la ville ou à „la campagne, ayez toujours cette re„cherche qui, ſans étre ce qu'on appelle „parure, prouve, ſi bien le déſir de plai„re. Cultivez votre eſprit; ajoutez cha-

„que

„que jour à fon étendue, et fouvenez-vous
„que la converfation de la femme qui fait
„le plus, doit toujours laiffer croire qu'el-
„le cherche à s'inftruire. L'air du doute
„confole l'ignorant et flatte celui qui croit
„pouvoir éclairer. Mais furtout foyez bonne,
„foyez le fi vous voulez être aimée, l'etre
„toujours. La bonté nous porte à fecourir l'in-
„digent, à excufer les coupables, à écouter
„avec compaffion les plaintes même les plus
„infenfées, à confoler tout ce qui fouffre.
„Trouver une ame bonne eft le befoin de
„tous les momens; la pofféder eft le
„charme de tous les âges, charme fans
„lequel aucune vertu n'eft fuffifante, et
„qui, peut-être, ferait paffer par-deffus
„mille défauts. Le Génie qui nous gou-
„verne, n'a point donné à la bonté un
„rang marquant parmi les vertus; il n'a
„pas compris non plus l'ingratitude dans
„le nombre des fautes qui nous font ban-
„nir de fa cour. Sûrement, il a cru que
„l'amour ou la juftice des hommes nous
„récompenfe ou nous punit affez." Ces
réflexions, communiquées avec un tendre

 inté-

intérêt, attachaient Aglaé, la ramenaient à la raifon, à fes études, et l'invitaient à y mettre encore plus de fuite; mais plus elle avançait, plus elle fentait le befoin d'être guidée: auffi, demanda-t-elle à fa gouvernante, avec cette bonne foi de la première jeuneffe de la diriger, de lui aider à regagner fon enfance perdue. Celle ci lui fauva les premières difficultés, lui cacha furtout ce qu'il faut de peines, de travail, de perfévérance pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'était pas toujours de longues lectures, c'était moins encore de fatiguantes allégories; jamais de gêne; ne courant ni après l'efprit, ni après la raifon; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges; mais dans des promenades utiles, tout devenait un fujet d'inftruction et de plaifir. La nature, fi riche et fi belle, fourniffait des développemens toujours nouveaux. Je ne fais quel auteur à dit, *qu'aux yeux de l'ignorance, tout était prodige, ou tout était naturel.* Aglaé qui, jusques là, n'avait promené que des regards

gards indifférens ſur tant de richeſſes, Aglaé s'arrétait à tout, queſtionnait ſans ceſſe, dévorait l'inſtruction, et s'étonnait également de ce qu'elle ne ſavait pas, et du tems qu'elle avait paſſé ſans chercher à s'inſtruire. Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, et arriverent à une petite maiſon iſolée, paiſible habitation d'une vieille qui les reçut avec un mélange de triſteſſe et de douceur qui trahit les âmes ſenſibles. Aglaé ſe ſentit attirée vers elle, et n'eut pas beſoin de ſe garantir de cette première impreſſion qui, près de toutes les autres, conduiſait à la plaiſanterie. Aglaé n'éprouva que ces égards mêlés d'intérêt et de reſpect; elle n'oſait point lui demander ſes avantures, elle craignait presque de les lui rappeller: elle aurait voulu lui plaire, attirer ſa confiance, la conſoler, s'il était poſſible. La vieille la devina, la fit approcher d'elle, et lui raconta ſon hiſtoire en ces mots:

„Je ne vous parlerai point de mon enfance, rien ne me la rappelle. Mes ſou-„venirs ne commencent qu'au jour où je

„vis, pour la première fois, un homme qui fut le maître du reste de ma vie. „Jusques là, je m'étais cru jolie, spiri-„tuelle: de ce moment j'en doutai; ma „toilette ne finissait plus; je n'étais ja-„mais contente de mon esprit; et le jour „où il me dit qu'il m'aimait, je me crus „parfaite! on nous unit; alors je ne pen-„sai plus à lui plaire; j'avais tout oublié; „je n'existais que les heures qu'il me don-„nait: les autres se passaient à l'attendre „ou à le regretter. Lorsqu'il arrivait, il „semblait changer l'air que je respirais: je „me trouvais heureuse sans avoir besoin de „le dire: je suivais tous ses mouvemens; „je l'écoutais avant qu'il parlât; ce qu'il „disait, je croyais l'avoir pensé. Long-„tems il fut heureux par tant d'amour: „mais dans mon bonheur, j'oubliai qu'il „faut des soins pour conserver même ce „qu'on aime: je négligeai ma figure, mon „esprit, mes amis, tous mes devoirs; je „ne pensais qu'à lui; je ne voyais que „lui; je ne parlais que de lui. Tout le „monde m'avait abandonnée sans que je

„m'en

„m'en apperçusse; je finis par l'ennuyer auſ-
„ſi: je ſentais qu'il ſe détachait, ſes retours
„n'étaient plus que des complaiſances, ſes
„ſoins que des procédés. Au lieu d'appeller
„les plaiſirs à mon ſecours, je paſſais, dans
„les larmes et les reproches, le tems qu'il
„me donnait encore: j'exigeais l'amour; j'é-
„loignais l'amitié: je ne le voyais preſque
„plus.... Qui m'eut dit alors que j'allais
„ſouffrir davantage?....

„Quelle douleur je reſſentis en apprenant
„qu'il était occupé d'une autre femme! j'exi-
„geai avec hauteur comme s'il m'aimait en-
„core; j'exigeai qu'il ne la revit plus. Il me
„refuſa ſans colère ni pitié. C'eſt alors que
„je me crus perdue; je tombai à ſes pieds;
„je le priai de m'aimer comme on demande
„aux Dieux de vivre. Je ne prétendais plus
„à aucun ſacrifice: voyez la, aimez la, m'é-
„criai-je, mais ne m'oubliez jamais tout à
„fait.... Mon humeur l'avait éloigné: ma
„douceur le ramena, et une ſeconde fois je
„me crus heureuſe. Bientôt après, les af-
„faires, l'ambition me l'enlevèrent encore.
„Je n'étais plus jeune le tems avait paſſé ſans

„que

„que je m'en apperçuſſe. Je me plaignais, „quoique ſurement j'euſſe été une des plus „fortunées; mais je ne ſus cela que long„tems après... je lui cachais mes peines; „elles en influaient davantage ſur mon carac„tère et ſur ma ſanté. J'étais devenue triſte „et ſouffrante: je n'en étais que moins ai„mable. J'eſpérais toujours que le lendemain „m'apporterait quelques conſolations, et ce „n'était qu'un jour de plus, paſſé dans les „larmes. Enfin, j'entendis parler d'un De„vin qui, diſait-on, faiſait des miracles; on „y croit dès qu'on en a beſoin: j'allai le con„ſulter. Comme j'arrivais chez lui, j'en vis „ſortir une vieille à qui je demandai ce qu'il „lui avait dit: je n'en obtins pour réponſe „que ces quatre vers, que je n'ai jamais „oubliés.

De l'avenir point de nouvelle;
Ils ne m'ont dit que le paſſé;
Les plaiſirs d'un âge avancè
Sont les plaiſirs qu'on ſe rappelle.

„Je n'entrai point chez l'Oracle, et pris cet „avis pour moi-même. Je renonçai au bon„heur: celui des autres m'intéreſſe encore,

„il

„il me confole quelquefois; mais il ne m'em-
„pêche pas d'attendre, avec impatience, la
„fin de ma vie."

Aglaé avait écouté la vieille avec ce vif intérêt qui fait qu'on partage toutes les fenfations. Sa gouvernante, qui avait furpris fes yeux remplis de larmes, aurait peut-être defiré que ce tableau n'eut pas été rendu avec tant d'énergie; mais elle fe promit bien de gliffer, fans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était celui de toutes les femmes fenfibles; et ce n'eft pas un jour perdu que celui qui apprend que l'amour eft bien loin de tenir ce qui'l promèt, et que les hommes ne favent aimer qu'autant qu'on fait leur plaire.

Aglaé, de fon coté, réfléchiffait, mais fe difait qu'elle reverrait fouvent cette intéreffante vieille, et lui ferait répéter des détails qui l'avaient fi vivement affectée. Ces épreuves ne répondirent pas à fon attente: l'hiftoire était toujours la même. Aglaé fentit qu'il eft impoffible de parler longtems de foi fans fatiguer. Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, et cha-

chaque jour elle l'écoutait avec moins d'intérêt; rien ne pouvait la diſtraire; la morale, la campagne, l'ambition, tout la ramenait à ſon amant. Parlait-on d'une belle action, il l'aurait faite; d'une choſe ſimple, il l'aurait embellie; de toutes ces femmes c'était encore la plus aimable; ſes ſouvenirs venaient du coeur; Aglaé allait chez elle avec plaiſir, y reſtait avec ennui, et cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait ſouvent avant que le Soleil eut marqué l'heure de ſon retour. La vieille, ſans ſe plaindre lui diſait adieu avec triſteſſe. Aglaé revenait lentement, mécontente d'elle même, ſe reprochant ſa cruauté, ſe trouvant incapable d'aucun ſacriſice. Le lendemain, aprês ſes heures d'étude, elle volait chez ſon amie, il ſemblait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait aſſez tôt: et jouiſſant d'avance du plaiſir que ferait ſon empreſſement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle même, à ſe croire néceſſaire au bonheur d'une autre, première et la plus douce des illuſions; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru ſi ridicules. Ce n'était plus la

rail-

lerie, plus le cruel befoin de fe mocquer: elle flattait encore leurs défauts, mais comme on confole un malade qui n'a plus de reffources. Cependant, leur extrême crédulité l'effraya fur elle-même. — „Raffurez-moi," dit-elle un jour à fa gouvernante; „je ne „vous demande point d'éloges, mais j'ai be„foin d'être encouragée. Suis-je jeune? „m'avez-vous donné les moyens d'être ai„mable, comme ces femmes, ne fuis-je „pas auffi dans l'aveuglement? — A ces mots la Fée parut. — *Soyez tranquille, mon Aglaé*, lui dit-elle, *vous êtes ce que vous étiez: je ne pouvais rien ajouter à votre beauté. Il ne m'était pas permis non plus de vous corriger fans que vous priffiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le tems et le befoin de la louange vous auraient donné; ils vous ont guérie de la vanité, de la vanité qui, chez les femmes, rend la jeuneffe coupable et la vieilleffe fi ridicule! c'eft avoir gagné plus que je ne vous avais promis: puiffe vôtre âme douce et fenfible n'avoir jamais befoin des exemples de la vertu pour fe porter au bien! je vais vous rendre à vos états; mais avant de vous*

vous quitter, je veux, comme les bonnes mères, vous récompenser d'avoir travaillé pour vôtre bonheur: que souhaitez-vous? — Aglaé lui demanda de rajeunir son amie; mais la vieille refusa cette faveur, si son amant ne la partageait pas. — „Je ne desire point de „vivre," leur dit-elle, „je ne vous demande „point des années: rendez-moi seulement „les jours de mon bonheur, et que je meu„re celui où il cêssera de m'aimer." — La Fée combla ses voeux, lui rendit sa jeunesse, son amant, ses plaisirs, et ses peines. — Elle ramena Aglaé à sa mère qui, toujours aveuglée, la crut parfaite, et ne douta point qu'elle n'eut employé tout le tems qu'elle ne lui avait pas vu perdre: elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, et à excuser les autres.

F I N.



